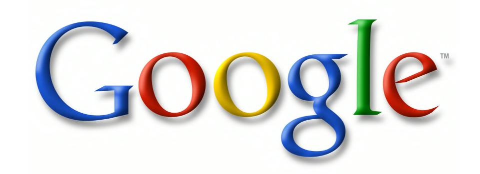
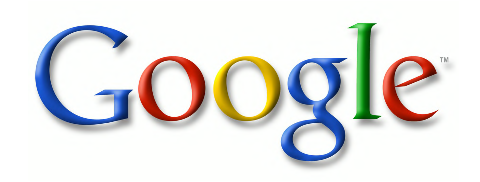
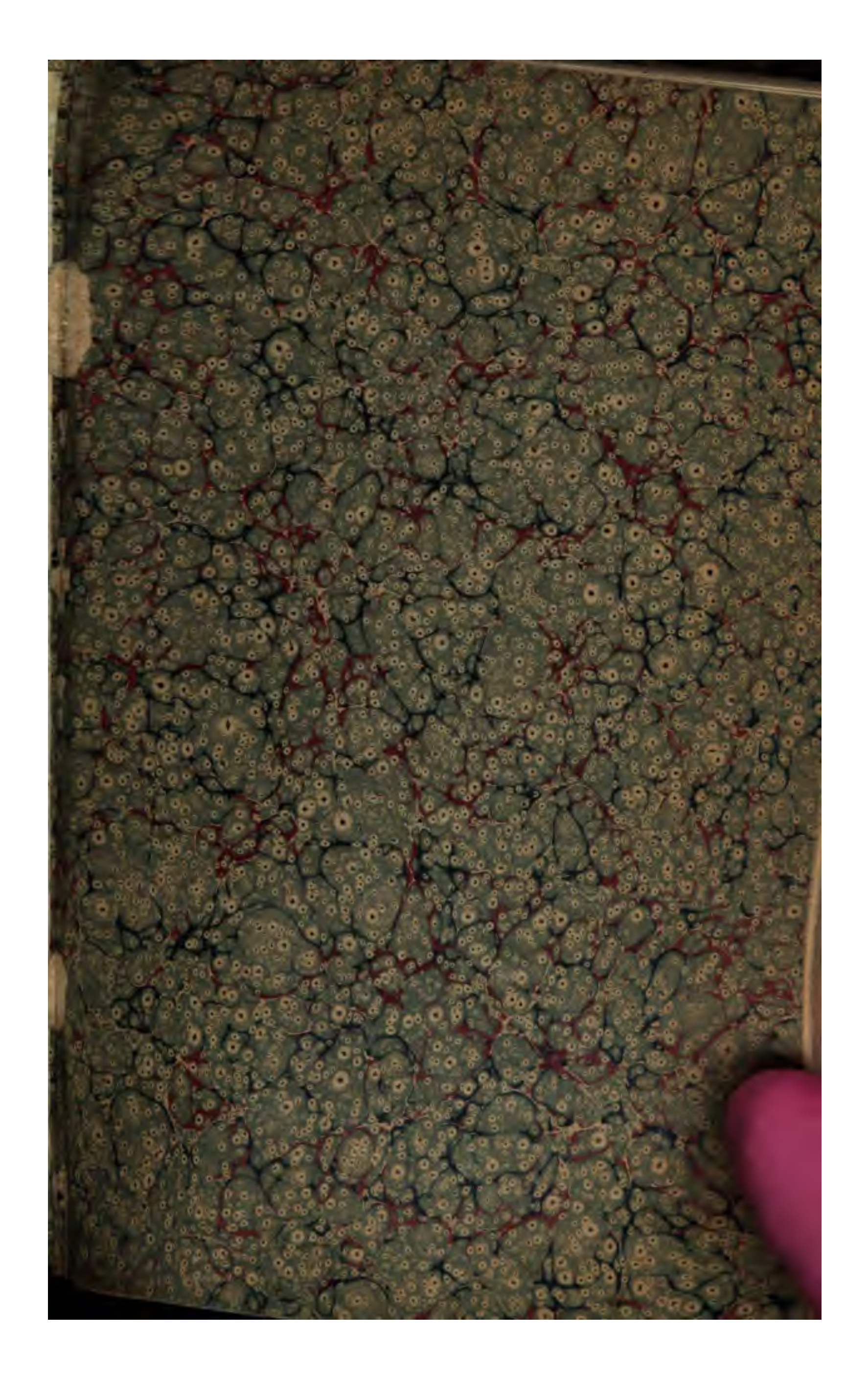










ESSAI

SUR

THUCYDIDE

Paris. — Imp. P.-A. BOURDIER ET Cᵉ, rue Mazarine, 30.

ESSAI

SUR

THUCYDIDE

PAR

JULES GIRARD

Ancien Membre de l'École Française d'Athèmes,
Maître de Conférences à l'École Normale Supérieure.

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, QUAI DE L'ÉCOLE

—

1860

L'Académie française avait proposé pour sujet d'un de ses concours de 1858 la question suivante :

Étude sur le génie historique et oratoire de Thucydide : faire connaître les caractères de sa composition et de son style par des analyses, par des traductions fidèles et expressives, par des rapprochements avec les historiens anciens et modernes, par l'examen des principaux jugements dont il a été l'objet ; apprécier son influence sur plusieurs des grands écrivains de l'antiquité.

En consacrant une fois de plus l'union des littératures anciennes et de la littérature fran-

çaise, l'Académie a voulu propager l'intelligence d'une des œuvres du génie grec les plus originales et les moins connues. Si l'on songe qu'en Angleterre il n'est pas rare de voir les hommes qui sont à la tête des affaires publiques et du commerce chercher dans la lecture de Thucydide, non-seulement un plaisir, mais des leçons pratiques, on n'essayera pas de contester l'utilité de cette tentative. Quel qu'en soit le résultat, ceux qui étudient la Grèce par goût et par devoir ne peuvent que sentir vivement le prix d'un pareil patronage. Combien ne doit pas être plus vive encore leur reconnaissance, lorsqu'ils ont l'honneur de voir leur travail approuvé par les juges éminents qui composent la Commission nommée par l'Académie ! Quelle dette particulière ne contractent-ils pas envers le Secrétaire qui apprécie leur essai avec indulgence, devant un public avide d'entendre sa voix et d'apprendre de lui l'amour et le respect des lettres classiques !

Mon livre a été conçu d'après le programme de l'Académie ; c'est pourquoi les analyses et

les traductions y tiennent une assez grande place. La nature du sujet, que nos habitudes modernes ne nous permettent guère de comprendre du premier abord, exigeait peut-être qu'il en fût ainsi. Cependant, il est une idée que je me suis efforcé de faire ressortir dans les différentes parties comme le lien qui les unit entre elles et comme la conclusion à laquelle elles aboutissent : c'est que l'ouvrage de Thucydide me paraît animé d'un esprit philosophique et spiritualiste. J'ai pensé que cette idée prendrait plus de force si je réunissais les chapitres qu'on a pu lire isolés dans le Recueil[1] où ils ont paru l'année dernière. Tel est le motif principal qui me détermine à les présenter au public sous cette nouvelle forme.

[1] *Le Magasin de librairie*, livraisons X-XV.



ESSAI

SUR

THUCYDIDE

INTRODUCTION

Indication du sujet. — Préliminaires de l'histoire de la guerre du Péloponèse. — Méthode générale de Thucydide.

I

INDICATION DU SUJET.

Thucydide est un des plus fidèles représentants du siècle de Périclès. Son œuvre, moins parfaite que celles des Sophocle et des Phidias, est aussi puissante, et elle caractérise encore mieux le mouvement intellectuel qui fait alors du génie athénien le type du génie grec et le mo-

dèle de l'avenir. Athènes vient d'inventer une nouvelle poésie, la plus hardie dans la fiction et la plus passionnée, mais la plus inséparable de la science des combinaisons et de la connaissance du cœur humain : la poésie dramatique. Dans les arts, elle trouve l'idéal, mais l'idéal raisonnable et proportionné : c'est pour cela qu'elle affermit la marche encore indécise des artistes de la Grèce, et qu'elle réussit à les établir dans un monde à la fois réel et divin, qui était resté fermé aux conceptions gigantesques et désordonnées de l'Orient. Dans l'éloquence, elle corrige et féconde les doctrines des rhéteurs étrangers et les fait servir au progrès de sa propre tradition, la tradition du bon sens, qui déjà produit Périclès, le plus grand des orateurs qui n'ont pas écrit, et prépare Démosthène, le plus grand de ceux dont la parole nous a été transmise par l'antiquité. Qu'est-ce enfin que la révolution accomplie par Socrate, sinon une trêve salutaire à l'inquiétude ambitieuse de la philosophie, qui s'égarait dans l'immensité de l'univers ou dans le champ infini des abstrac-

tions, et la première expression claire de ces vérités dont la connaissance est en même temps la gloire de notre intelligence et la règle de notre vie? Partout c'est un mélange harmonieux d'inspiration et de raisonnement, d'idéal et de naturel; partout c'est l'action forte et mesurée de l'esprit qui domine le monde des sens et se domine lui-même, connaît ses limites et son but, n'empiète pas sur la réalité, mais la subordonne à des conceptions supérieures. La civilisation athénienne s'annonce donc comme le développement des plus heureuses facultés sous la direction souveraine de la raison. Ce caractère est essentiellement grec. Dès l'origine de la poésie, il marquait déjà les compositions d'Homère et d'Hésiode. Mais Athènes se l'approprie tellement, qu'elle y trouve la source principale de son originalité et de son influence sur l'avenir. Or, si l'on y regarde de près, on verra surtout éclater cette originalité et se fonder cette influence dans cette moitié du siècle de Périclès dont Thucydide seul peut donner une juste idée.

L'unité du siècle de Périclès est incontestable ; c'est un magnifique ensemble. On peut cependant le diviser au moins en deux parties distinctes. D'un côté brillent dans toute la plénitude de leur développement les arts et la poésie, la perfection même atteinte sans effort ; de l'autre, on voit au contraire se former par un effort puissant l'histoire, la philosophie et l'éloquence. C'est à ce dernier travail qu'il est réservé de produire le plus de fruit. Les artistes d'Athènes, à la tête des artistes grecs, ont rayonné sur tout le monde antique, l'ont revêtu de splendeur et de grâce, et, même avant les exhumations modernes, ont parfois inspiré par leurs souvenirs l'Italie et la France. Ses poëtes ont laissé des types immortels, et, si depuis ni la Grèce ni Rome n'en ont su complétement reproduire la suprême beauté, si un long oubli les a cachés à l'Europe avant les admirations ferventes des érudits au seizième siècle et les belles imitations de Racine, ils ont pu bien longtemps et ils peuvent encore procurer le bienfaisant plaisir de contempler de radieuses

images de la perfection. Mais tout autre a été l'influence exercée par les historiens, les orateurs et les philosophes d'Athènes. Ils n'ont pas seulement contribué au charme et à l'ornement de la vie ; c'est à la vie elle-même qu'ils se sont mêlés dans ce qu'elle a de plus actif et de plus intime : à la vie politique, en créant les grandes traditions de l'éloquence ; à la vie intellectuelle et morale, en trouvant la matière et les lois de la pensée. Ils ont éclairé le monde entier ; ils ont ouvert et, en grande partie, tracé d'avance cette vaste carrière que devaient parcourir les grands prosateurs de tous les siècles ; et, en dehors de la littérature, qui pourrait dire quelle part leur revient aujourd'hui dans l'usage perpétuel des vérités qu'ils ont les premiers nettement exprimées ? Ils sont les premiers instituteurs de notre bon sens. La vie a quitté pour toujours ces belles formes qui nous sont venues des artistes et des poëtes athéniens, ou du moins le souvenir et l'imagination ne les raniment que pour un instant : les prosateurs nous ont envoyé, sous des formes aussi belles

peut-être, la substance éternellement vivante de nos idées.

Si l'on veut apprécier à son origine un mouvement si durable, il faut nécessairement s'adresser à Thucydide. Son livre, un des plus beaux qu'ait jamais inspirés le génie de l'histoire, est le premier chef-d'œuvre de la prose attique et l'unique monument du travail qui prépare l'essor de l'éloquence et de la philosophie. Ni Périclès, ni Socrate n'ont voulu écrire. Pour nous représenter l'éloquence naissante, est-ce assez de quelques plaidoyers d'Andocide et d'Antiphon? Et, d'un autre côté, qu'est-il resté pour nous de ce superbe effort des sophistes pour se rendre maîtres à la fois de la langue, encore rebelle, et du monde des idées, encore confus? Le souvenir de la vanité plutôt que du succès de leurs prétentions. Sans Thucydide, nous ne saurions ni ce qu'a pu immédiatement produire cette immense activité dont Athènes était alors le foyer ou le théâtre, ni quels principes l'ont rendue féconde. Il a écrit son histoire de telle façon, qu'il a mérité d'être compté



parmi les maîtres des orateurs athéniens, et qu'elle paraît tout entière animée d'un esprit philosophique. Tout, en effet, dans son œuvre, émane de la raison : la critique à laquelle il en soumet scrupuleusement tous les matériaux, sans céder à aucune influence, ni humaine, ni merveilleuse, et l'idée générale à laquelle il en rapporte l'ensemble. Il conçoit l'histoire, non-seulement comme la science exacte des faits, mais comme une science nouvelle qui, s'attachant aux événements, en distingue les combinaisons secrètes, en détermine les lois et reconnaît les effets de l'intelligence dans le dramatique spectacle des luttes et des épreuves de l'humanité. L'histoire, pour lui, c'est le travail de l'intelligence examinant le monde des faits et s'y découvrant elle-même.

Cependant Thucydide n'est pas un philosophe ; il reste historien : c'est dans la suite même de ses récits que se montrent ses idées et l'esprit de son ouvrage. Il n'expose pas un système et ne disserte pas ; on apprend à le connaître en assistant à une série de scènes dra-

matiques, en écoutant des orateurs, en voyant les spectacles les plus émouvants. On s'aperçoit en même temps qu'un art singulièrement sévère, malgré quelque recherche dans certains détails, préside à l'ordonnance générale, à la composition des discours et des tableaux particuliers, enfin au style qui, aussi bien que le reste, est un témoignage des efforts et de la grandeur de l'âge où Thucydide a paru. On peut donc, pour une étude successive des scènes oratoires, des récits, de l'art et du style, arriver naturellement à se rendre compte de ce qu'a fait une des plus fortes intelligences de l'antiquité, en racontant, sous l'émotion d'événements décisifs et terribles, l'époque la plus intéressante, sinon la plus glorieuse, de la société grecque. Cette méthode est la plus simple et la plus sûre ; peut-être même est-elle nécessaire pour comprendre les procédés et la nature propre d'un génie qu'éloignent de nous son originalité et son caractère antique. Si Thucydide, par plus d'un côté, se rapproche de l'esprit moderne, nos habitudes ne nous ont nulle-




ment préparés à ses allures ni à sa forme. Il faut donc, pour l'apprécier, une sorte d'initiation qui ne peut venir que de son livre. Or, au début de son livre, il a placé une exposition préliminaire, par laquelle il a voulu y introduire le lecteur. S'il doit lui-même nous servir de guide, c'est évidemment là qu'il nous faut d'abord le suivre. Je craindrai d'autant moins de commencer par présenter une analyse de ce morceau, que, malgré sa courte étendue, il a une valeur considérable, qu'il se détache facilement du reste de l'œuvre, et qu'il est de beaucoup le plus propre à faire ressortir les caractères particuliers de la critique chez Thucydide.

II

PRÉLIMINAIRES DE L'HISTOIRE DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

« Thucydide d'Athènes a écrit l'histoire de la guerre que se sont faite les Péloponésiens et les Athéniens. Il s'était mis à l'œuvre dès

l'origine de cette guerre, prévoyant qu'elle serait grande et qu'elle surpasserait en importance toutes les précédentes; car il en reconnaissait le signe dans le développement vigoureux et complet de la puissance des adversaires, et voyait le reste du monde hellénique se partager entre les deux causes, soit de fait, soit d'intention. Ce fut là, en effet, le mouvement le plus considérable qui se soit fait sentir aux Grecs, à un certain nombre des Barbares, et, on peut le dire, à la plus grande partie de l'humanité. Les événements de l'époque antérieure et ceux d'un âge plus reculé échappent, par l'effet du temps, à une connaissance certaine; cependant, d'après des preuves qu'un examen attentif recommande à ma confiance, je crois qu'ils n'eurent de grandeur véritable, ni comme faits militaires, ni à aucun autre titre. »

Telles sont les premières phrases de Thucydide. La traduction ne conserve ni l'unité du développement de chacune d'elles, ni leur austère simplicité. Du moins elle permet de voir

quelle valeur prend ici cet usage antique, également suivi par Hécatée et par Hérodote, qui autorisait l'écrivain à inscrire en tête de son œuvre son nom et celui de son pays. Déjà, chez ces successeurs des chantres épiques, au lieu de l'invocation anonyme du poëte à la Muse, il y avait l'affirmation du travail d'un homme sur un sujet déterminé; mais, aussitôt après avoir prononcé son propre nom, Hérodote s'effaçait pour laisser la place à cette idée d'une fatalité mystérieuse dans laquelle résident l'unité de son œuvre et sa poétique grandeur : ici l'auteur, après avoir annoncé le titre et la matière de son livre, ne veut plus disparaître; il expose sa propre pensée, marque avec un certain orgueil le moment où elle est née, et il la présente et la justifie d'abord, comme le premier objet qui mérite la curiosité des lecteurs. C'est la dignité de l'intelligence qui réclame la prédominance du jugement sur les faits, et c'est en même temps l'idée particulière d'un homme qui veut se produire et provoquer l'examen. Rien n'était plus con-

traire à l'esprit des anciennes œuvres de la littérature grecque.

L'assertion que Thucydide commence par énoncer va faire le fond de toute son introduction. Il la motive par un résumé rapide de toute l'histoire antérieure de la Grèce. « Tel est, dit-il en terminant, le résultat de mes recherches sur les anciennes époques de la Grèce. Il était difficile de l'établir par une suite complète et détaillée de preuves..... Cependant, d'après celles que j'ai données, on pourra croire avec confiance qu'il en a été à peu près comme je l'ai dit, et, plutôt que d'ajouter foi aux chants des poëtes qui ont embelli la réalité, et aux compositions de logographes qui se sont plus préoccupés de charmer que d'éclairer leurs auditeurs, en traitant une matière qui se refuse à une discussion exacte et où le temps a fait prévaloir le merveilleux et les fables, on fera bien de penser que, sur des choses aussi anciennes, j'ai atteint, en me guidant d'après les indices les plus manifestes, un degré suffisant de certitude. Malgré cette disposition qui

porte constamment les hommes à s'exagérer sous une impression actuelle la guerre qui les occupe, puis, après qu'elle est terminée, à donner plus d'admiration aux événements anciens, l'examen des faits eux-mêmes prouvera que rien dans le passé n'a égalé l'importance de la guerre que je veux raconter. »

Dans cette exposition abrégée, Thucydide a condensé les résultats d'un immense travail de recherches et de réflexion. Aussi, que de renseignements précieux sur des époques ignorées ou mal connues ! Que de voies ouvertes aux travaux ultérieurs de la science ! Mais, avant tout, si on se reporte au point de vue antique, quelle hardiesse dans l'esprit qui a réuni cet ensemble et qui n'en a fait que la matière d'un argument ! A cet égard, rien n'est plus remarquable que le contenu des premiers chapitres.

L'histoire des époques primitives de la Grèce ne s'y présente pas à Thucydide avec cette simplicité idéale que revêtait facilement, aux yeux de la postérité civilisée, le souvenir d'une

antiquité fabuleuse. Y saisissant au contraire la réalité et la vie, il y voit des époques de barbarie et de violence, de désordre et d'agitations : le brigandage et la piraterie, la misère et l'impuissance, la condition errante et précaire des populations, l'établissement lent et pénible des sociétés fixes et organisées, le développement laborieux et longtemps presque insensible des nations helléniques, tels sont les traits réels et précis sous lesquels il se représente ces temps reculés. C'était sans doute la première fois qu'un Grec osait voir et parler ainsi. Enivrés de leur origine divine, tout entiers au culte national des héros, tiges des généalogies consacrées de chaque ville et de chaque famille illustre, les Grecs oubliaient presque les périodes intermédiaires qui les séparaient de l'âge héroïque et ne songeaient qu'à chercher dans cet âge merveilleux leurs titres de noblesse et à y rattacher étroitement le présent. La religion, les fêtes, les chants de la poésie, les premières œuvres des arts naissants ne les entretenaient chaque jour que de ces

gracieuses ou terribles légendes. Là était à leurs yeux l'époque glorieuse de l'humanité; là était presque exclusivement le plaisir de leur imagination et l'aliment de leur pensée ; là était enfin le lien de leurs différentes races et ce qui donnait chez toutes un caractère commun à la vie publique ou particulière. Tous vivaient nécessairement dans ce monde de séduisantes merveilles, et s'y reportaient sans cesse avec amour et avec orgueil.

Thucydide écarte sans hésiter ces brillants nuages qui voilent le berceau de la Grèce : il estime que le culte du passé est une superstition; il ne veut point de ces vagues effets et de ces illusions que produit le lointain ; les héros achéens et leur chantre Homère, avant eux Minos, ne lui apparaissent pas à travers les âges comme des êtres insaisissables et sacrés. Il s'approche d'eux et il les touche : Minos est un conquérant qui administre ses conquêtes et assure la perception de ses revenus; Agamemnon, Achille, Ulysse, étaient pauvres et n'avaient pu emmener sur leurs em-

barcations grossières qu'un petit nombre d'hommes ; Homère, en sa qualité de poëte, n'a tenu ni à savoir ni à répandre la vérité. Quels démentis donnés aux croyances et aux habitudes des Grecs, et, aux yeux de presque tous, quelles impiétés ! Et nous-mêmes, ne sommes-nous pas tentés de réclamer contre cette peinture exclusive de l'âge héroïque ? Nous aussi, il est vrai, nous sommes les disciples de la poésie grecque ; mais est-ce uniquement à ce titre que nous demandons des couleurs moins sombres et quelques traits brillants à celui qui nous dépeint ces races belliqueuses et chevaleresques, chez lesquelles la grossièreté de la vie matérielle n'étouffait ni l'énergie ni la grandeur des sentiments ? On a le droit de regretter dans le tableau de Thucydide l'absence de tout reflet de ces premières gloires de la race hellénique. On a plus encore le droit de se plaindre du dédain qu'il affiche pour Homère, dont il invoque lui-même le témoignage : en peintre fidèle des mœurs contemporaines de la Grèce, il devait



se borner à reconnaître l'autorité accordée encore par toutes les villes au chantre à la fois véridique et inspiré des antiques générations.

Il y a donc là quelque injustice. C'était peut-être l'effet inévitable du divorce de la poésie et de l'histoire. Primitivement leur union avait été complète. La mythologie et ses poétiques archives avaient été le point de départ des premiers historiens. Thucydide rompt complétement avec cette tradition timide et funeste; mais il semble, au premier abord, que cette séparation de l'histoire et de la poésie n'ait pu se faire que par une sorte de déchirement dont l'histoire a été victime.

Mais si, sur un point, Thucydide paraît refuser un plaisir à notre imagination et même une satisfaction à notre esprit de justice, il compense bien ce défaut par la sagacité avec laquelle il pénètre en partie le secret de tous ces siècles perdus de l'histoire grecque. Les agitations des premières tribus qui se disputent cette terre destinée à devenir la Grèce; leurs divisions et leurs rapprochements; leurs

longues luttes contre la nature sauvage des vallées et des montagnes encore désertes, et leur lutte non moins longue contre leur propre barbarie; leur nombre et leur variété; la prédominence, d'abord des Pélasges, puis des Hellènes; tous les traits principaux de ce lent travail d'où est sorti le peuple grec, sont indiqués avec une netteté et une liberté d'esprit que l'antiquité, avant Thucydide, ne connaissait pas, et que n'a pas surpassées la science moderne. Nous avons depuis longtemps franchi les limites du petit monde qu'embrassaient alors avec peine les regards d'un Athénien. Le jour où nous avons été curieux de nos origines, nous avons interrogé à la fois l'Europe et l'Asie; et aujourd'hui, guidée par la comparaison des langues, notre intelligence suit sans s'égarer, à travers l'espace et le temps, les détours de ces immenses voyages par lesquels les races privilégiées de l'Orient nous ont apporté les précieux germes de la civilisation. Quand nous arrivons à la Grèce et que nous cherchons à en deviner l'histoire primi-

tive, nous avons donc, pour nous aider, un instrument d'une grande puissance, et cette lumière que se prêtent entre elles des recherches simultanées sur un vaste ensemble : on peut dire, à la gloire de Thucydide, qu'à mesure que nous connaissons mieux la condition des premiers habitants de la Grèce, nous nous rapprochons de lui ; chacun de nos progrès est une confirmation de ses paroles. Renfermé dans l'horizon grec, et nécessairement borné dans le passé, son esprit s'empare avec une force singulière du domaine qui lui est assigné. Il en a expulsé les fables : qu'y reste-t-il? quelques traits conservés par Homère et quelques vagues souvenirs presque effacés de la mémoire des peuples. Il les recueillera, et, suppléant à la tradition par le raisonnement, leur donnera la valeur de faits avérés. Ce que la mémoire des hommes lui refuse ou ne lui explique pas, il le demandera au sol lui-même, dont la richesse ou la stérilité a influé nécessairement sur la nature et les révolutions des sociétés primitives; il osera même le deman-

der à la science générale du cœur humain, dont les principes ne varient guère d'une époque à l'autre chez les individus ni chez les peuples; pour rapprocher du présent, en dépit de l'orgueil national, le moment où a véritablement commencé l'existence du peuple grec, il invoquera le témoignage irrécusable de la langue qui, du temps d'Homère, ne distinguait pas encore par deux termes opposés les *Hellènes* des *Barbares;* enfin, pour retrouver l'état des antiques habitants du pays, il s'appuiera, avec l'incontestable autorité du bon sens, sur les conditions et sur les lois les plus évidentes de la vie et de la société humaines. Voilà surtout ce qu'il tient à exposer et à faire comprendre; il s'inquiète moins de nous énumérer toutes ces races d'autrefois, parce que ce genre de détails n'importe pas à son idée et nuirait à la composition de son œuvre. Aussitôt qu'il commence à sortir de ces ténèbres des premiers âges, il s'empresse de marquer avec précision les grands faits qui déterminent et constituent les époques his-



toriques : les migrations des Béotiens et des Héraclides, qui ont donné à la Grèce centrale et au Péloponèse leurs habitants définitifs; il va même, avec une impatience peut-être prématurée, jusqu'à fixer les dates de ces événements, tant son esprit est désireux de saisir complétement ce qui déjà se dérobe moins à la connaissance de l'histoire!

Telle est l'ardeur et tel est le succès avec lesquels Thucydide poursuit dans l'inconnu la réalité. En l'atteignant, il atteint en même temps une sorte de poésie. Ce n'est plus celle des fictions mythologiques, mais l'imagination n'en est point absente. Il anime et il voit ces multitudes d'hommes qui n'apparaissaient dans les poëtes que comme des formes vagues et indéterminées. La physionomie générale des populations errantes qui ont les premières occupé le sol; la vie des Grecs en Troade, laboureurs en même temps que guerriers; les mœurs barbares et le costume de ces brigands armés qui parcouraient les montagnes et les mers de la Grèce, Thucydide peint tout cela en quelques lignes. Il ne s'arrête point

à décrire, il ne vise point au pittoresque; mais un mot lui suffit pour susciter dans notre esprit des images nettes et vivantes : n'est-ce pas là un des plus beaux effets de la poésie?

Ainsi, malgré le petit nombre de lignes qu'il accorde à cette partie de son introduction, la place de Thucydide est demeurée grande et belle parmi les explorateurs et les historiens des temps primitifs de la Grèce. Mais s'il a désiré cette gloire, elle est loin d'avoir été le principal objet de son ambition. Au contraire, il se hâte de détourner les yeux du passé, pour les fixer sur le présent et, jusqu'à un certain point, il nous le dira lui-même, sur l'avenir. Le passé, pour lui, c'est surtout la barbarie, qu'il comprend et qu'il définit mieux que personne, mais qu'il n'admire pas. Il réserve son admiration pour la civilisation et pour ses effets multiples et infinis. Il n'y a pour lui de brillant et de beau que le règne de l'intelligence. Et d'ailleurs que se passe-t-il sous ses yeux? La Grèce, parvenue à son complet développement et, à ce moment, la première parmi les nations, se divise par la lutte de ses deux peu-

ples les plus puissants. Quelle sera l'issue de cette guerre où tant de ressources vont être déployées de part et d'autre? A qui la victoire appartiendra-t-elle, et quel sera pour les Grecs le résultat de cette victoire? Y gagneront-ils, par leur réunion sous une seule autorité, une tranquillité féconde et une toute-puissance incontestée; ou bien y consumeront-ils, avec le plus précieux de leur sang, leurs forces morales et leurs plus belles espérances? Quel spectacle et quelles questions seraient plus dignes de l'attention de l'historien? Dès le premier jour où s'annonce cette crise de la Grèce, Thucydide n'hésite pas à la prendre pour sujet de ses méditations et de ses recherches, il y porte toutes les forces de son esprit. S'il s'occupe des époques antérieures, c'est surtout pour expliquer et pour éclairer le présent.

Ce point de vue déterminé, on distingue facilement les principales idées auxquelles il rattache son exposition. Deux causes ont surtout contribué à développer la prospérité et la puissance de la Grèce : l'accroissement de sa richesse

et le progrès de sa marine. Il insiste déjà, et, dans la suite, il reviendra plus d'une fois sur l'importance de l'argent comme mobile et soutien de l'activité des peuples; mais il s'arrête plus encore sur ce qui concerne la marine. Il indique les améliorations successives apportées à la construction des navires; lui qui se montre partout ailleurs si sobre de noms et de faits de détail, il nomme un constructeur célèbre, Aminoclès, et Thémistocle, le fondateur de la puissance maritime d'Athènes; il rappelle le souvenir et la date du premier combat naval qui ait eu quelque importance; enfin il prend soin d'énumérer, dans leur ordre chronologique, les peuples qui se sont successivement transmis l'empire de la mer. C'est qu'il voit avec raison dans le développement de la marine la condition de la sécurité des mers et des rivages, le principal instrument du commerce, la garantie la plus sûre de l'indépendance et le plus puissant moyen de domination.

Cette vue est d'ailleurs parfaitement conforme aux conditions naturelles de la Grèce, car la mer

est le véritable élément des Grecs. Elle vient les solliciter elle-même par les golfes nombreux et par les mille anfractuosités de leurs immenses rivages, et, en dehors de leur petit continent, elle les environne encore et les enserre plus étroitement dans ce nombre infini d'îles par lesquelles ils s'avancent de proche en proche, d'un côté jusqu'à la Sicile et l'Italie, de l'autre jusqu'à l'Asie et jusqu'à l'Égypte. Mais ce qui est plus important à observer, c'est la conclusion à laquelle nous sommes conduits. Ce progrès de la marine, du commerce, de la civilisation aboutit à Athènes, qui, de toutes les villes grecques, est la plus civilisée, la plus riche et la plus puissante par ses vaisseaux; et, en partie pour cette raison, Thucydide lui réserve le premier rôle dans son histoire. C'est ce qu'il montre déjà dans son introduction, sans le dire expressément nulle part, mais par le choix des idées et des faits qu'il expose, et par la manière dont il commence à la comparer à sa rivale, Lacédémone. On ne peut se plaindre que les Lacédémoniens soient sacrifiés. Thucydide n'oublie ni la supériorité de leurs

forces continentales, ni la sagesse politique qui leur a donné plus tôt qu'aux autres la tranquillité, ni le service qu'ils ont rendu à la Grèce en détruisant les tyrannies, égoïstes et timides, ni leur suprématie incontestée au moment de l'invasion des Barbares, ni même leur costume, dont la simplicité a prévalu dans les habitudes grecques sur la délicatesse ionienne. Cependant il est clair que, dans sa pensée, ce sont les Athéniens qui sont les plus dignes d'intérêt et qui, au début de la guerre, ont le plus de chances de réussir. Voici un passage où se montre particulièrement ce désir d'opposer les deux villes l'une à l'autre, et l'esprit qui préside à cette comparaison. Tout à coup, pour défendre Mycènes, qu'il admire pourtant fort peu, contre le dédain irréfléchi que pourrait inspirer la vue de ses ruines, il nous dit[1] :

« Si la ville des Lacédémoniens était dévastée et qu'il ne restât que les temples et les parties occupées par les édifices, sans doute, dans un

[1] Ch. x.

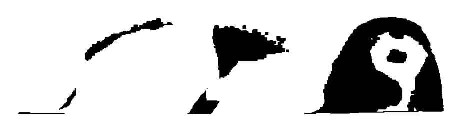
avenir éloigné, la postérité penserait que la renommée a bien exagéré leur puissance. Et cependant ils possèdent les deux cinquièmes du Péloponèse et commandent au Péloponèse entier, ainsi qu'à de nombreux alliés dans le reste de la Grèce. Néanmoins, comme Sparte n'a pas été construite avec ensemble, comme elle n'a été ornée ni de temples ni de monuments somptueux, mais que, bâtie d'après l'ancienne manière des Grecs, elle n'est qu'une réunion de bourgades, son aspect ne répondrait pas à sa puissance actuelle. Si Athènes éprouvait le même sort, le spectacle qu'elle présenterait ferait au contraire estimer la sienne double de la réalité. »

Cette perspective si facilement ouverte sur la destruction possible des deux premières villes de la Grèce était une hardiesse pour les anciens, qui songeaient souvent à l'instabilité de la prospérité humaine, mais d'une manière vague ou à propos de souvenirs soit fabuleux, soit historiques, jamais par une application directe à l'avenir de la patrie. En osant faire cette comparaison hypo-

thétique de Sparte et d'Athènes dévastées, que veut Thucydide? Son principal désir est-il bien d'attirer l'attention sur la puissance de la première? Mais alors, pourquoi parler de la seconde, dont l'exemple est au moins inutile à son argument en faveur de Mycènes? De ces ruines supposées, c'est Athènes qui se relève grande et parée par les arts. Ainsi, dans Sophocle, Oreste se représente lui-même ressuscitant d'une mort feinte plein de jeunesse et de vigueur, et se levant de ces ténèbres mensongères comme un astre étincelant et funeste à ses ennemis.

Ces lignes, demeurées célèbres dans l'antiquité, ne pouvaient être écrites que par un Athénien.

Ce patriotisme à demi voilé de Thucydide se laisse de même surprendre dans le soin qu'il met à autoriser, par des arguments empruntés à la fois au raisonnement, à l'examen des conditions naturelles et à l'histoire, la prétention des Athéniens à l'*autochthonie*. Il faut remarquer cependant la réserve de ses expressions et sa dignité. Ce mot d'*autochthones* (nés du sol), destiné à



figurer si souvent plus tard dans les flatteries des orateurs, il ne le prononce pas. Il n'en admet même pas complétement l'idée, car il se contente d'affirmer que les Athéniens, comme les Arcadiens, n'ont jamais cessé d'occuper le sol de leur patrie primitive; assertion que les recherches modernes sont venues confirmer, en rattachant plus directement les Ioniens aux Pélasges que ne le voulait une généalogie intéressée, construite, selon toute apparence, sous l'inspiration des Doriens.

C'est avec la même liberté d'esprit qu'il s'affranchit des préjugés de l'orgueil national des Grecs en général : pour lui, ils ne sont pas sortis de terre complétement distincts des races environnantes; ils ont eu leur époque de barbarie, et alors leurs mœurs se confondaient avec celles des peuples auxquels ils ont donné depuis le nom de Barbares : « On pourrait, dit-il quelque part[1], montrer par plus d'une preuve que les anciennes habitudes des Grecs ont ressemblé aux habitudes

[1] Ch. VI.

actuelles des Barbares. » Ce n'est point qu'il refuse de reconnaître chez les Grecs un peuple privilégié. Non, personne n'a été plus pénétré que Thucydide de la dignité de la race hellénique. Mais c'est seulement dans la civilisation qu'il cherche les raisons de cette légitime fierté. C'est comme peuple civilisé que les Grecs sont nobles entre tous les peuples; et, pour aller jusqu'au fond de sa pensée, c'est au même titre que les Athéniens sont les plus nobles des Grecs. Il a été donné à Athènes, par la configuration et par l'aridité même de son territoire, de représenter mieux qu'aucune autre ville les traits les plus caractéristiques de la nature grecque : plus qu'à aucune autre aussi il lui a été donné de régner sur la mer, d'être industrieuse, riche et belle. Thucydide a donc raison de faire d'Athènes l'héroïne de son histoire et de confondre les destinées des Grecs avec celles des Athéniens. Nous amener à cette conclusion, n'est-ce pas nous dire, malgré son silence sur lui-même, de quelles espérances et de quels vœux il accompagnait les premiers efforts de sa patrie dans une lutte où il

pouvait croire engagé, avec l'avenir de ses concitoyens, tout celui du monde hellénique?

Ainsi cette introduction, si pleine de faits et de résultats, montre partout la pensée particulière de Thucydide. L'histoire de tant de siècles est envisagée de points de vue choisis et disposés par l'historien; bien plus, ces points de vue se rattachent à une même thèse. Toute cette exposition préliminaire est une construction logique. L'importance du sujet qu'elle prépare est démontrée par la supériorité du présent sur le passé, et cette proposition générale s'appuie ellemême sur une série et un enchaînement d'assertions qui se présentent chacune avec ses preuves. Ensemble et détails, tout est fondé sur le raisonnement, qui contrôle et discute les témoignages antiques et supplée même à leur silence. Constamment Thucydide retrouve ainsi le passé et renoue le fil rompu des traditions : tantôt il remonte des effets actuels aux causes anciennes, tantôt il se fonde sur les lois de l'analogie qui dominent le cours des choses humaines. Cette méthode est ingénieuse et féconde : elle rétablit

les monuments perdus et comble les lacunes de l'histoire positive. Mais elle a sa garantie principale dans la valeur de l'esprit qui l'emploie. De là viennent des dangers dont le jugement si sûr de Thucydide lui-même n'a peut-être pas su toujours se préserver, au moins dans quelques détails. Par exemple, quand il interprète les antiques traditions du Péloponèse, si l'on peut admettre avec lui que les richesses apportées d'Asie par Pélops ont été entre les mains de celui-ci un grand moyen d'influence, ce n'est pas sans quelque surprise qu'on le voit indiquer les considérations politiques et les manéges habiles qui ont favorisé l'usurpation du Pélopide Atrée à Mycènes[1]. L'explication, en elle-même, n'a rien que de plausible; mais quel flambeau a si complétement éclairé pour Thucydide les ténèbres de l'âge héroïque? Sommes-nous encore au temps des demi-dieux et des fables, ou bien déjà dans ces époques vraiment historiques qui ont exercé la science et la pénétration d'Aristote?

[1] Ch. IX.



Néanmoins la critique a fait un grand progrès; elle ose maintenant embrasser les événements dans leur ensemble, les considérer et les classer à son point de vue, en rechercher l'enchaînement logique et les lois. Tel est le résultat obtenu par ce rapide résumé des nombreux siècles de l'histoire antérieure : comment Thucydide aborderait-il le sujet pour lequel il a voulu se réserver, l'œuvre de son choix, sans avoir arrêté ses idées sur la marche à suivre et sans s'être fixé nettement son but? Il a voulu lui-même ne laisser aucun doute à cet égard, et a exposé en partie ses principes dans un petit chapitre que voici[1] :

« Les paroles qui ont été prononcées chez les différents peuples, dans le cours de la guerre ou avant qu'ils s'y engageassent, auraient été difficilement reproduites avec une parfaite exactitude, d'après mes souvenirs personnels où d'après les rapports qui m'arrivaient

[1] Ch. XXII.

de divers côtés : j'ai fait tenir à chacun le langage qui paraissait convenir aux différentes circonstances, en restant aussi fidèle que possible à la pensée générale de ce qui avait été réellement dit. Quant à la relation des faits, je n'ai pas voulu me contenter des premiers renseignements venus, ni m'en fier à moi-même; mais j'ai constamment soumis mon propre témoignage comme celui des autres à la vérification la plus attentive. Or, la recherche de la vérité était pénible, parce que les témoins de chaque événement ne s'accordaient pas entre eux, mais variaient selon leur partialité ou leur mémoire. Peut-être cet ouvrage, pour n'avoir pas donné de place aux fables, produira-t-il une impression moins agréable; mais s'il est jugé utile par ceux qui voudront y chercher la connaissance certaine des faits et l'intelligence de ces répétitions plus ou moins exactes qui, d'après la loi des choses humaines, doivent se présenter dans l'avenir, ce sera un mérite suffisant : c'est une composition faite pour demeurer toujours, et non une

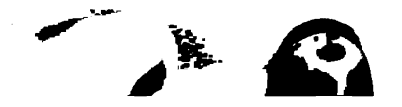


œuvre d'apparat destinée au plaisir actuel des oreilles. »

Cette simple et concise exposition d'idées n'affecte point, comme on le voit, la roideur didactique ; elle est même, par un calcul de composition, enclavée à dessein dans le développement général de l'introduction. Cependant elle contient et promet beaucoup. La question tout antique de l'emploi des discours dans l'histoire, les conditions d'exactitude et d'impartialité imposées à la critique, pour être présentées sous une forme particulière et personnelle, n'en sont que plus nettement indiquées. Elles le sont pour la première fois par un ancien. Sur plus d'un point Thucydide garde le silence, Sans parler de la question d'art qu'il paraît exclure et dont il se garde bien d'avouer la préoccupation à côté des sérieuses idées qu'il agite, il ne s'explique pas sur la place qu'il compte laisser à ses sentiments et à son émotion, ni sur les principes qui le guideront dans l'explication critique et

dans l'appréciation morale des événements. Ces questions sont comprises avec les autres dans une désignation générale : la recherche de la vérité. C'est en parvenant à la vérité, entendue dans son sens le plus étendu, qu'il veut donner à l'histoire son caractère et sa grandeur propres, au lieu d'en faire une émule impuissante de l'épopée, qui a fait son temps; c'est en exprimant la vérité qu'il prétend être utile aux générations à venir et composer un ouvrage *destiné à demeurer toujours*, comme il dit lui-même par un mot souvent admiré (κτῆμα ἐς ἀεί).

La simplicité de cette expression, et, en général, la gravité du ton dans les dernières lignes, font bien ressortir la fierté ambitieuse de sa pensée, et ce dédain qui s'adresse à la fois, quoi qu'on ait pu dire, aux récits merveilleux des logographes qu'il a combattus dans ses premières pages, et au succès éphémère de ces lectures solennelles dont Hérodote, il ne pouvait l'ignorer, avait donné les plus glorieux exemples. Il se sert d'un langage contenu,



mais plein de vigueur et même agressif, qui laisse voir, sous sa froideur apparente, cette passion d'un nouveau genre dont il est animé. C'était assurément une noble passion que celle qui entraînait Hérodote ou Hécatée à travers le monde pour explorer la nature et interroger les mœurs et les souvenirs des hommes; et l'on conçoit quelles acclamations méritées accueillaient dans les villes les porteurs courageux et dévoués de tant de merveilleux trésors généreusement offerts à l'avidité des Grecs. Tout autre est la passion de Thucydide, et tout autre est la récompense à laquelle il aspire. Il limite son activité à un seul sujet, mais il l'y concentre tout entière. Il ne pénètre pas chez les Éthiopiens ni chez les Scythes; mais les routes qu'il parcourt n'en sont pas moins âpres, car elles doivent le conduire à la vérité absolue, ni la poursuite de ce but difficile moins longue, car elle se fait en grande partie dans le monde infini de la pensée; et de même encore, s'il renonce aux applaudissements actuels de la foule, son ambition n'en est pas

moins grande, car il s'adresse à l'élite intellectuelle de l'humanité et il place le prix de ses efforts moins dans le présent que dans l'avenir. Il y a là une passion forte et hardie, dont l'ardeur s'entretient par la lutte, qui ne s'exalte pas cependant, parce qu'elle prend sa source dans la raison, et parce que l'esprit où elle est née parvient presque à dominer le trouble des efforts qu'il s'impose.

III

MÉTHODE GÉNÉRALE DE THUCYDIDE.

C'est dans l'œuvre même de Thucydide qu'il faut chercher le sens et la valeur des principes dont il vient de donner une indication aussi discrète. Ces principes lui imposent évidemment l'obligation de pousser le plus loin possible l'exactitude matérielle : c'est ce qu'il fait dans les descriptions de tous les lieux qui servent de théâtre aux opérations de la guerre.

Qu'il s'agisse de la Sicile et de l'Acarnanie qu'il n'a probablement pas visitées, ou bien de l'Attique, son pays, et du Péloponèse et de la Thrace où il a vécu, les détails qu'il donne paraissent également vrais et précis.

Il ne met pas moins de soin à fixer les dates des divers événements. Pour y parvenir, la méthode qu'il emploie est à la fois la plus simple et la plus en accord avec les mœurs civiles et militaires des Grecs. A défaut d'une ère universellement reconnue par eux, et au milieu de la diversité des cycles particuliers et des coutumes locales qui déterminent dans chaque pays le calcul et le nom des années et des mois, il saisit un point commun : c'est l'habitude et, pour la plupart des Grecs, la nécessité de ne faire la guerre que pendant l'été, d'employer l'hiver à la culture du sol, au repos, aux préparatifs et aux négociations. Il en fait l'élément de sa chronologie : il divise son récit par campagnes, par étés et par hivers, et désigne le moment de la saison au moyen d'indications naturelles sensibles à tous dans toute

la Grèce : par exemple, l'état du blé encore en herbe ou parvenu à sa maturité. Il compte les années à partir de la première campagne.

L'exactitude matérielle consiste, avant tout, dans la fidèle exposition des faits. Thucydide nous a déjà parlé dans son introduction des efforts qu'il a faits pour découvrir la vérité, souvent obscurcie par la passion ou la mémoire infidèle des témoins. Deux choses l'aidèrent à se procurer des renseignements : son exil, qu'il passa en partie dans le Péloponèse à portée d'un grand nombre des événements, et qui lui permit, comme il le dit lui-même, d'être mieux informé et plus maître de soi ; sa fortune, qui était une des plus considérables d'Athènes.

Parmi les documents qu'il a ainsi rassemblés, il en est quelques-uns qu'il nous a transmis avec une fidélité scrupuleuse, ce sont des textes de traités. C'était un devoir, et il est le premier qui l'ait compris en Grèce. Quant aux matériaux d'un caractère moins précis et moins inviolable, ceux qui étaient soumis à sa critique, quel usage en a-t-il fait? Comme le re-



marque judicieusement Ottfried Muller[1], si l'on ne peut exercer aucun contrôle au moyen d'autres témoignages contemporains, on peut s'en fier, d'abord à l'hommage unanime rendu à sa véracité par toute l'antiquité, si sévère cependant pour ses historiens; ensuite au caractère et à la composition de l'œuvre elle-même, où aucune contradiction, aucune disparate, aucune exagération dans le ton général ne viennent éveiller les soupçons des lecteurs. Lorsqu'en dépit de tous ses efforts Thucydide ne peut pas arriver à la vérité, il se résigne à l'ignorer et s'abstient même de toute parole qui dépasserait la mesure d'une certitude incontestable. C'est ce qu'il fait au sujet de la mystérieuse affaire des Hermès. Son affirmation est restreinte dans la forme sur les points, même peu importants, dont la connaissance complète lui échappe. Mais aussi il n'hésite pas à dire du ton le plus net ce qui lui est clairement révélé par l'exactitude de ses informations ou par la sûreté de

[1] *Hist. de la littérature de l'ancienne Grèce*, ch. XXXIV.

son jugement. Il en résulte qu'il dit la vérité et qu'il la dit avec autorité.

Outre cette vérité que Thucydide, comme c'était son premier devoir, a cherchée dans l'exactitude matérielle du récit, il en est une autre qu'il a voulu également atteindre et qui dépend de la composition : elle consiste à conserver exactement dans l'exposition historique l'importance relative des divers éléments par rapport au sujet. C'est la vérité inhérente à toute proportion juste : ce n'est pas être vrai que de produire une impression confuse, et c'est fausser le sens des événements que de s'occuper le plus des moins considérables.

Celui qui raconte la lutte d'Athènes contre les principaux peuples du Péloponèse, est amené à parler, indépendamment des principaux acteurs, de beaucoup d'autres qui sont engagés plus ou moins directement dans l'action; il faut aussi qu'il se transporte sur bien des points différents du monde grec ou même des pays barbares. Thucydide ne se laisse pas troubler par la multiplicité des incidents; on ne le voit



pas non plus se promener au hasard sur cette vaste scène que remplissent les opérations militaires, uniquement guidé par le caprice et la curiosité, ou même par le désir de dire tout ce qu'il a pu savoir d'important. A chaque pays, à chaque peuple ne revient qu'une part déterminée par l'influence qu'il a exercée sur le cours de la guerre. Il ne s'agit point d'une histoire générale, mais de l'histoire particulière d'un grand événement, dont l'unité ne doit point se perdre et qui doit rester le centre de la composition. Cette histoire présentera donc un récit continu et comme une trame suivie sur laquelle se détacheront plus ou moins, suivant leur importance, les récits détaillés, les situations, les hommes. Pour marquer l'importance des hommes et des situations, Thucydide emploie surtout les discours. En reconnaissant ce fait, les critiques ont reconnu par cela même que les discours étaient la partie principale. C'est peut-être pour cette raison que l'historien lui-même a éprouvé le besoin de les signaler dans son introduction à

l'attention particulière des lecteurs ; c'est la seule partie de son ouvrage qu'il désigne par une indication précise. C'est donc par elle qu'il semble naturel d'en commencer l'examen.



CHAPITRE PREMIER

LES HARANGUES

NÉCESSITÉ ET IMPORTANCE DES HARANGUES DE THUCYDIDE. — DISCOURS PRONONCÉS PAR DES ORATEURS QUE L'HISTORIEN NE NOMME PAS. — DISCOURS PRONONCÉS PAR DES PERSONNAGES HISTORIQUES : STHÉNÉLAÏDAS, CLÉON, ALCIBIADE, NICIAS. — DISCOURS DE PÉRICLÈS ; SON PORTRAIT. DES PORTRAITS DANS THUCYDIDE.

I

Nécessité et importance des harangues de Thucydide.

Thucydide est le premier à reconnaître qu'il n'a pu exactement reproduire les paroles qui ont été prononcées dans les assemblées politiques des Grecs ; aux discours réels il a donc substitué des discours de sa composition : comment se fait-il que son amour pour la vérité le lui ait permis ? Est-il resté fidèle à ce rôle sévère d'historien qu'il s'est, nous dit-il, tracé lui-même ? N'a-t-il pas fait enfin de la littérature aux dé-

pens de l'histoire ? Non : il est vrai qu'il a subi l'influence d'une tradition littéraire ; mais il n'a pas pour cela manqué à ses devoirs d'historien.

Cette tradition littéraire, l'histoire l'a naturellement reçue de la poésie épique. L'Iliade et l'Odyssée sont pleines de discours : Nestor, Ulysse, Achille, Agamemnon parlent au moins autant qu'ils agissent. Ils parlent pour exprimer leurs passions ; ils parlent aussi pour raconter les souvenirs du passé et les merveilles du présent : la matière du poëme est en grande partie dans leurs discours. Fille de l'épopée, l'histoire a suivi son exemple : Hérodote, comme Homère, a prodigué dans son ouvrage les discours et les conversations. Thucydide use à son tour de ce moyen de développement. Quand un fait lui paraît digne d'attention, il en fait le sujet d'une scène dont on entend les acteurs en même temps qu'on les voit, quelle que soit du reste leur importance personnelle. Ainsi, pour prendre un exemple entre beaucoup [1], au début

[1] L. I, ch. LIII.



des hostilités et avant la déclaration officielle de la guerre, l'intervention d'une flotte athénienne, envoyée en vertu d'une alliance défensive, vient de protéger les Corcyréens contre les Corinthiens; ceux-ci veulent à la fois protester et obtenir le passage pour retourner chez eux : Thucydide ne se contente pas de mentionner ce détail; mais, sans désigner particulièrement les orateurs dont les noms n'étaient pas dignes d'être conservés, il établit un dialogue entre les Corinthiens et les Athéniens. Parle-t-il d'une lettre, par exemple de celle que Thémistocle avait écrite à Artaxerce [1]; il ne lui suffit pas d'en rapporter le sens d'après la tradition : il la restitue. C'est l'effet d'une habitude littéraire qu'il tient de ses devanciers et qu'il léguera à ses successeurs de la Grèce et de Rome.

Mais cette habitude, faut-il le faire remarquer, n'est pas seulement un souvenir de la poésie et un procédé artificiel. Qui ne voit que la poésie elle-même l'avait prise de la nature?

[1] L. I, ch. CXXXVII.

L'instinct d'imitation, le mouvement spontané de l'imagination émue par une impression récente, ont de tout temps donné aux récits les plus naïfs un caractère dramatique. L'art n'a eu qu'à suivre cette indication : il a transporté de même dans ses compositions le sentiment de la vie. L'histoire, en particulier, qui est un art autant qu'une science, nous doit, non pas une froide énumération de faits et de détails, mais des scènes intéressantes et animées qui fassent agir et parler les personnages et nous rendent l'impression de la réalité. Quelles sont à cet égard les limites de ses devoirs et de ses droits? cette question dépend en grande partie des conditions particulières de la société qu'il s'agit de peindre.

Quand on compare à nos sociétés modernes les sociétés anciennes de la Grèce, ce qui frappe le plus dans celles-ci, c'est l'importance de la vie extérieure, et, en particulier, dans la vie extérieure, l'importance de la parole. Aussitôt que les Grecs paraissent comme peuple sur la scène du monde, et tant qu'ils s'y maintiennent



dans des conditions d'indépendance, ils se réunissent pour délibérer dans des assemblées générales ou dans des conseils. L'éloquence est un des soutiens les plus nécessaires de la royauté héroïque : sur la petite place d'Ithaque comme sous les murs d'Ilion, la foule entend les discours de ses chefs et les juge. Qu'est-ce donc, au cinquième siècle, quand toutes les villes de la Grèce obéissent à des gouvernements plus ou moins démocratiques ? Partout sont établies des assemblées régulières, qui partout ont un grand rôle : elles ont le premier dans les cités où la démocratie domine. Alors c'est la foule qui décide des questions les plus importantes, de la paix et de la guerre, du choix des alliances et de la rupture des traités ; ces graves intérêts ne sont pas remis à la sagesse de quelques citoyens choisis : l'influence du sénat est nulle. Par moments, la volonté d'un seul homme est maîtresse des affaires ; mais c'est uniquement à la parole qu'il doit cette puissance. Qu'il soit plus éloquent que ses adversaires, qu'il trouve le langage qui convient le mieux aux passions et à l'esprit de cette mul-

titude réunie au pied de la tribune, et son discours aura pour conséquence immédiate un acte qui intéressera le salut ou l'honneur de sa patrie. A la voix de l'orateur, l'État envoie sur les mers et sur les champs de bataille ses vaisseaux et ses citoyens; il viole ou respecte les lois de l'humanité et de la justice. Qui le prouve mieux que Thucydide lui-même? Les Athéniens, nous raconte-t-il, délibérèrent pendant deux jours entiers sur le sort des Mitylénéens révoltés et vaincus. A la fin du premier, sur l'avis de Cléon, un arrêt de mort fut voté contre tous les citoyens de la ville rebelle; le lendemain, Diodote réussit à faire revenir le peuple sur cette cruelle décision. Ainsi la politique se fait en plein air, sous l'influence spontanée et capricieuse des passions. Elle ne procède point par des calculs longuement médités et avec des allures mystérieuses; chacune de ses délibérations est comme un drame joué à ciel ouvert par des milliers d'acteurs, dont les émotions et la mobilité mettent jusqu'au bout en question et suspendent le dénoûment.



En face de pareils spectacles, quel devait être le rôle de l'histoire ? Pouvait-elle en supprimer l'élément principal, les discours ? Pouvait-elle renoncer à la forme dramatique, quand la réalité la lui fournissait ? Non, assurément, à moins de renoncer aussi à peindre la physionomie des peuples et de ne donner qu'une image inexacte de leurs mœurs et de leur vie politique. La vérité voulait donc qu'il y eût dans les ouvrages historiques des scènes oratoires.

Ainsi, en admettant des discours dans son ouvrage, Thucydide a obéi, non-seulement à un instinct et à une habitude littéraire de la Grèce, mais aussi à une nécessité historique. Ce fait reconnu, quelle méthode a-t-il suivie ? C'est une question difficile et multiple sur laquelle il est naturel de consulter d'abord son propre témoignage.

« Je suis, dit-il, resté aussi fidèle que possible à la pensée générale de ce qui a été réellement dit... J'ai fait parler à chacun le langage qui paraissait convenir aux diverses circonstances. » Ainsi, d'une part, il reconnaît les droits de la

réalité ; d'autre part, il indique à la fois la nécessité à laquelle était réduit l'historien et la liberté qu'il a été conduit à prendre.

La réalité lui fournissait bien peu. Qu'est-ce que les souvenirs d'un auditeur, et combien de fois Thucydide a-t-il pu interroger ses propres souvenirs ? Il n'a évidemment assisté qu'à un très-petit nombre des scènes oratoires qu'il reproduit. Il en est, par exemple à Syracuse, ou même dans des villes de la Grèce, sur lesquelles il lui a été impossible de réunir des témoignages complétement sûrs et détaillés ; et c'est en particulier à ce point que se rapportent ses plaintes sur la difficulté de savoir la vérité. Il lui fallait donc presque toujours suppléer à l'absence de documents positifs ; sauf peut-être quelques phrases échappées à l'oubli, il lui fallait tout refaire lui-même. C'est dire que la composition des discours devait lui appartenir tout entière : comment admettre en effet un mélange des phrases de l'orateur et des phrases de l'écrivain ? Sous peine de rompre l'unité de chaque discours, où ces lambeaux détachés eussent fait

disparate, l'historien devait tout composer lui-même. C'est ce qu'a fait Thucydide : tous les morceaux oratoires sont de lui; aucun n'est une pièce authentique, pas même cette lettre de Nicias au peuple athénien que nous lisons au septième livre et dont on pourrait concevoir que l'original lui eût été communiqué. Il faut ajouter que, même en supposant possible la reproduction exacte des discours prononcés, jamais l'art antique n'eût admis dans une composition historique ces différences de dialecte et même de forme littéraire et d'éloquence qu'ils auraient inévitablement présentées.

Thucydide était donc obligé de refaire entièrement les harangues. Cette obligation, jointe à l'insuffisance des matériaux qu'il avait à sa disposition, lui imposait une tâche considérable, mais en même temps lui donnait une grande liberté. Remplacer les documents qui lui manquaient, retrouver la valeur de ceux qu'il avait entre les mains, en un mot, comme il dit lui-même, faire tenir à chacun le langage qui paraissait convenir aux différentes circonstances :

ces résultats ne pouvaient s'obtenir que par une étude approfondie de ces circonstances, c'est-à-dire des faits et des hommes, des influences et des causes. Mais cette étude, comment la faire, sinon par le travail de la pensée personnelle? Elle ouvrait donc un vaste champ à l'action libre de l'esprit de Thucydide. Comme d'ailleurs elle l'attirait sur ce qu'il considérait comme le fond même de l'histoire, il s'y livra tout entier. Ainsi les harangues furent pour lui l'occasion des plus sérieux et des plus nobles efforts de sa critique, et il fut naturellement amené à y déposer les fruits les plus précieux de ses méditations, par conséquent à leur donner dans son ouvrage la principale importance. Il le fit d'autant plus volontiers, qu'il put ainsi substituer à des réflexions plus ou moins générales des formes dramatiques et animées. Ce qui semblait une difficulté dans la composition de son livre devint donc une ressource. Les discours lui fournirent le moyen de marquer et d'analyser les situations importantes, de faire connaître les peuples et les individus, de préparer et de compléter les

récits, de montrer les causes et l'enchaînement intime des événements; ils furent enfin, comme l'a dit éloquemment Ottfried Muller[1], l'âme de son histoire.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il n'ait pas craint de les multiplier. Parmi les trente-neuf qu'il a composés sous la forme directe, il y a un certain nombre de harangues militaires. C'est à elles que s'appliquent le moins ces observations. Elles semblent surtout faites pour ajouter à l'intérêt des narrations de détail; et cependant il serait facile d'en extraire plus d'une phrase qui se rapporte à une vue générale du sujet ou à la peinture du cœur humain. Mais il y a plus de profit à étudier comment l'auteur procède dans la compositon de ses autres discours, qui sont comme des centres de situation et comme des foyers de considérations politiques et morales. Les uns sont dans la bouche de personnages qui appartiennent à l'histoire, et prêteront à un ordre spécial de réflexions.

[1] *Hist. de la littérature de la Grèce antique*, ch. XXXIV.

Les autres sont anonymes : l'orateur, dont l'histoire n'avait aucun intérêt à conserver le nom particulier, est un être collectif qui s'appelle les Athéniens ou les Corinthiens. Surtout dans ceux-ci, où l'orateur véritable disparaît sous une abstraction, Thucydide se propose à la fois de reproduire les traits principaux d'une scène historique, de donner, pour ainsi dire, la parole à la situation elle-même ; enfin, ce qui est le plus grand effort de son art, de mettre en lumière certaines idées qui tiennent d'une façon plus générale à son sujet et à la manière dont il l'a conçu.

II

Discours prononcés par des orateurs que l'historien ne nomme pas.

Par exemple, au moment où va éclater la rupture entre Athènes et Sparte, deux assemblées se tiennent dans cette dernière ville. La première s'est réunie par les efforts des Corinthiens, qui sont déjà de fait en guerre avec Athènes. Il

s'agit pour eux de faire de leur querelle particulière une querelle générale, et d'entraîner ans une guerre déclarée les autres peuples du Péloponèse et ceux des alliés ou des sujets d'Athènes dont ils peuvent espérer la défection. Ils ont commencé par exciter séparément chacun de ces différents peuples et les ont décidés à porter avec eux leurs plaintes à Sparte. La seconde assemblée, qui bientôt après est provoquée par les Lacédémoniens eux-mêmes, est la conséquence de la première : dans celle-ci la question était de savoir si Athènes avait violé la paix ; fera-t-on la guerre contre Athènes, reconnue coupable d'avoir enfreint les traités, tel est l'objet de la nouvelle délibération.

Dans ces deux scènes, il y a de nombreux acteurs ; bien des peuples ont envoyé des députés à Sparte ; mais à qui appartient le premier rôle ? Évidemment aux représentants de Corinthe : Thucydide les fait seuls parler ; les autres, qui ont moins contribué au grand événement dont il s'agit de montrer les causes décisives, sont réduits à un rôle muet. Les Éginètes, et sur-

tout les Mégariens, qui sont intéressés plus directement dans la question de la guerre, sont mentionnés particulièrement; une désignation collective suffit pour indiquer la faible part d'action qui revient au reste des confédérés. Par ces plans si nettement accusés, et par ce système hardi de simplification, Thucydide est sûr de produire des impressions plus nettes. C'est ainsi que le poëte dramatique met en lumière les principaux personnages et relègue dans l'ombre les personnages secondaires. Mais ce procédé, appliqué à l'histoire, n'est-il pas trop exclusif? Pour parer à cette objection, Thucydide compte sur la composition même des discours tels qu'il les a conçus : ici les Corinthiens, élevant seuls la voix au milieu du silence imposé par l'historien au reste des orateurs, parlent à la fois pour eux-mêmes et pour les autres. Si donc on examine les deux discours qu'ils prononcent, on trouve qu'ils leur servent à remplir un double rôle : un rôle historique où ils sont pour leur propre compte, et un rôle de convention qui leur est attribué par Thucydide et qui les trans-

forme en représentants d'une situation générale. Or, il faut que le second de ces deux rôles se dissimule sous le premier, et que nous trouvions avant tout, dans les sentiments et dans les idées dont nous lisons l'expression, un caractère de vraisemblance.

Quant aux sentiments, on ne peut contester qu'ils ne soient naturels. Le premier discours est le plus passionné, et il en devait être ainsi. C'est à ce moment, en effet, que les Corinthiens sont le plus excités par leur situation et ont à déployer la plus grande énergie : Athènes vient de leur arracher des mains leur vengeance contre Corcyre, leur colonie infidèle et l'objet de leur haine la plus implacable; elle assiége une autre de leurs colonies, Potidée, dont ils craignent à tout moment la destruction; enfin, à cette crainte et au souvenir d'un affront récent, vient se joindre la peur d'échouer contre les hésitations de la politique lacédémonienne. Il faut dont que l'on sente dans leurs paroles l'ardeur inquiète de leur ressentiment; il faut qu'ils se plaignent hautement des agressions d'Athè-

nés; il faut aussi qu'ils accusent Lacédémone, trop lente au gré de leur passion à prévenir et à venger les maux de ses alliés. C'est surtout sur ce dernier point que portent les développements de Thucydide et, à ce qu'il semble, avec raison : l'amertume des plaintes s'adresse plutôt à un ami sur qui l'on a trop compté, et c'est en face de l'obstacle qui semble le moins naturel, qu'on éprouve le plus d'irritation. C'est d'ailleurs se ménager une chance de succès que de piquer l'orgueil des Lacédémoniens. Écoutons ce que les Corinthiens leur disent[1] :

« La faute en est à vous qui avez permis à Athènes, d'abord de se fortifier après les guerres médiques, et ensuite de construire les Longs Murs; vous, les véritables oppresseurs de tous ceux qui jusqu'ici sont devenus ses esclaves, et qui en êtes venus aujourd'hui à priver de la liberté vos propres alliés : car le coupable n'est pas celui qui asservit, mais c'est bien plutôt

[1] L. I, ch. LXIX.

celui qui, pouvant s'y opposer, reste indifférent, surtout s'il se pare du titre vertueux de libérateur de la Grèce... Seuls parmi les Grecs, vous vous obstinez dans le repos et vous vous défendez, non pas par les armes, mais par la lenteur ; seuls, vous n'arrêtez pas à son début l'accroissement de vos ennemis, mais vous attendez pour le combattre qu'il soit doublé. Et cependant on vantait la sûreté de votre caractère. Certes, l'éloge était peu mérité. Le Mède, nous le savons mieux que personne, est arrivé des extrémités de la terre jusqu'au Péloponèse avant d'avoir rencontré de votre part une résistance sérieuse ; et maintenant les Athéniens, non plus des ennemis éloignés comme le Mède, mais vos voisins, n'éveillent pas davantage votre vigilance : au lieu de marcher vous-mêmes contre eux, vous aimez mieux avoir à repousser leur attaque, et laisser croître vos risques avec les forces de vos adversaires. Vous savez que le barbare n'a dû qu'à lui la plupart de ses revers, et que, quand les Athéniens eux-mêmes nous ont cédé l'avantage, nous avons eu à en

remercier plus souvent leurs fautes que votre assistance ; car déjà les espérances que l'on avait placées en vous ont été la ruine d'alliés trop confiants et pris au dépourvu par le danger. Et que personne de vous ne voie dans ces paroles des accusations haineuses plutôt que des reproches : les reproches s'adressent à des amis qui se trompent ; les accusations, à des ennemis responsables du mal qu'ils ont voulu faire. »

Le ton plus conciliant de cette dernière phrase ne détruit pas ce qu'il y a d'acerbe dans les précédentes ; la passion des Corinthiens n'a pu se contenir, elle a parlé ; et rien n'est plus naturel que cette ardeur de récrimination qui s'en prend d'un seul coup à la conduite présente et passée du peuple lacédémonien et lui fait le procès de toute sa vie.

Dans le second discours, si leur ressentiment ne s'est point apaisé, l'expression en est tempérée à la fois par la satisfaction d'un premier avantage obtenu, et par l'espoir d'une vengeance prochaine ; elle devient moins personnelle et par cela même plus digne : ils sont sûrs que tout le



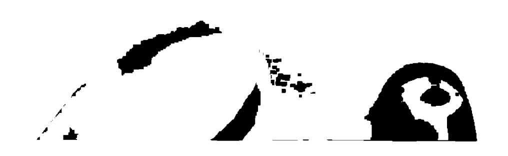
monde fait cause commune avec eux ; ils se font donc les interprètes d'un sentiment général, et l'énergie avec laquelle ils s'acquittent de ce rôle montre seule la persistance de leur colère.

Ainsi, pour engager les Péloponésiens à contribuer de tout leur pouvoir aux frais de la guerre, ils s'écrient : « Il serait étrange, tandis que les alliés d'Athènes ne se lassent point de contribuer pour leur propre asservissement, qu'on nous vît refuser un argent qui doit assurer en même temps notre vengeance et notre salut, et qui, autrement, deviendrait la proie de nos ennemis et l'instrument même de notre malheur ! »

Dans la suite du discours, ils représentent à plus d'une reprise le danger dont Athènes menace à la fois la sécurité et l'honneur des peuples du Péloponèse ; la honte qu'il y aurait pour tant de villes doriennes à être vaincues par une seule ville ionienne, quand la conséquence inévitable de la défaite est la servitude ; la nécessité de délivrer les Grecs d'une oppression que sentiront bientôt ceux sur qui

elle ne pèse pas encore ; l'obligation héréditaire qui les engage, eux destructeurs des tyrannies, à ne pas laisser tout un peuple s'ériger en tyran de la Grèce. Et l'expression de ces sentiments n'a rien de banal ni de déclamatoire ; elle est éloquente, parce qu'elle est énergique et parce qu'elle se confond avec la situation politique elle-même. C'est par là que les Corinthiens montrent encore la passion qui les anime et conservent leur caractère.

On peut donc conclure que, dans les deux discours, il y a cette vérité qui résulte de la peinture intelligente et fidèle des sentiments. Sur ce point rien n'empêche de croire que Thucydide a exactement suivi les indications qu'il avait pu recueillir, et qu'il a au moins gardé ou retrouvé l'esprit des discours qui avaient été véritablement prononcés. Répondra-t-on de même de la fidélité avec laquelle il a imité les caractères extérieurs du langage des Corinthiens ? Personne ne peut en avoir la pensée. Assurément les orateurs de Corinthe n'ont pas débité à Sparte ces phrases serrées



et nerveuses ; leur parole a été plus aisée et plus libre ; assurément aussi elle a eu moins de vigueur et moins d'éloquence. Le style et la forme générale appartiennent à Thucydide.

Si, dans ces mêmes discours, on examine la nature et l'expression des idées, on fera plus grande encore la part de l'écrivain. On n'ira pas jusqu'à dire qu'il supprime la vraisemblance : le rapport des idées exprimées avec la situation est incontestable. Mais on reconnaîtra que Thucydide ne s'est pas borné à revêtir de son style un fond réel et à y mettre l'empreinte de son esprit : dans ce fond même il a introduit avec plus de liberté sa pensée, ses conceptions. La réalité n'a plus été qu'un point de départ. Ainsi, il est probable que les Corinthiens ont en effet stimulé l'énergie des Lacédémoniens, en opposant aux lenteurs de ceux-ci l'activité menaçante des Athéniens ; ils ont pu se faire de l'éloge de leurs ennemis un moyen d'action sur des alliés indécis, mais, sans aucun doute, ils n'ont pas fait le parallèle suivant si étudié dans le détail et si magnifi-

quement laudatif pour les Athéniens, même dans la critique[1] :

« Vous ne nous paraissez pas, disent-ils aux Lacédémoniens, avoir jamais compris ni réfléchi quels sont ces Athéniens contre lesquels vous avez à lutter, et quelle différence complète il y a entre eux et vous. Ils sont novateurs, prompts à concevoir des desseins et à exécuter ce qu'ils ont résolu : vous, votre caractère est de conserver ce qui existe, de n'y rien changer par vos projets, de reculer même devant les actes les plus nécessaires. Ils sont entreprenants au delà de leurs forces, aventureux au delà de toute attente, et pleins d'espoir dans le danger : votre habitude est de faire moins que vous ne pouvez, de ne pas vous fier même aux prévisions les plus certaines, et de croire que vous ne vous tirerez jamais d'un péril. Ils sont impatients d'agir, et vous pleins de lenteur. Ils aiment à quitter leur pays, et votre plus grand désir est de rester dans le vôtre. Ils

[1] Ch. LXX.



croient en effet qu'une expédition au dehors pourra leur faire gagner quelque chose, et vous, qu'elle risquera d'amoindrir ce que vous possédez. Vainqueurs de leurs ennemis, ils donnent tout essor à leur ambition; vaincus, ils la réduisent le moins possible. Tandis qu'ils abandonnent complétement leur corps à la patrie, comme un bien étranger, ils gardent, pour mieux la servir, la pleine possession de leur âme. Si l'exécution fait défaut à quelqu'un de leurs projets, ils se croient dépouillés de ce qui leur appartient; et ce qu'ils viennent d'obtenir par leurs armes leur semble peu de chose au prix de ce que l'avenir leur promet. Voient-ils échouer une tentative, ils se dédommagent par de nouvelles espérances. Pour eux seuls en effet la possession se confond avec l'espérance, parce que les entreprises suivent immédiatement les résolutions. Et c'est ainsi que toute leur existence se consume péniblement au milieu des fatigues et des dangers. Ils ne jouissent nullement des biens acquis, parce qu'ils acquièrent toujours, parce qu'ils ne con-

naissent pas d'autre fête que l'exercice utile de leur activité, et qu'à leurs yeux le repos et l'oisiveté sont un plus grand malheur qu'une vie laborieuse et pénible. De sorte que si l'on disait simplement qu'ils sont nés pour ne souffrir la tranquillité ni chez eux ni chez les autres hommes, on donnerait une juste idée de leur caractère. »

Ce double portrait est l'œuvre de Thucydide. C'est Thucydide qui est l'auteur de ces analyses morales où se révèle la supériorité de son esprit et qui font de lui un précurseur d'Aristote ; et il s'y est complu non-seulement parce que sa nature l'y portait, mais aussi parce qu'il le jugeait nécessaire à l'intérêt de son ouvrage. Et, en effet, si dans ce passage les Corinthiens ont évidemment cessé de parler pour leur propre compte, si par conséquent la vraisemblance disparaît en partie, d'un autre côté l'intelligence des récits voisins ou même éloignés en devient plus facile et l'effet général du livre y gagne en netteté et en force.

Dépeindre à ce moment les deux peuples ri-



vaux, n'est-ce pas, comme dans une exposition de tragédie, présenter aux premières scènes les principaux personnages et imprimer tout d'abord dans l'esprit leur physionomie et leur aspect, afin que ces caractères extérieurs accompagnent ensuite leurs actions et en complètent l'effet? Mais surtout, si l'on considère la place de ce morceau dans la composition de l'historien, n'est-il pas la préparation du tableau qui, aussitôt après, va montrer le développement de la puissance d'Athènes depuis les guerres médiques? N'en résume-t-il pas d'avance l'impression? Ce peuple, au génie entreprenant, qui ne connaît pas d'autre fête que l'action, qui semble né pour ne souffrir la tranquillité ni chez les autres ni chez lui-même, n'est-ce pas bien celui que l'on va voir, par exemple, lutter à la fois, sans lâcher prise nulle part, contre le Grand Roi en Égypte, contre les Éginètes assiégés dans leur île et contre les Corinthiens en Mégaride? Si l'on songe à la situation même au milieu de laquelle se prononcent ces paroles des Corinthiens, ne sont-elles pas une éloquente expres-

sion de la nécessité de la guerre et en même temps de la grande idée qu'Athènes a su donner d'elle-même ? Si l'on porte sa vue plus loin, on trouve indiquées dès à présent, du moins en partie, les causes morales des principales phases de la guerre du Péloponèse ; particulièrement l'esprit d'aventure qui poussera les Athéniens dans la désastreuse expédition de Sicile, et les ressources imprévues que trouvera leur énergie pour prolonger la lutte malgré les imprudences et les dissensions intérieures, et pour disputer la victoire, presque jusqu'à la veille de leur chute. Ainsi s'éclairent pour l'avenir la politique et la destinée d'Athènes ; ainsi est diminuée d'avance la part de la fortune dont, en somme, les caprices ne prévaudront pas contre le développement logique de certaines conséquences.

L'importance d'un pareil résultat explique suffisamment les efforts que Thucydide fait pour l'atteindre. Plus d'une fois, au commencement de son ouvrage, il revient sur ce portrait des Athéniens. Il le complète particulièrement dans le discours qu'il fait prononcer au roi Archida-



mus à la suite de la première réunion des alliés à Lacédémone et dans l'oraison funèbre qu'il met dans la bouche de Périclès. A plus forte raison prend-il soin dans ces deux discours d'achever le portrait des Lacédémoniens à peine esquissé dans le passage qu'on vient de lire.

Ainsi ces oppositions, que les orateurs de Corinthe, de Sparte et d'Athènes avaient été naturellement amenés à indiquer entre le caractère des Athéniens et celui des Spartiates, ont pris assez de consistance dans l'œuvre de Thucydide pour former des peintures morales saisissantes et complètes, et sont devenues, par un calcul de composition, une préparation de ses récits et une lumière de son sujet.

C'est à une réflexion analogue qu'aboutirait l'examen d'une autre comparaison, sinon plus importante au fond, au moins d'un caractère plus immédiatement pratique, comparaison que les peuples engagés dans la guerre ont faite, sans aucun doute, entre leurs ressources respectives, et dont Thucydide s'est emparé pour lui donner une valeur nouvelle. Avant de se résou-

dre à en venir aux mains, des deux côtés on s'était considéré ; la passion et la prudence avaient eu à discuter les chances de victoire ou de défaite, et cette discussion avait été réellement la matière du second discours des Corinthiens, de celui d'Archidamus et de celui par lequel Périclès triompha des dernières hésitations d'Athènes et fit décréter la guerre. Thucydide, travaillant sur ce fond réel, en a profité pour dévoiler le secret de la force et de la faiblesse des deux adversaires, pour marquer les nécessités et les défauts de leur politique, pour faire pressentir enfin d'une manière générale les vicissitudes de la lutte et pour augmenter l'attente qu'elle excite.

Plus ces différentes considérations étaient opposées directement les unes aux autres, plus l'expression en devenait frappante et complète. Aussi l'historien n'a-t-il pas craint de les soumettre à une disposition presque symétrique et de faire, des paroles de Périclès parlant à Athènes, une réponse exactement adaptée aux arguments des Corinthiens qui avaient parlé à Sparte.

On voit qu'il n'est pas possible d'étudier isolément les idées exprimées dans les deux harangues des Corinthiens. Ces idées ne se montrent toutes et entières, que si on les va chercher en même temps dans des morceaux oratoires voisins ou correspondants. Il y a un lien étroit entre ces compositions particulières; il y a une composition générale qui les réunit et les fait toutes aboutir à un même but qui est celui-ci : Faire apprécier le caractère et l'importance de cette heure solennelle où Athènes et Sparte, entraînées par la violence de leurs passions et par la fatalité même d'une rivalité dont elles n'étaient plus maîtresses d'empêcher le choc, se sont précipitées, non sans appréhension et avec la conscience du péril, dans une lutte qui devait être mortelle au moins à l'un des deux adversaires.

Quelle est la conclusion à tirer de ces remarques? C'est que dans ces différentes scènes oratoires dont la réunion formait un même sujet, Thucydide a tenu beaucoup de compte de la réalité, qu'il en a saisi avec sagacité et vive-

ment résumé les traits principaux, mais qu'il y a vu surtout les expressions diverses d'un certain nombre de vérités tant particulières que générales. La recherche et l'intelligence de ces vérités lui ont paru le premier but de l'histoire, et il a cru de son devoir de les dégager des entraves et des obscurités où elles étaient restées dans l'esprit de leurs premiers interprètes, pour les placer dans une vive lumière. Il y a réussi par la puissance de ses expressions et par la netteté des oppositions qu'il a souvent établies entre les idées, soit dans un même morceau, soit dans des morceaux différents, cherchant moins alors par cette combinaison artificielle à produire une harmonie factice de composition, qu'à faire éclater aux yeux les rapports intimes des éléments d'un même sujet.

Si l'on se borne à apprécier les harangues des Corinthiens, quel est jusqu'ici le jugement à porter sur un discours considéré isolément? Interprète plus exact des sentiments que des idées qui ont inspiré le discours primitif, Thucydide restreint cependant le développement des

premiers suivant les lois de la composition de son œuvre : il résume, ou même choisit et retranche. Pour les idées, il se montre encore plus indépendant : il conserve le fond, mais il y ajoute dans un sens déterminé par la situation, et son respect pour la vérité de détail est subordonné à la poursuite d'une vérité plus générale. Il songe à l'effet de tout son ouvrage plus qu'à l'effet particulier d'une scène ; il se demande, non pas comment il tracera une copie fidèle d'un morceau d'éloquence, mais comment il donnera une notion juste et vraie de l'ensemble d'une situation dont il veut représenter le caractère et analyser les éléments. Le discours en lui-même n'a qu'une importance secondaire : c'est un cadre à demi réel et à demi fictif destiné à contenir et à faire valoir un tableau.

III

Discours prononcés par des personnages historiques : Sthénélaïdas, Cléon, Alcibiade, Nicias.

Les observations auxquelles ont donné lieu les harangues politiques dont Thucydide ne nomme pas les auteurs s'appliqueraient en partie à celles qu'il attribue à des orateurs déterminés. On a pu déjà remarquer que les discours de Périclès et d'Archidamus ont la même destination que les discours des Corinthiens, et contribuent avec eux à former comme un exposé de la question de la guerre à son début. Ici encore il s'agit donc avant tout de rendre sensibles certaines idées qui tiennent au fond du sujet et qui se rapportent plus particulièrement à un point de son développement. Pour y parvenir, si Thucydide ne contredit pas la réalité, il l'arrange. Les hommes qu'il met en scène sont bien ceux qui ont été les premiers acteurs; il est même probable qu'il conserve,

avec une fidélité proportionnée à l'exactitude des renseignements qu'il a pu recueillir, le sens de leurs paroles. Mais il en soumet souvent l'expression aux procédés propres de son art. Il la simplifie en même temps qu'il en accroît l'importance : un seul orateur parle pour plusieurs, et quelquefois le discours qui lui est prêté tient lieu de deux ou d'un plus grand nombre qu'il a prononcés sur le même sujet. Ainsi sont résumés son rôle et son influence, et se rassemblent sous une seule forme les éléments divers et complexes d'une situation. Thucydide modifie dans le même sens les débats contradictoires qui existaient nécessairement dans des assemblées délibérantes ; il ne confie jamais la discussion à plus de deux adversaires, et il parvient de cette manière à marquer plus nettement les oppositions, et en général à donner plus de relief aux idées exprimées. C'est ainsi que Diodote et Cléon représentent à eux seuls par deux discours une délibération de deux jours sur le sort des Mitylénéens vaincus ; Alcibiade et Nicias nous donnent tous les arguments qui ont été

produits par eux-mêmes ou par d'autres pour soutenir ou pour combattre le projet d'une expédition en Sicile. Les orateurs ne se bornent donc pas chez Thucydide à paraître en leur propre nom; ils deviennent les organes de l'histoire; leur personnage est agrandi; ils sont les élus de cette distribution exclusive, par laquelle l'historien condamne les uns à l'oubli, et concentre sur les autres toute l'importance d'une scène politique.

Cependant l'histoire elle-même, au nom et au profit de laquelle Thucydide prétendait faire ces combinaisons, exigeait que des hommes illustres ou bien connus gardassent dans son ouvrage une certaine consistance. Il était impossible de leur prendre leur nom, en laissant complétement de côté leur personne. Pour quelques-uns d'entre eux, ne reproduire que le sens général des paroles qu'ils avaient prononcées, quand toutes les mémoires gardaient la vive impression de leur caractère et de leur physionomie, c'eût été une inexactitude et une maladresse. Thucydide ne s'en est point rendu

coupable; il a peint les hommes par leurs discours : mais la peinture a été plus ou moins achevée selon l'importance des modèles, selon la nature de la tradition qui avait pu se conserver sur leur éloquence, enfin selon le rapport de cette éloquence avec le génie même de l'historien.

Voici les paroles qu'il prête à l'éphore Sthénélaïdas dans des circonstances que les analyses précédentes ont fait en partie connaître. Les Corinthiens viennent de porter leurs griefs à Sparte; des députés athéniens, envoyés pour une autre affaire, ont cru devoir défendre la dignité de leur patrie : ils ont montré les origines légitimes et glorieuses de sa puissance et cherché à prévenir, de la part des Péloponésiens, une agression imprudente. Ensuite, dans l'assemblée secrète des Spartiates, le roi Archidamus, avec l'autorité d'un général et d'un homme d'État, a combattu le projet d'entreprendre la guerre sur-le-champ. C'est immédiatement après que parle Sthénélaïdas[1] :

[1] L. I, ch. LXXXVI.

« Je n'entends rien, dit-il, aux longs discours des Athéniens. Ils se sont beaucoup loués eux-mêmes, mais nulle part ils n'ont prouvé qu'ils ne font pas de tort à nos alliés et au Péloponèse. Or, si après s'être bien conduits autrefois contre les Mèdes, ils se conduisent mal aujourd'hui vis-à-vis de nous, ils méritent une double punition pour être devenus mauvais de bons qu'ils étaient. Nous, nous sommes aujourd'hui ce que nous étions alors, et, si nous sommes sages, nous ne laisserons pas opprimer nos alliés et nous ne parlerons pas de marcher à leur secours dans l'avenir : car c'est maintenant et non pas dans l'avenir qu'ils souffrent. D'autres ont beaucoup d'argent, de navires et de chevaux. Nous avons, nous, de bons alliés qu'il ne faut pas livrer aux Athéniens, ni défendre par des discussions et par des paroles, quand ce n'est pas seulement en paroles qu'ils sont maltraités, mais qu'il faut secourir en toute hâte et de toutes nos forces. Que personne ne prétende nous prouver qu'il convient de délibérer en face de provocations injustes : c'est plutôt à

ceux qui les préparent qu'il convient de délibérer longtemps. Votez donc, Lacédémoniens, d'une manière digne de Sparte, votez la guerre; ne laissez pas les Athéniens accroître leur puissance, ne trahissons pas nos alliés, et, avec l'aide des dieux, marchons contre les agresseurs. »

Sthénélaïdas achève l'effet de cette vive allocution par un acte de violence : il met aussitôt la question aux voix en sa qualité d'éphore, et intimide les opposants en les forçant de se faire connaître individuellement. Son avis triomphe. Mais ses paroles elles-mêmes étaient entraînantes : cette vigueur et cet accent d'honnêteté, cette fougue qui reste volontairement étrangère à tout calcul, sourde à tout raisonnement, se révolte avec aigreur contre la contradiction du roi, tranche d'un mot les questions les plus importantes, et ne prétend reconnaître en politique que des principes généraux de morale dont l'application ne doit souffrir ni retard ni obstacle, c'est l'élan de la passion populaire, qui seule inspire Sthénélaïdas. Le peu de mots qu'il prononce suffit pour faire de lui un type

plein de vie; on voit, on entend ce Spartiate simple et grossier, et l'on comprend l'action irrésistible de son énergique et rude éloquence.

Ailleurs, Thucydide a été aussi grand peintre; mais rarement il a donné à sa peinture autant de relief et de couleur, parce que rarement il a dû s'arrêter exclusivement comme ici aux traits extérieurs d'un personnage et à l'expression aveugle de la passion. Par exemple il a représenté, à la tribune un homme pour le moins aussi emporté que l'éphore Sthénélaïdas, le démagogue Cléon : *le plus violent des citoyens*, dit-il lui-même, et, à un moment, *le plus écouté du peuple.* On chercherait en vain, dans le discours de Cléon sur les Mitylénéens, des mouvements de passion pareils à ceux qu'on vient de voir. Pourquoi? C'est qu'à la peinture d'un caractère est mêlée l'expression d'idées graves et que, chez Thucydide, partout où les idées paraissent, elles priment les sentiments. Du reste, dans l'intelligente démocratie d'Athènes, quelle que soit la brutalité d'un orateur, il faut qu'il raisonne pour réussir. C'est ce

que fait Cléon : en commençant il se plaint du peuple avec la liberté d'un favori, et en général son langage est marqué de ce caractère de hardiesse qui séduisait les Athéniens ; mais la violence est dans les pensées plutôt que dans le ton et dans les paroles. Peut-être dans l'exagération des pensées mêmes retrouverait-on les conséquences extrêmes de principes inaugurés par Périclès et pourrait-on reconnaître dans Cléon l'indigne élève d'un si grand maître.

Périclès avait dit aux Athéniens[1] : « Votre empire est comme une tyrannie qui peut paraître injuste, mais qu'il est dangereux de lâcher. » Que leur dit Cléon ? Que la confiance et la sécurité des mœurs démocratiques sont de mauvaises conditions pour commander aux autres ; qu'ils doivent prendre le caractère soupçonneux et cruel des tyrans, puisque leur domination est une tyrannie menacée par la mauvaise volonté et par les complots de leurs sujets ; que, pour lutter contre ces dangers per-

[1] L. II, ch. LXIII.

manents, il faut compter sur la force plutôt que sur la douceur, et surtout rester invariablement attaché à des lois dont la rigueur a été jugée nécessaire.

Périclès avait fondé sa puissance sur la faveur de la foule. Cléon fait de même; mais il s'adresse aux instincts cruels et envieux du peuple, il le pousse à la vengeance dont il ne faut point, dit-il, arrêter le premier mouvement; il excite ses soupçons et calomnie auprès de lui les orateurs du parti opposé; il l'exhorte à se défier de l'esprit et de l'éloquence. L'esprit fait qu'on se croit supérieur aux lois dont la stabilité, même quand elles sont vicieuses, fait la puissance d'un État. L'éloquence, excitée par la vanité ou par l'amour du gain, est une ouvrière de mensonge : et Cléon, pour développer cette pensée, fait une piquante critique des Athéniens si facilement séduits par leurs orateurs.

« De ces luttes d'éloquence[1], dit-il, l'État

[1] L. III, ch. XXXVIII.



donne les prix à d'autres et garde pour lui-même les dangers. La faute en est à vous, mauvais *agonothètes*[1], qui avez l'habitude de vous faire spectateurs des discours et auditeurs des actions; vous qui examinez la possibilité des actions dans l'avenir d'après les belles paroles qu'on vous débite, et qui, pour les actions accomplies, vous fiez moins au témoignage de vos yeux qu'à celui de vos oreilles charmées par les exagérations de phrases habiles; vous qui, faciles aux séductions d'un langage nouveau, vous montrez rebelles à l'autorité de l'expérience; qui, esclaves de toute singularité, n'avez que des dédains pour l'habitude; vous dont chacun ambitionne, d'abord de posséder lui-même l'art de la parole, sinon, de lutter avec ceux qui le possèdent en paraissant suivre le mouvement de leur pensée et en prévenant leurs phrases par ses éloges : prompts à comprendre d'avance les discours, mais lents à en prévoir les conséquences; vous qui cherchez,

[1] Présidents des jeux publics.

pour ainsi dire, autre chose que la réalité, et dont le sens ne suffit même pas aux objets actuels; en un mot, vous qui, dominés par le plaisir de l'oreille, ressemblez à des spectateurs assis pour entendre des sophistes, plutôt qu'à des citoyens qui délibèrent sur les affaires de l'État. »

Cléon ne fait aucune réserve en faveur de la véritable éloquence et n'en admet certainement pas les principes; mais plus d'un trait porte juste dans cette satire, et l'intention générale rappelle la liberté avec laquelle les plus grands orateurs d'Athènes, Périclès et Démosthène ont blâmé ce peuple qu'ils dominaient par leur parole. Il y a ici un double portrait : celui des Athéniens sur lequel Thucydide semble encore s'arrêter à plaisir, et celui d'un homme aimé de la foule, non-seulement pour sa violence et ses emportements, mais pour son audace, qui paraît ne pas la respecter elle-même, et pour son esprit. Ainsi se trouve exprimé le genre d'habileté et de séduction de cette éloquence populaire.

Cléon révient ensuite au sujet de la discussion et insiste longuement sur les dangers de la douceur : C'est elle qui a encouragé les Mitylénéens à la révolte : « il est dans la nature de l'homme de mépriser qui le caresse et de respecter qui ne lui cède pas. » C'est elle qui, si les coupables sont traités avec indulgence, excitera de tous côtés les défections : « Qui hésitera à nous abandonner sous le moindre prétexte, si le succès lui doit assurer la liberté et si, en cas d'échec, il ne s'expose qu'à une légère punition ? » Et quelle sera la condition d'Athènes engagée dans de pareilles luttes ? Elle risquera son argent et ses citoyens : victorieuse, elle reprendra des villes ruinées et incapables d'alimenter le trésor public ; vaincue, elle verra s'accroître le nombre de ses ennemis. Qu'Athènes se venge donc du péril que les Mityléenéens, volontairement révoltés, lui ont fait courir. Qu'elle les châtie comme ils le méritent, et que les autres alliés, instruits par cet exemple, sachent bien que toute défection sera punie de mort.

Ce résumé, si incomplet qu'il soit, suffit pour faire voir l'importance du discours de Cléon. Il était en effet utile d'étudier les causes et la nature de son influence politique; il était indispensable d'exposer et de faire comprendre les graves motifs qui avaient eu, la première fois, assez d'empire sur les Athéniens pour leur faire décider cette sanglante exécution de tous les habitants d'une grande ville, et qui, la seconde, eurent encore assez de crédit pour faire du pardon lui-même une atroce cruauté. La vie fut laissée à la majorité innocente de la population de Mitylène, mais les principaux auteurs de la défection, envoyés à Athènes, furent mis à mort sur l'avis de Cléon : ils étaient un peu plus de mille, dit Thucydide. Les murailles des Mitylénéens furent détruites, leurs vaisseaux confisqués; tout le territoire de Lesbos, sauf celui des Méthymnéens, divisé en trois mille lots, qui tous, moins trois cents consacrés aux dieux, furent donnés à des colons athéniens; les Lesbiens, réduits à devenir les fermiers de ces colons et à payer une redevance annuelle pour

cultiver le sol de leur patrie. Tant Athènes eut à cœur de prévenir par un exemple terrible des défections qui portaient à sa domination une mortelle atteinte !

On voit donc que, dans ce morceau, Thucydide a traité Cléon comme un personnage digne d'être étudié. Il a fait ressortir tout l'odieux de ses doctrines; mais il a montré les sérieuses causes de leur succès. Ce n'est point seulement un forcené qu'il nous a mis sous les yeux : c'est un homme politique, dont les excès, quelque part que l'on ait voulu faire aux rancunes personnelles de l'historien [1], sont loin d'être exagérés ; ils sont au contraire expliqués. Ailleurs, au moment où sa faveur sera successivement ébranlée et à demi rétablie par les coups du sort, Thucydide devra, en narrateur fidèle, conserver le souvenir de sa forfanterie et du dégoût qu'il commence à inspirer aux Athéniens, de même qu'il mettra un peu plus tard sa fin misérable

[1] Thucydide fut exilé par suite d'une accusation de Cléon.

en opposition avec la mort héroïque de son vainqueur Brasidas.

Si l'on veut se rendre compte de l'impression générale que produit le discours de Cléon, on trouvera qu'il parle plus à l'esprit qu'à l'imagination. Le caractère historique de Cléon est admirablement rendu, mais c'est le côté intellectuel et moral qui est peint avec un art profond. Il n'y a rien pour les sens ; on ne trouve ni le fracas de cette éloquence impétueuse qui ravissait la multitude, ni l'image de cet homme qui, au témoignage de Cicéron, introduisit le premier la véhémence dans l'action oratoire. A plus forte raison, ne retrouve-t-on pas les monstruosités bouffonnes du personnage d'Aristophane.

Telle est la mesure dans laquelle Thucydide a cru devoir ici reproduire les traits du caractère de Cléon. Et cependant, parmi les hommes qui tiennent une place considérable dans son ouvrage, il en est peu dont il marque autant la physionomie particulière. Par exemple, personne ne l'accusera jamais d'avoir laissé dans l'ombre les grandes qualités de Brasidas et d'Her-



mocrate, ni d'avoir diminué l'importance de leur rôle. Qu'on les écoute parler : on admirera l'habileté politique du premier et la patriotique éloquence du second ; mais on ne pourra s'empêcher de trouver que le Syracusain, nourri dans la patrie de la rhétorique, et le citoyen de l'inculte Lacédémone, se servent du même langage et ne font que répéter les paroles de Thucydide lui-même. Il faut revenir à des Athéniens pour retrouver des peintures moins libres ; on dirait que Thucydide n'a écrit que pour les Athéniens, et ne s'est cru enchaîné par la tradition que chez eux et vis-à-vis d'eux. Encore dans Athènes même, n'y a-t-il que trois hommes qui soient ainsi représentés sous leurs propres traits : Alcibiade, Nicias et Périclès. Il est vrai que ce sont les plus remarquables.

Alcibiade prononce deux discours, tous deux fort habiles et dignes de la réputation d'éloquence qu'il a laissée. C'est dans le premier seul que se dessine cette physionomie originale où les modernes ont souvent voulu voir un brillant résumé des qualités et des défauts du peuple athénien.

L'ambition effrénée de ce jeune homme, les exigences de sa prodigalité, l'impatience et les dédains de son orgueil, la hardiesse de son esprit, le sentiment de sa supériorité et cette sorte d'aisance aristocratique avec laquelle il l'impose à la foule : tous ces caractères sont indiqués dans un petit nombre de lignes qui font de son discours un plaidoyer vivant et en expliquent le succès.

Nicias, l'adversaire malheureux et le collègue involontaire d'Alcibiade, se peint aussi en traits moins vifs, mais conformes à son caractère, dans cette lutte oratoire où sa défaite doit aboutir, pour Athènes, à une folie, et, pour lui-même, au périlleux honneur d'en conduire l'exécution. C'est le langage de la prudence qui est dans sa bouche; mais cette prudence, on le voit par quelques paroles, confond les intérêts de Nicias lui-même avec ceux de sa patrie : au contraire d'Alcibiade, il tient à ne pas ébranler l'édifice, en apparence si solide, de sa fortune et désire la stabilité. Cependant, c'est un citoyen courageux et dévoué, qui doit sa haute position dans

l'estime des Athéniens, non-seulement à ses richesses et à un bonheur qui ne s'est point encore démenti, mais aussi à la dignité de son caractère, à ses vertus et à sa piété. Ces qualités se montreront mieux dans les discours qu'il aura l'occasion de prononcer pendant tout le cours de son laborieux commandement en Sicile; elles paraîtront surtout dans cette pathétique exhortation où, pour soutenir les Athéniens accablés par la misère et le désespoir, il ne trouvera rien de mieux à leur proposer que son propre exemple et sa courageuse résignation[1] : « Et moi aussi, leur dit-il en parcourant leurs rangs découragés, moi qui n'ai pas plus de forces qu'aucun de vous (vous voyez ce qu'a fait de moi la maladie), moi à qui la fortune semblait avoir envié moins qu'à personne la richesse et les autres biens, me voici dans le même danger et exposé aux mêmes chances que les plus humbles. Et pourtant toute ma vie je n'ai manqué ni à la piété envers les dieux, ni, envers les hommes, à

[1] L. VII, ch. LXXVII.

la justice et à la pratique du bien. Aussi je me sens, malgré tout, plein d'espérance dans l'avenir, et l'excès de nos malheurs ne m'effraye pas. » Touchante protestation d'un honnête homme qui sait son énergie nécessaire aux autres. Et il a la force de dire à ces gens, qu'il n'a pu décider, après la défaite, à remonter sur leurs vaisseaux, et qui vont s'efforcer inutilement d'atteindre les murs hospitaliers d'une ville amie, à travers les obstacles semés pour eux à chaque pas sur le sol d'une terre étrangère, que, malgré cette chute, ils relèveront un jour la puissance d'Athènes, et que « ce sont les hommes qui font la patrie, et non pas des murailles, ni des vaisseaux vides. » Mot qui semblerait avoir été inspiré à Thucydide par la destruction des fortifications du Pirée et des Longs-Murs après la défaite d'Ægos-Potamos et la victoire définitive de Sparte.

Dans les discours de Nicias, d'Alcibiade et de Cléon, il y a donc un reflet plus ou moins sensible de leurs natures particulières : on voit comment chacun d'eux a été affecté par les circonstances critiques où ils ont agi et vécu ; au milieu

des situations qu'ils sont destinés à mettre en relief, on saisit les dispositions et l'allure propres de leur esprit. Thucydide ne donne que quelques indications habiles; mais ce sont comme des rayons d'une lumière pénétrante. Peut-être même a-t-il parfois mieux que personne su révéler ce secret agencement de pensées et de sentiments qui fait la personnalité et la vie de l'âme. Mais il a réservé cette merveilleuse puissance pour un petit nombre de personnages auxquels il était arrivé, ou d'imprimer leur propre caractère aux événements, ou d'en recevoir eux-mêmes la plus forte empreinte; et ainsi, en se bornant à une représentation toute morale, il l'a sévèrement subordonné au développement de son sujet.

IV

Discours de Périclès; son portrait. Des portraits dans Thucydide.

Cette conclusion s'étend aux discours de Périclès; mais elle s'y présente d'une manière à la

fois nouvelle et plus complète : ils demandent donc une attention particulière. Soit à cause du soin dont leur composition a été l'objet, soit à cause de l'homme qu'ils mettent en scène, soit surtout parce qu'ils sont suivis d'une appréciation du caractère et de la politique de cet homme, il convient, en s'y arrêtant, de poser plus nettement la question qui déjà est en partie l'objet des pages précédentes : jusqu'à quel point Thucydide a-t-il cherché et réussi à peindre certains personnages, et offre-t-il dans son livre l'analogue de ce qu'on a, plus tard, appelé un portrait historique ?

Quand notre curiosité moderne veut se satisfaire au sujet de Périclès, elle s'adresse surtout à un autre historien qui a voulu retracer dans un tableau complet toute la vie politique et toute la vie privée de ce grand homme. Et en effet, l'ouvrage de Plutarque est une précieuse réunion de témoignages et de souvenirs qui, malgré l'inégalité de leur valeur et quelques contradictions, composent une image fidèle et vivante par la multiplicité même de ses aspects. Or, de tous



ces détails où se complaît le biographe, quelles sont les impressions les plus nettes qui résultent pour le lecteur? Au milieu des effets divers de cette peinture mobile et capricieuse, quels sont les traits permanents et essentiels qui donnent à Périclès son caractère? Tous peuvent se ramener à deux principaux : une dignité singulière imprimée dans sa personne, dans ses habitudes, dans ses paroles; la supériorité de son esprit qui est aussi une cause de son ascendant et qui fait son éloquence.

Une fois entré dans la carrière politique, il adopte des principes de conduite extérieure dont il a la force de ne jamais se départir. On ne le voit plus suivre dans la ville qu'une seule rue, celle qui conduit à la place publique et au conseil; il s'éloigne des réunions et des fêtes particulières dont il craint la familiarité et l'abandon. Il semble renoncer aux jouissances de la vie privée, et il simplifie tellement la sienne qu'on ne voit plus en lui que le citoyen dévoué à ses devoirs politiques. Sa démarche, le ton de sa voix, l'expression constamment sérieuse de son visage,

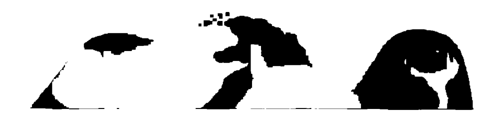
tout en lui est calme et digne; quelques-uns, comme le poëte Ion, l'accusent de morgue et de hauteur : tous sont frappés de respect. La médisance pourra l'attaquer; mais, comme elle n'aura pas prise sur son caractère et que son désintéressement sera au-dessus de tout soupçon, elle ne le détrônera pas. Quand cet homme qui a commencé par se dominer si complétement lui-même en est venu à dominer les autres, quand la défaite de Cimon et de Thucydide, l'orateur, ont laissé le champ libre à son ambition, sa puissance est presque absolue. Le peuple, dont il a su d'abord endormir la défiance et flatter les penchants, lui appartient tout entier. Ce nouveau Pisistrate, prédit par les vieillards d'Athènes frappés de sa figure et de sa voix harmonieuse, a établi sa tyrannie; mais c'est une tyrannie fondée sur l'autorité morale. La foule aime moins son maître qu'elle ne l'admire; elle se révolte même contre lui et lui fait sentir une fois les atteintes de cette colère qui n'a épargné ni Miltiade, ni Thémistocle, ni Cimon ; mais elle revient à lui comme au seul capable de la diriger. Elle



est auprès de lui comme un enfant rebelle, mais que le sentiment de sa faiblesse ramène à l'obéissance. Elle ne le reconnaît pas pour un des siens et ne l'en respecte que plus : Périclès, c'est un être supérieur, un dieu et le premier de tous les dieux, dont il rappelle la majestueuse sérénité et l'intelligence suprême : il est surnommé l'Olympien, et la satire qui prétendait ridiculiser ainsi le développement de sa tête n'est que pour une part dans ce surnom. Il n'y a pas en effet de preuve plus frappante de sa grandeur que les hommages involontaires qui lui sont rendus par la comédie. Il règne, et ce qui fait l'éclat de sa royauté, ce n'est pas le luxe de sa maison, l'une des plus simples d'Athènes : c'est la richesse et la magnificence de sa patrie, embellie par les chefs-d'œuvre de l'art humain. Il règne surtout par son éloquence qu'il a soin de réserver, comme la galère salaminienne, disait un Athénien, pour les grandes occasions. Mais le jour où l'on voit paraître à la tribune cette belle et imposante figure, et où l'on entend ce langage élégant et noble qui semble la raison même revêtue des grâces sévè-

res du plus pur atticisme, les Athéniens sont subjugués par un charme irrésistible.

Quoique la critique de Plutarque ne soit pas toujours bien sûre, ni son point de vue bien élevé, telles sont les impressions dont il paraît lui-même pénétré, et que son ouvrage, quelquefois à son insu, nous communique. Thucydide nous en devait au moins une partie. Son sujet était plus restreint, car il n'avait à représenter que l'homme d'État, dirigeant la politique extérieure de son pays, et encore à la fin de sa carrière. Mais comme ces dernières années de Périclès renferment la décision la plus importante que les Athéniens aient prise sous son influence, et la lutte la plus pénible qu'ils l'aient obligé à soutenir contre eux, la matière ne manquait pas à l'historien. Il fallait donc que Thucydide conservât encore beaucoup de l'homme qu'il avait à peindre. De plus, le faisant parler, il fallait qu'il ne lui ravît pas son éloquence. S'il est difficile, aujourd'hui surtout, d'affirmer qu'il a complétement satisfait à cette double obligation, du moins on peut facilement reconnaître qu'il a



beaucoup fait pour la remplir, et, en voyant l'image qu'il offre à nos yeux, notre admiration se partage entre le modèle et le peintre.

Le premier des trois discours que prononce Périclès a pour effet de faire cesser les dernières hésitations des Athéniens et de les déterminer à entreprendre contre les Péloponésiens une guerre devenue inévitable. Le voici tout entier[1] :

« Je persiste, Athéniens, dans la pensée qu'il ne faut point céder aux peuples du Péloponèse, bien que je n'ignore pas que les hommes mettent plus d'ardeur à se résoudre à une guerre qu'à la pousser, et que leur âme tourne aux événements. Oui, aujourd'hui encore il me paraît que je dois vous parler dans le même sens; mais je prie ceux qui sont de mon avis de soutenir, même s'il nous arrivait quelque revers, les résolutions que nous aurons prises en commun; autrement, en cas de succès, ils ne pourraient pas non plus se faire honneur de leur sagesse. Car la marche des événements, aussi bien que les conseils des hommes,

[1] L. I, ch. CXL.

n'est pas toujours conforme à la raison; aussi toutes les fois que les résultats trompent nos calculs, nous avons coutume d'en accuser la fortune.

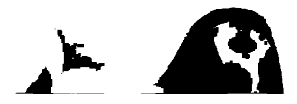
« Depuis longtemps les Lacédémoniens essayaient manifestement de nous nuire : aujourd'hui leur intention est plus évidente que jamais. Il était dit que nos différends devaient finir par des discussions de droit acceptées des deux parts, et que chacun devait garder ce qu'il possédait : et cependant ils n'ont point encore réclamé de débat juridique, et n'en acceptent pas, malgré nos offres; ils veulent vider la querelle par les armes plutôt que par les paroles; et les voici maintenant qui nous apportent, non plus des réclamations, mais des ordres. Ils nous enjoignent de lever le siége de Potidée, de laisser Égine libre, de révoquer notre décret contre Mégare; et les derniers députés que nous voyons ici nous signifient d'avoir à respecter l'indépendance des Hellènes. Que personne de vous ne pense qu'il ne vaut pas la peine de faire la guerre pour maintenir votre décret contre les Mégariens

(car les Lacédémoniens affectent de répéter que la guerre n'aura pas lieu, si nous consentons à le révoquer) ; et ne craignez pas d'avoir à vous reprocher un jour d'avoir pris les armes pour peu de chose : ce peu de chose sera l'épreuve décisive de la fermeté de vos résolutions. Si vous cédez, aussitôt ils exigeront plus, persuadés que c'est la crainte qui vous aura forcés d'obéir ; si vous résistez avec énergie, vous leur ferez voir clairement qu'ils feraient mieux de vous traiter comme des égaux.

« Vous voyez qu'il faut nous décider, ou bien à nous soumettre avant d'avoir éprouvé aucun dommage, ou, si nous faisons la guerre, ce qui me semble le meilleur parti, à ne céder pour aucun motif, grave ou futile, et à ne pas mêler une crainte perpétuelle à la jouissance de ce que nous possédons. Accueillir de la part d'un égal une réclamation qui prétend s'imposer sans discussion, c'est toujours, quel qu'en soit l'objet, un acte de servilité.

« Quant à la guerre et aux ressources des deux partis pour la faire, nous sommes loin d'être

les plus faibles, et vous allez le voir en détail. Les Péloponésiens sont des manouvriers sans fortune privée ni publique, et, de plus, sans aucune expérience des guerres longues ou étrangères, parce qu'ils ne s'attaquent qu'entre eux, et que la pauvreté abrége ces petites luttes. Dans ces conditions, ils ne peuvent multiplier, ni avec des flottes, ni avec des armées de terre, les expéditions au dehors qui forcent chacun d'eux à s'éloigner de ses affaires et à dépenser du sien, lorsque d'ailleurs la mer leur est fermée par nous. Or la guerre se soutient par la richesse acquise, bien plus que par les contributions forcées. En outre, ceux qui travaillent pour vivre aiment mieux la faire de leur personne que de leur argent, car ils peuvent espérer de survivre aux périls, et ne sont pas assurés de suffire à la dépense jusqu'au bout, surtout si, comme il est probable, la guerre se prolonge au delà de leur attente. Dans un seul combat, les Péloponésiens et leurs alliés pourraient tenir contre toute la Grèce; mais une guerre contre un ennemi dont les ressources ne sont pas aussi défectueuses que



les leurs est au-dessus de leurs forces : n'ayant pas un conseil unique, ils ne peuvent enlever vivement une affaire, et comme tous ont un suffrage égal et sont de pays différents, chacun songe à ses intérêts particuliers; or, en pareil cas, rien ordinairement ne se termine. Ceux-ci veulent surtout exercer une vengeance, ceux-là tiennent à préserver le plus possible leurs possessions; ils s'assemblent lentement, accordent un moment aux intérêts généraux et, la plus grande partie du temps, s'occupent de leurs propres affaires; aucun d'eux ne suppose que sa négligence puisse avoir un effet funeste, mais il pense que c'est aux autres à veiller de même à leurs intérêts, et ainsi chacun ne songeant qu'à son bien particulier cause à son insu la ruine du bien public.

« Mais ce qui avant tout les arrêtera, c'est le manque d'argent. La difficulté de s'en procurer amènera des retards, et, dans la guerre, l'occasion n'attend pas. Et certes, ni les forteresses qu'ils voudraient construire chez nous, ni leur marine ne méritent de nous effrayer.

Même en temps de paix, il est difficile d'élever en face d'une ville une autre ville qui puisse rivaliser avec elle : à plus forte raison ne le pourront-ils pas sur une terre ennemie, quand à leurs travaux de fortifications nous pourrons opposer les nôtres. J'admets qu'ils réussissent du moins à établir un poste quelque part, ils pourront bien nuire à quelque partie de notre territoire, en faisant des incursions et en recevant nos fugitifs, mais ils ne pourront pas nous empêcher d'aller par mer chez eux, d'y construire des forts et de nous défendre avec nos vaisseaux qui font notre force. Car des marins comme nous sont plus capables de combattre sur le continent, que des gens habitués comme eux aux combats de terre ne le sont de naviguer. Et il ne leur sera pas facile d'acquérir la science de la mer. Vous-mêmes, qui y donnez tous vos soins depuis les guerres médiques, vous n'y avez pas encore atteint la perfection : comment des laboureurs, étrangers à la mer, à qui d'ailleurs vous ne laisserez pas le loisir de s'instruire, en envoyant sans cesse de nombreuses



flottes croiser sur leurs côtes, s'y distingueraient-ils ? Ils pourraient bien s'exposer à lutter contre quelques vaisseaux en station près de leurs rivages, s'assurant sur leur nombre à défaut d'habileté ; mais, bloqués par un grand nombre, ils se tiendront tranquilles ; le manque d'exercice augmentera leur inexpérience, et, par suite, leur timidité ; or, il en est de l'art du marin comme des autres arts : on ne peut pas s'en occuper par hasard et accessoirement, mais il veut être plutôt l'objet d'une étude exclusive.

« Je veux bien qu'ils puisent dans le trésor d'Olympie ou de Delphes, et qu'ils essayent, par une paye plus forte, de nous enlever nos matelots étrangers : ce serait un danger redoutable, si nous n'étions pas prêts à y faire face en montant nous-mêmes sur nos vaisseaux avec les métœques[1]. Cette ressource, nous la possédons ; et, ce qui est le plus important, notre ville trouve parmi ses citoyens des pilotes et

[1] Étrangers domiciliés.

des équipages plus nombreux et meilleurs que ceux de tout le reste de la Grèce. Aussi ne croyez pas qu'aucun de nos matelots étrangers brave le péril de se faire exiler de sa patrie, et, pour l'espoir insuffisant de toucher une paye plus forte pendant quelques jours, consente à servir leur parti.

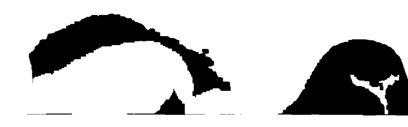
« Voilà, à mon sens, quelle est à peu près la situation des Péloponésiens. Quant à la nôtre, elle est exempte des inconvénients que j'ai signalés chez eux, et offre des avantages qu'ils n'ont pas au même degré. S'ils envoient contre nous une armée de terre, nous irons par mer dans leur pays; et le ravage d'une partie du Péloponèse sera plus grave pour eux que ne le serait pour nous celui de l'Attique entière. S'ils veulent se dédommager, ils ne peuvent occuper aucun autre pays sans combattre; nous, au contraire, nous possédons des terres nombreuses dans les îles et sur le continent. C'est une grande chose que d'être les maîtres de la mer. Songez-y, en effet, si vous habitiez une île, quel peuple donnerait moins de prise que



vous à l'ennemi ? Eh bien ! il faut dans vos résolutions vous rapprocher le plus possible de cet état. Oubliez votre territoire et vos maisons pour ne songer qu'à conserver la mer et à protéger Athènes ; gardez-vous, irrités par ces pertes, de livrer bataille aux Péloponésiens, beaucoup plus nombreux que vous : vainqueurs, vous ne les empêcherez pas de revenir en aussi grand nombre ; vaincus, nous perdons encore le secours de nos alliés d'où nous tirons notre force ; car n'espérons pas les tenir en repos quand nous ne serons plus capables de marcher contre eux. Ne gémissez pas de la perte de vos maisons et de vos terres, mais de la perte des hommes. Ce ne sont pas les terres et les maisons qui acquièrent les hommes, mais les hommes qui acquièrent ces biens. Et si je pensais pouvoir vous persuader, je vous conseillerais d'aller dévaster vous-mêmes vos propriétés, et de montrer par là aux Péloponésiens que ce ne sont pas de pareilles considérations qui vous décideront à céder.

« Beaucoup d'autres motifs encore me font

espérer le succès, pourvu que vous n'alliez pas vouloir vous agrandir au milieu de la guerre, et vous créer volontairement d'autres dangers; car je crains bien plus vos propres fautes que l'habileté des ennemis. Mais ces dangers, je les indiquerai plus tard en présence des événements. Pour le moment, renvoyons les députés avec cette réponse : Nous donnerons aux Mégariens l'accès de nos marchés et de nos ports, pourvu que les Lacédémoniens ne chassent plus de chez eux nos citoyens ni nos alliés; car, sur une question comme sur l'autre, les traités laissent toute liberté. Nous laisserons les villes indépendantes, si elles étaient indépendantes au moment où nous avons fait la paix, et quand les Lacédémoniens accorderont de leur côté à leurs villes une indépendance conforme, non pas aux intérêts de Sparte, mais aux désirs de chacune d'elles. Nous consentons à un débat juridique, conformément aux traités. Nous ne commencerons pas la guerre; si on la commence, nous nous défendrons. Voilà ce que la justice et la dignité de notre pays nous ordon-

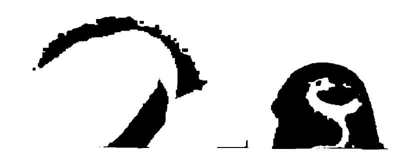


nent de répondre. Mais sachez bien que la guerre est inévitable, que si nous l'acceptons volontiers, nous aurons moins à souffrir de l'ardeur de nos ennemis, qu'enfin des grands dangers naissent les grands honneurs pour les États comme pour les particuliers. Nos pères, quand ils soutinrent l'attaque des Mèdes, avaient bien moins que nous ; ils commencèrent même par abandonner ce qu'ils possédaient : et, cependant, avec une énergie supérieure à leur fortune et une audace plus grande que leur force, ils chassèrent les barbares et portèrent nos affaires au point où vous les voyez. Il ne faut pas rester au-dessous d'eux ; mais il faut repousser par tous les moyens nos ennemis, et, s'il est possible, ne pas laisser à nos fils une puissance inférieure à celle que nous avons reçue. »

Les premiers mots, comme la conclusion de ce discours, respirent cette confiance calme d'un homme à qui un long exercice donne la conscience de son autorité ; mais ce qui éclate partout c'est la supériorité de son esprit. Plutarque affirme que c'est à l'école des philoso-

phes Zénon d'Élée et Anaxagore que Périclès a développé l'habileté de sa dialectique et le caractère élevé de son éloquence. Thucydide ne nous parle pas d'Anaxagore ni de Zénon, mais il nous rend sensibles les résultats de leurs enseignements ; il montre les maîtres dans l'élève, ou plutôt nous révèle, dans sa nature intime et dans son activité, la grande intelligence qui est en partie leur ouvrage.

Dans les questions de droit, d'intérêt général ou de dignité, comme dans la discussion des chances de la guerre et des avantages des Athéniens, la logique de Périclès semble toujours celle du bon sens et de l'évidence. Son argumentation est substantielle et d'une singulière netteté ; elle se développe avec une aisance familière qui n'exclut ni la grandeur des pensées, ni la puissante énergie des expressions. Les faits et les idées, le particulier et le général s'y mêlent par des alliances habilement ménagées ; l'intelligence de la situation actuelle prend sa source dans une connaissance supérieure des hommes. De là vient une éloquence



qui domine les Athéniens sans effort, dont l'influence naturelle et pénétrante n'étourdit pas leur raison, mais sait l'animer et la soutenir au point de se faire suivre avec sécurité jusque dans les conceptions les plus hardies, et jusqu'à des hauteurs morales que de lui-même le vulgaire ne soupçonne pas.

Cette grandeur et cette habileté, c'étaient assurément celles de Périclès ; son âme et son éloquence sont là. Cependant, peut-on dire que les compositions de Thucydide tiennent lieu des monuments authentiques que Périclès lui-même a refusés à la postérité ? Ce serait beaucoup s'avancer que de prétendre y retrouver jusque dans les formes extérieures les habitudes de sa parole. A coup sûr, il fallait à la foule, même à la foule athénienne, un langage plus clair et une plus grande abondance ; sans doute aussi, Périclès, le type le plus parfait de l'ancien atticisme, avait plus d'aisance encore et plus de grâce ; enfin, il est évident, ici comme partout, que les discours de Thucydide n'ont pas été et n'auraient pas pu être pro-

noncés. Toutefois, parmi les témoignages les plus précis de l'antiquité, aucun ne nous autorise à étendre plus loin les différences.

Sous quels traits, en effet, nous montrent-ils le grand orateur? Un vers des *Acharniens* d'Aristophane le représente *lançant de sa bouche des éclairs et des foudres pour bouleverser toute la Grèce* : n'est-ce pas l'image d'une éloquence pleine d'impétuosité et de fracas? Qu'on y prenne garde cependant : ce n'est en réalité qu'une forme de la métaphore populaire qui se retrouve constamment dans les hardiesses de l'imagination et du langage comique. Périclès, c'est le maître de l'Olympe au milieu de son empire, les nuages, avec son attribut, la foudre, avec sa tête puissante que désigne un surnom grotesquement approprié à un défaut de conformation physique. « Voici que s'avance Jupiter *Schinocéphale*[1], Périclès, portant l'Odéon sur son crâne, » disait de lui Cratinus; et ailleurs il inventait à son intention une théogonie :

[1] Dont la tête ressemble à celle d'un oignon marin.

« La Discorde, unie à l'antique Chronos (le Temps), enfanta un tyran tout-puissant, que les dieux appellent *Céphalégérète*[1]. » Il y avait donc comme un costume et un masque traditionnels sous lesquels Périclès, surtout après sa mort, devait nécessairement paraître sur la scène comique; et Aristophane, voulant peindre les effets politiques de son éloquence, était naturellement conduit aux figures qu'il a employées. Quand la comédie appréciait littérairement cette éloquence, elle disait que *sur les lèvres de Périclès seul résidait la persuasion*, et que *seul il laissait l'aiguillon dans l'esprit des auditeurs*. Qu'indiquent ces heureuses expressions d'Eupolis ? Sont-ce les coups terribles d'une éloquence violente et passionnée, ou bien est-ce l'action pénétrante et forte d'une parole inspirée par la raison ? Si de ce jugement contemporain on rapproche ce que la tradition nous a conservé sur l'attitude calme et digne de

[1] Parodie du surnom de Jupiter, *Néphélégérète* (assembleur de nuages), faite avec le mot qui signifie tête.

Périclès à la tribune, sur la majestueuse simplicité de son geste qui ne dérangeait pas les plis de sa robe, sur son débit harmonieux, enfin sur le soin avec lequel il surveillait son improvisation ; si l'on réunit ces divers indices, on retrouvera l'image toute grecque d'une beauté sereine, qui se rapproche beaucoup de celle à laquelle nous a fait songer Thucydide. Qu'on interroge enfin les appréciations de la critique ancienne, et en particulier celle de Cicéron [1], ce maître en fait d'art oratoire : quelle est l'idée qu'il se fait de cette ancienne éloquence attique dont Périclès a été le modèle le plus accompli ? Elle ne diffère pas à ses yeux des exemples que lui présente Thucydide, et peut-être même se laisse-t-il trop entraîner à en confondre la nature avec certains caractères qui ont appartenu en propre à cet écrivain. La majesté des expressions, le nombre des sentences, la concision poussée quelquefois jusqu'à l'obscurité, la précision et la simplicité pénétrante, voilà

[1] *Brutus*, chap. VII. *Sur l'Orateur*, l. II, chap. XXII.

les traits qu'il relève. Il ne dit rien des mouvements emportés ni des grands développements de la passion.

L'orateur à cette époque, ce n'est pas encore l'homme qui parle le mieux la langue de tout le monde ; c'est l'homme qui sait parler une langue privilégiée. Il est le successeur et l'émule des poëtes. Dès l'origine, la poésie, prêtant sa voix à la morale, a eu pour mission de donner une forme durable aux résultats de l'expérience et aux décrets de la justice : avant Phocylide et Théognis, même avant Homère et Hésiode, il est probable qu'elle a créé la plupart de ces maximes naïves ou profondes qui se gravaient dans toutes les mémoires comme des abrégés de la sagesse humaine. L'orateur est l'héritier nécessaire de cette tradition gnomique : il est moraliste, et ses pensées, suscitées par les faits actuels, doivent se présenter sous des expressions générales et concises comme les axiomes du bon sens, revêtir des formes résumées et nettes qui frappent et qui restent. C'est à ce prix qu'il sera écouté. Élevée par les poëtes, la

foule apporte, aux réunions convoquées par la patrie, des habitudes qu'il faut respecter et des dispositions qu'il faut satisfaire. L'homme qui élève la voix au milieu du silence d'une assemblée ne semble digne de cet honneur que s'il paraît plus raisonnable que tout le monde, et s'il possède la langue énergique et sublime que la raison a jusqu'alors parlée à l'humanité attentive. Aux époques de Thémistocle et de Périclès, malgré les libres allures de l'esprit grec, il ne faut pas se figurer la place publique d'Athènes comme une arène tumultueuse où la victoire reste aux efforts désordonnés de la passion. De même qu'aux solennités religieuses le poëte lyrique interprète les sentiments de la foule dans un langage digne des dieux, de même l'orateur, investi par l'État d'un ministère, doit savoir fixer sous des images déterminées et précises les pensées qui s'agitent confuses dans l'esprit de ses concitoyens assemblés pour l'entendre. L'effet d'une idée n'est pas dans l'abondance d'un riche développement; il est dans un trait qui pénètre comme un rayon

de lumière, dans une expression d'une complexité puissante; et voilà pourquoi les idées peuvent se suivre rapides et serrées. Ainsi ce qui fait l'éloquence, ce n'est pas une effusion de l'âme donnant toute carrière au sentiment qui la remplit; c'est l'action constante d'une force intérieure qui concentre la substance des idées et crée des formes pour la contenir. C'est en cela qu'a consisté cette séve énergique et cette austère majesté de la vieille école attique. Périclès en a été le plus illustre représentant : il en a donc conservé l'esprit. Seulement il a pu animer cette mâle et vigoureuse éloquence d'une inspiration assez puissante pour y supprimer l'apparence de tout effort, et pour y ajouter la grâce sans l'énerver.

Or Thucydide appartenait également à cette ancienne école oratoire; soumise à la même éducation, sa nature présentait d'ailleurs avec celle de Périclès de grandes analogies : qu'est-il donc arrivé quand il a fait parler Périclès? Il lui a beaucoup moins prêté son esprit et son style qu'à aucun des autres orateurs qu'il a mis

en scène. Il n'a donc pas cessé d'être lui-même; bien plus, jamais il n'a mieux montré son propre génie et n'a été plus éloquent; mais en même temps jamais il n'a été plus exact, ni ne s'est plus profondément pénétré du caractère de son modèle. Heureuse harmonie de deux puissantes intelligences qui a donné au plus grand homme d'Athènes un interprète digne de lui!

Le second des discours que Thucydide attribue à Périclès, c'est la célèbre oraison funèbre des soldats morts pendant la première année de la guerre. C'est un discours d'apparat, plus propre par conséquent à montrer le talent que le caractère d'un orateur. Cependant, en s'inspirant sans aucun doute des paroles mêmes qui avaient été prononcées, Thucydide en a fait un monument de la grandeur morale comme de l'éloquence de Périclès. Il se pourrait même que l'homme y fût encore mieux représenté que l'orateur. En effet, ces antithèses laborieusement prolongées dans de longues phrases, ces distinctions subtiles et multipliées, ces petits effets produits par des combinaisons de syllabes

et de sons semblent en partie des ornements ajoutés par Thucydide et, tout au moins, une exagération de ce que la réalité lui avait fourni. Du reste il était difficile de peindre par de plus heureuses ou de plus grandes expressions un esprit délicat, une âme élevée, un profond amour de la patrie.

Périclès, en se conformant à l'usage qui lui imposait de commencer par l'éloge des ancêtres, ne s'attarde pas, comme le feront plus tard les déclamateurs, sur les lieux communs de la mythologie athénienne, ni même sur les souvenirs de Marathon et de Salamine. Il a hâte d'arriver au présent, de glorifier cette démocratie intelligente qui reconnaît l'aristocratie du mérite; de célébrer l'humanité et la délicatesse morale de ses citoyens, l'active énergie de leur caractère, l'élégance brillante de leurs mœurs publiques et privées, la vie douce et facile que l'État leur a faite au milieu d'une liberté confiante et de fêtes perpétuelles, la générosité avec laquelle il leur dispense à tous les jouissances du luxe et les plaisirs des arts qui font d'Athè-

nes *l'école de la Grèce*, en un mot l'esprit libéral des habitudes et des institutions : tableau idéal qui, pour employer un mot du *Ménexène*, transporte les Athéniens dans les îles Fortunées, mais qui doit les attacher plus fortement aux bienfaits de la civilisation et à leur patrie ; magnifique éloge, dont l'effet semble d'autant plus sûr, que chaque trait est une critique des ennemis.

La seconde partie du discours a un caractère moins général. Elle est consacrée à une expression plus directe des sentiments qu'inspire le spectacle de la cérémonie funèbre ; elle contient les enseignements qui sortent d'un courageux exemple et des honneurs décernés par la patrie à ses enfants morts pour son service ; elle indique aussi la mesure dans laquelle les divers membres de leur famille doivent se livrer à leur douleur. C'est ici qu'éclate surtout le patriotisme de Périclès ; en particulier dans ce beau développement sur les idées du dévouement et de la gloire[1] :

[1] L. II, ch. XLIII.

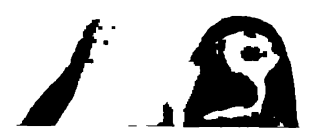


« Tels ont été ces citoyens (ceux qui sont morts dans la guerre), dignes serviteurs de l'État. Quant à vous, vous devez souhaiter, avec plus de bonheur dans le péril, une résolution non moins intrépide contre les ennemis, et vous inspirer, non pas seulement de discours qui ne vous apprendraient rien en insistant sur tous les biens qui dépendent de la résistance aux ennemis, mais du spectacle chaque jour présent de la puissance de votre patrie ; vous devez vous éprendre d'elle et songer, en la trouvant si grande, que cette grandeur a été le prix de l'audace, des nobles sentiments et du dévouement à l'honneur, et que, quand la fortune trahissait les efforts de ceux qui l'ont acquise, ils ne voulaient pas pour cela priver la ville de leur courage, mais lui payaient généreusement le tribut le plus glorieux. Car s'ils faisaient l'abandon public de leur vie, ils recevaient comme leur bien particulier cette louange immortelle et ce magnifique tombeau, qui sert moins à recouvrir leur corps qu'à conserver le souvenir éternel de leur gloire, pour le mêler désormais,

en chaque occasion, aux discours et aux actions de la postérité. Les hommes illustres ont toute la terre pour tombeau ; et, non-seulement dans leur patrie, les inscriptions gravées sur la pierre rendent témoignage pour eux, mais, même dans les contrées étrangères, un souvenir non écrit habite dans toutes les âmes et y représente leur générosité plus encore que leurs actions. Enviez donc leur sort, mettez le bonheur dans la liberté et la liberté dans la noblesse d'âme, et n'hésitez pas à affronter les dangers de la guerre.... »

Ces magifiques élans d'éloquence se calment peu à peu dans quelques exhortations particulières que l'oratéur adresse aux familles des victimes : « Pleurez chacun les vôtres, et retirez-vous, » dit-il en terminant sur un ton grave et recueilli.

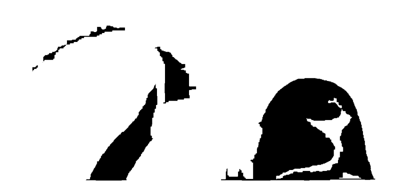
Telle est en résumé cette œuvre toute grecque, tout athénienne, que l'on peut considérer comme donnant une fidèle image tout à la fois d'une coûtume antique et de l'éloquence particulière d'un homme.



Ce discours est peut-être celui pour lequel les modèles avaient le moins manqué à Thucydide. Nous voyons, par le *Ménexène* de Platon et par la *Rhétorique* d'Aristote, qu'à une époque déjà éloignée les Athéniens conservaient encore un souvenir précis de l'éloquence que Périclès avait déjà déployée dans ces occasions solennelles, et de quelques-unes de ses plus belles inspirations. On se rappelait, par exemple, qu'il avait comparé la ville privée de sa jeunesse à l'année privée de son printemps. Quatre siècles après, Plutarque a pu encore recueillir ces paroles au sujet de ceux dont l'État célébrait les funérailles : « Ces hommes sont devenus immortels comme les dieux. Car nous ne voyons pas les dieux eux-mêmes ; mais les honneurs qu'on leur rend, et les biens qu'ils nous donnent nous font juger qu'ils sont immortels. Telle est aussi la condition de ceux qui sont morts pour la patrie. » Ainsi, disait-on, s'était exprimé Périclès dans l'oraison funèbre des Athéniens morts dans la guerre de Samos, et l'on racontait qu'au moment où, après l'avoir

prononcée, il était descendu de la tribune, les femmes l'avaient couvert de bandelettes et de couronnes comme un athlète vainqueur.

Ces deux petites phrases, qui ne nous sont parvenues à travers les siècles qu'incomplètes et mutilées, font vivement regretter la perte de l'œuvre entière à laquelle elles appartenaient. Si l'on peut se fier à d'aussi faibles indices, peut-être feraient-elles pressentir plus de grâce et plus d'ampleur qu'il n'y en a dans le morceau de Thucydide. Cependant il est vrai de dire que, si Périclès lui-même ne nous apparaît pas dans sa majestueuse réalité, il n'a pas perdu beaucoup de sa grandeur ni des traits essentiels de son caractère dans la copie que nous présente l'historien. C'est ce qui fait la supériorité du discours de Thucydide, non-seulement sur les compositions où les rhéteurs ont traité après lui le même genre de sujet, mais aussi sur le *Ménexène* de Platon, œuvre intéressante et belle, mais dont la beauté est plus factice, et qui, malgré les pensées sérieuses qu'elle renferme, n'est souvent qu'un jeu d'esprit.



Le troisième discours nous ramène à une application pratique de l'éloquence de Périclès. Il nous le représente en face de la colère du peuple qui vient de voir le sol de l'Attique dévasté pour la seconde fois par Archidamus et qui est décimé par la peste. Nous y admirons les mêmes qualités que dans le premier : c'est le même ton d'autorité, la même raison, à la fois élevée et pratique, le même art de discussion, la même allure franche et hardie, la même aisance dans la grandeur, la même force dans les expressions. Il n'y a rien là encore qui ne soit digne de Périclès et conforme aux habitudes de son éloquence, sinon peut-être quelques définitions subtiles, dont se seraient mal accommodées les oreilles d'une foule livrée à d'aussi vives émotions.

Périclès décida les Athéniens à suivre à l'égard de leurs ennemis une conduite plus digne et plus sage ; cependant il ne désarma pas complétement leur colère. Ils ne furent satisfaits qu'après lui avoir infligé une amende ; mais, par une inconséquence qui les condamnait eux-

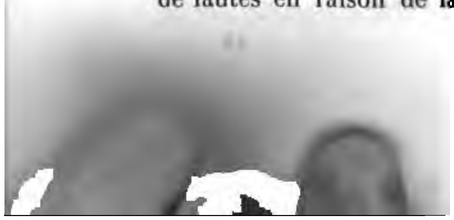
mêmes, ils s'empressèrent de lui rendre, avec le titre de stratége, la direction suprême des affaires. Voilà tout ce que dit Thucydide de cette crise de la vie de Périclès. Il n'en montre que le côté politique : des émotions et des chagrins de l'homme il n'est nullement question. Rien ne rappelle cette solitude qu'au moment de sa disgrâce fait autour de lui le fléau ; ni toutes ces morts qui le frappent dans sa famille et dans ses affections, et qu'il supporte avec une constance surhumaine ; ni ces larmes pathétiques qui lui sont cependant arrachées à la vue du cadavre du dernier et du plus cher de ses fils légitimes. La fin de Périclès lui-même qui, bientôt après, est à son tour victime de l'épidémie, n'est indiquée que sous forme incidente, au milieu d'un jugement porté sur sa politique. Tel est, en effet, le véritable caractère du morceau qu'on lit immédiatement après, et qu'on appelle ordinairement le portrait de Périclès. Voici ce morceau :

« Tout le temps que Périclès fut à la tête des affaires pendant la paix, il gouverna avec modé-

ration et, par sa prudence, préserva de toute atteinte la puissance athénienne qui, sous sa direction, atteignit au plus haut degré de grandeur; et, quand la guerre s'engagea, il est évident qu'il sut également voir ce qui ferait la force de sa patrie. Après ce moment[1], il vécut encore deux ans et six mois; et, lorsqu'il fut mort, on rendit encore plus complétement justice à sa prévoyance au sujet de la guerre. Il avait dit aux Athéniens que, s'ils voulaient se tenir en repos, donner leurs soins à leur marine, s'abstenir de conquêtes pendant le cours de la guerre et ne pas engager l'État dans leurs périls, ils sortiraient vainqueurs de la lutte : sur tous ces points, ceux-ci firent le contraire de ce qu'il conseillait; et, se mettant au service d'ambitions et d'intérêts privés, par une faute vis-à-vis d'eux-mêmes comme vis-à-vis de leurs alliés, ils aventurèrent leur politique dans des entreprises étrangères à la guerre elle-même, et qui, en cas de succès, étaient surtout glorieuses et

[1] L'époque de sa condamnation.

profitables pour des particuliers ; en cas de revers, portaient atteinte à l'État et compromettaient l'issue de la guerre. Voici quelle en fut la cause. Puissant par la dignité de son caractère et par son intelligence, et à l'abri de tout soupçon de vénalité, Périclès restait libre en dirigeant la foule ; il n'était pas mené par elle, mais la menait véritablement, parce que, ne devant pas son pouvoir à des moyens illégitimes, il pouvait, au lieu de la flatter dans ses discours, braver sa colère et la contredire avec autorité. Quand il voyait les Athéniens se livrer à une confiance déplacée et insolente, il les maîtrisait par sa parole et les frappait de crainte ; cédaient-ils à des frayeurs insensées, il relevait leur courage et les ramenait à la confiance. Il y avait donc à Athènes, de nom, la démocratie ; de fait, l'autorité suprême du premier des citoyens. Mais les hommes qui vinrent après lui, plus égaux entre eux et désirant tous le premier rang, se mirent à abandonner les affaires aux caprices du peuple. De là vinrent beaucoup de fautes en raison de la grandeur d'Athènes



et de l'étendue de sa domination, et la principale fut l'expédition de Sicile, où il y eut à blâmer, moins encore la folie d'une entreprise commencée contre des ennemis mal jugés, que la conduite de ceux qui, après l'avoir fait décicider, ne s'occupèrent pas de venir en aide à leurs concitoyens en campagne, mais, tout entiers à leurs querelles particulières au sujet de la prééminence dans l'État, énervèrent les opérations de cette guerre lointaine et, dans Athènes, commencèrent à se déchirer entre eux. Cependant, quoique le peuple athénien eût perdu en Sicile beaucoup de ses forces militaires et la plus grande partie de sa marine, et que, dans l'intérieur de l'État, il fût déjà livré aux dissensions, il résista encore dix ans, à la fois, aux ennemis contre lesquels il avait engagé la guerre, aux auxiliaires que leur fournit la Sicile, à la plupart de ses alliés qui abandonnèrent sa cause, et plus tard à Cyrus, fils du grand roi, qui vint encore en aide aux Péloponésiens et leur donna de l'argent pour leur marine; et, si enfin il céda, ce ne fut qu'après s'être lui-même

détruit par ses querelles intérieures : tant, à l'origine de la lutte, Périclès était autorisé à juger que les Péloponésiens seuls seraient bien incapables de lui disputer la victoire ! »

Voilà assurément un bel hommage rendu à la grandeur de Périclès, à la noblesse de son caractère et à ce génie politique qui fait de lui le premier de l'État et presque l'arbitre des destinées d'Athènes, tant qu'il vit pour veiller sur elles. Mais où Thucydide va-t-il chercher la preuve de cette sagesse supérieure et bienfaisante pour la patrie? Moins dans la vie de Périclès que dans sa mort; moins dans l'époque où il dirige les affaires que dans celle où il n'est plus : dans le dénoûment funeste de cette guerre engagée par son conseil et dans les causes diverses qui ont pu le retarder et le produire. L'argument est hardi et va droit à l'objection la plus redoutable. Mais qu'arrive-t-il? c'est que ce jugement particulier sur un individu aboutit à un jugement général sur la conduite à venir de ses concitoyens; il ne s'agit plus de Périclès, il s'agit d'Athènes, dont une

vue anticipée découvre les fautes, les efforts et les malheurs. C'est le sujet qui reprend ses droits et ramène sur lui-même les impressions du lecteur. Est-ce là ce que nous entendons par un portrait ? Nous voyons bien un instant, et dans un raisonnement plus que dans une description, le grand politique ; mais l'homme avec ses passions particulières et les nuances de sa nature, où est-il ? Thucydide n'a pas songé à le montrer, si ce n'est dans un ensemble général de qualités intellectuelles. Et ces qualités mêmes paraissent beaucoup plus dans les discours précédents que dans ce peu de lignes où, par quelques belles expressions, il en résume les principaux caractères et les effets politiques. Au moment où la mort contraint Périclès d'abandonner sa patrie aux chances d'une lutte qu'elle devait être incapable de soutenir sans lui, l'historien ne peut se dispenser de lui payer un tribut d'admiration à la fois comme au plus grand génie qu'ait connu la Grèce, et comme au citoyen dont la perte a le plus influé sur le sort d'Athènes. Mais cette admiration ne se produit

que sous une forme désintéressée et ne semble admettre, dans l'expression, aucun mélange de sympathie. C'est le langage d'un historien, et non pas celui d'un panégyriste ni d'un biographe : c'est que l'histoire, à l'époque de Thucydide et telle qu'il la conçoit, est bien loin des biographies et des panégyriques. Il semble que l'historien exerce un ministère : il n'appartient à personne en particulier; il ne s'appartient pas à lui-même; il est comme cet orateur public que nous voyions tout à l'heure représenter par Périclès, et qui, venant au nom de la patrie glorifier la patrie elle-même sur le tombeau commun des citoyens morts pour sa défense, n'a pas le droit de nommer parmi eux ses plus chers amis, ni d'étaler son deuil et ses sentiments particuliers.

Cette réserve tout antique a été imitée, après les grands historiens de Rome, par les premiers écrivains de notre littérature : Bossuet, Voltaire, en parlant de Cromwell ou de Charles XII, ont été fidèles à cette tradition spiritualiste; ils se sont même abstenus de céder aux tentations





d'une curiosité minutieuse et de parler aux sens. Cependant, ils se sont moins interdit les détails et les développements ; et, dans l'antiquité elle-même, personne ne s'est montré aussi sévère que Thucydide. En effet, si exclusif et si court que soit ce jugement sur Périclès, c'est le plus long qu'il se soit permis de prononcer sur un personnage de son histoire. Il s'étend encore moins lorsqu'il fait ressortir en quelques phrases le génie naturel de Thémistocle, le plus intelligent des Grecs avant Périclès, ou le mérite et l'éloquence de son maître Antiphon. Cette sobriété et cette retenue forment donc un des caractères de son esprit.

Pour conclure, on peut dire que Thucydide peint plus ses personnages par les discours qu'il leur prête, que par les appréciations résumées qu'il lui arrive rarement d'ajouter en son propre nom ; et qu'en général ses peintures, exclusivement intellectuelles et morales, ne sont pas des images complètes de la nature : elles n'en reproduisent qu'imparfaitement l'allure et la forme extérieure, et affaiblissent souvent l'expression

des passions individuelles. L'homme qu'il a le plus exactement représenté par le langage qu'il lui prête, c'est Périclès, c'est-à-dire l'homme qui a été le plus maître de lui-même et qui a par conséquent le plus triomphé de la nature et de l'instinct, celui chez lequel les sentiments personnels se sont le plus confondus avec le sentiment général de la dignité, celui qui s'est le plus rapproché de la grandeur absolue, c'est-à-dire impersonnelle. Et en effet, plus une figure est grande, plus les détails y disparaissent sous l'effet d'une impression d'ensemble, plus y rayonne la sérénité d'une puissante intelligence, plus la pensée y domine la passion, plus la beauté est idéale. Or ce genre de beauté idéale dont Thucydide a rencontré une fois le modèle, il l'a transporté inégalement, mais toujours dans ses autres peintures, parce qu'il y a transporté son propre esprit. C'est là le défaut de tous ses discours ; mais c'en est aussi le précieux mérite.

Tous sont ses œuvres : quels que soient les orateurs qu'il fasse parler, il leur prête sa pro-

pre éloquence. Il traduit leurs idées, mais les exprime, les dispose ou les complète à sa manière, selon que le demande l'intelligence de son sujet ; il leur laisse leurs passions, mais à la condition qu'elles aient par elles-mêmes une valeur dans les événements : quand les situations particulières sont absorbées par les situations générales, ce sont ces dernières seules qu'il s'efforce de représenter. Lorsqu'il veut peindre des personnages par leurs paroles, il sait, par quelques traits expressifs, leur conserver l'apparence extérieure de la vie ; mais il sait surtout rendre ce qu'il y a de plus intime dans leur nature et faire de son discours l'image de leur âme. Il se produit alors l'effet contraire de celui qui est le but suprême des arts du dessin : ce n'est pas la forme qui révèle l'esprit; c'est l'esprit qui crée dans l'imagination la forme. On voit Périclès et Nicias, on a devant les yeux leurs personnes : tant on sent que les pensées qu'ils expriment leur appartiennent. Mais rarement Thucydide marque les physionomies individuelles, soit qu'il n'ait pas toujours

été en état de les connaître, soit plutôt qu'il n'ait accordé qu'à un bien petit nombre une importance historique; et, avec les traits des caractères, disparaissent les formes personnelles de l'éloquence. Le plus souvent l'individu fait place au type, le particulier se fond dans le général. Il semble que l'histoire, entre les mains de ce maître austère, ait quelque chose de l'esprit des anciennes démocraties de la Grèce : lorsqu'elles accordaient à un citoyen couronné aux jeux de Delphes ou d'Olympie, de perpétuer par la consécration d'une statue le souvenir de sa victoire, elles lui défendaient de faire reproduire par l'artiste les traits de son visage : son nom écrit sur le piédestal devait suffire à sa gloire; et le nom de sa patrie, gravé à côté du sien, en partageait encore l'illustration. Enfin Thucydide, par des procédés dont la hardiesse effrayerait l'art moderne, fait constamment servir les discours à l'explication des événements. Il dégage, avec une netteté qui vient de lui et que la réalité ne connaît pas, la substance des idées et l'enchaî-

nement des faits ; il s'attache même à extraire du tableau confus que présente le monde les lois constantes qui président à la vie de l'âme et à la vie des sociétés. Ainsi, ce que l'histoire perd d'un côté, elle le regagne largement de l'autre, et, si la curiosité des lecteurs est moins satisfaite, leur esprit est plus instruit et leur raison plus profondément pénétrée.



CHAPITRE II

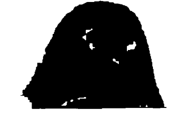
LES RÉCITS ET LES DESCRIPTIONS

SCÈNES ÉPISODIQUES ET DESCRIPTIONS DE DÉTAIL. — RÉCITS DE BATAILLES. HÉRODOTE ET THUCYDIDE : BATAILLE DE SALAMINE ; DÉFAITE DE LA FLOTTE ATHÉNIENNE DANS LE PORT DE SYRACUSE. — RÉCITS D'EXPÉDITIONS MILITAIRES. ÉPISODES DE LA GUERRE DE SICILE. — DESCRIPTION DE LA PESTE D'ATHÈNES. RAPPROCHEMENTS : MANZONI, BOCCACE, LUCRÈCE.

Sous une forme dramatique, les discours de Thucydide montrent plus souvent les qualités propres de son esprit et de son talent que le caractère véritable des scènes oratoires qu'il avait à rendre comme historien. Ses narrations détaillées et ses descriptions sont, comme on devait s'y attendre, des images plus constamment fidèles de la réalité. L'exactitude en est le premier mérite ; et elles n'ont pas seulement la forme du drame, elles en ont aussi les éléments essentiels, le mouvement, la vie extérieure, la passion : elles frappent l'imagination

et remuent l'âme. Cependant la mesure dans laquelle Thucydide cherche à produire ces impressions, les moyens par lesquels il les produit, les principes auxquels il les subordonne, font régner partout une gravité vraiment digne de l'histoire. La critique ancienne, du moins chez les Grecs, le regardait comme le plus pathétique des historiens ; et l'on peut dire que, dans son *Histoire*, le tissu presque toujours si serré du récit général n'est qu'une suite d'effets pathétiques que varient sans cesse la nature des faits qu'il raconte et les ressources de son art. Mais il a pour lois suprêmes la simplicité, la proportion, la vérité : son but principal n'est pas d'agir sur la sensibilité des lecteurs ; c'est d'imprimer dans leur esprit, sous une forme à la fois mesurée et expressive, des images nettes et des idées durables.





I

Scènes épisodiques et descriptions de détail.

Ainsi quoi de plus simple et de plus émouvant que le petit tableau du sac de Mycalesse[1], surprise par des Thraces mercenaires qu'Athènes vient d'être forcée de congédier ? Comme il nous montre la férocité brutale de ces barbares qui égorgent tout ce qu'ils rencontrent, tout, jusqu'aux bêtes de somme, et, pour dernier trait, massacrent toute une école d'enfants ! Thucydide excelle à saisir et à rendre l'effet de ces coups inattendus, de ces surprises ou de ces surcroîts qui, dans les catastrophes, prennent l'âme au dépourvu et à bout de résistance. Rien ne le prouve mieux que la petite narration qui termine le récit de la double victoire remportée par Démosthène sur les Ambraciotes, près d'Argos d'Amphilochie[2].

[1] L. VII, ch. XXIX.
[2] L. III, ch. CXIII.

Une armée d'Ambraciotes vaincue s'était d'abord réfugiée à Olpæ ; de là, ayant voulu bientôt gagner le pays des Agræens, elle avait encore perdu deux cents hommes. Le surlendemain de cette retraite malheureuse, elle envoie un héraut redemander ses morts. Mais, dans l'intervalle, une nouvelle armée d'Ambraciotes, mandée par la première et beaucoup plus nombreuse, a été surprise pendant la nuit près des collines d'Idomène et presque anéantie par les troupes de Démosthène et par les Arcananes. Les vainqueurs ont dépouillé les morts, dressé des trophées suivant la coutume, et sont rentrés dans Argos. Quand arrive le héraut envoyé du pays des Agræens, il est surpris à la vue de cette quantité d'armures ambraciotes. Croyant qu'il vient de la part des vaincus d'Idomène, quelqu'un lui demande la cause de son étonnement et engage avec lui ce dialogue : « Combien avez-vous perdu de monde ? — Environ deux cents hommes. — Ce ne sont pas là les armes de deux cents hommes, mais de plus de mille. — Elles n'appartenaient donc pas à ceux qui

ont combattu avec nous? — N'est-ce pas vous qui vous battiez hier à Idomène? — Nous? nous ne nous sommes battus hier contre personne; c'est avant-hier, dans notre retraite. — Eh bien! c'est contre ceux-ci que nous nous sommes battus hier, quand ils arrivaient de la ville des Ambraciotes. » A ces mots, comprenant que l'armée envoyée d'Ambracie avait été détruite, le héraut éclata en gémissements. Consterné par le sentiment d'aussi grands désastres, il partit sur-le-champ sans remplir sa mission et sans plus songer à redemander les morts.

Qu'on se rappelle ces dialogues familiers de la tragédie grecque, où de la méprise même des interlocuteurs sort tout à coup la révélation d'une vérité terrible : c'est le même art, et, toute proportion gardée, ce sont les mêmes effets. Il n'y a pas ici une de ces victimes fameuses de la fatalité dont l'imagination contemple avec effroi la merveilleuse grandeur : on ne voit qu'un homme obscur dont l'histoire n'a pas daigné conserver le nom; mais cet homme n'est pas seul atteint par le coup qui le frappe; il

représente à ce moment une ville entière; sa surprise et sa douleur sont celles de tous ses concitoyens.

Cette émotion, dont un acteur vient d'être si naturellement l'interprète, souvent elle naît, plus ou moins vive, selon le sujet, de la disposition même du récit et de l'habileté qui préside au choix du point de vue où se place le narrateur. Telle est la cause de l'intérêt qu'excite le dénoûment inattendu d'un combat naval entre les Corcyréens et les Corinthiens[1]. Ceux-ci sont déjà vainqueurs; le champ de bataille leur est resté; ils ont pu le parcourir, égorgeant sans merci ceux de leurs ennemis que soutiennent encore des navires à demi submergés, recueillant leurs morts et les débris de leurs propres vaisseaux : ils veulent compléter leur victoire et attaquer les vaincus réfugiés près du promontoire de Leucimne. Ils s'avancent donc de nouveau en ordre de bataille. A cette vue, les Corcyréens, avec les restes de leur flotte et dix

[1] L. I, ch. L et LI.

navires auxiliaires d'Athènes, quittent leur retraite pour défendre l'abord de leurs rivages. « Déjà il était tard, dit Thucydide, et le péan avait retenti comme pour l'attaque, lorsque tout à coup les Corinthiens rament vers la proue, en apercevant vingt vaisseaux athéniens qui voguaient vers eux. » Et il explique ensuite qu'Athènes, par une prévoyance que devait justifier l'événement, avait envoyé ce nouveau secours pour venir en aide au premier dans le cas d'un échec des Corcyréens, et il peint la surprise de ces derniers, qui, ne pouvant encore découvrir les vingt vaisseaux athéniens, éprouvent, au moment où le péril semblait le plus imminent, le bienfait de cette protection invisible et présente. C'est une péripétie dont l'effet, sans aucune affectation, est heureusement ménagé, soit dans la peinture générale de la scène, soit dans l'expression particulière des sentiments des Corcyréens, auxquels leur danger même concilie naturellement la sympathie.

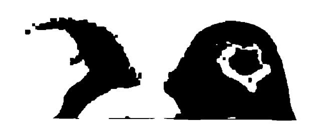
Cependant, quel que soit dans ces trois petits récits l'art de la composition, ils se distinguent

surtout par une simplicité rapide et expressive, que ne ralentissent et n'altèrent aucune intervention sensible de l'écrivain, aucun effort de son style, aucune manifestation de ses sentiments personnels. Les faits parlent seuls, mais sous une forme à la fois naturelle et éloquente. Ce sont les véritables traditions attiques, et les plus conformes à l'esprit de l'histoire. Mais si l'on veut étudier plus complétement le génie descriptif de Thucydide, il faut s'arrêter sur de plus vastes tableaux; il faut lire le récit entier d'une expédition, ou, tout au moins, la description d'un combat.

II

Récits de batailles. Hérodote et Thucydide : bataille de Salamine; défaite de la flotte athénienne dans le port de Syracuse.

Raconter une bataille a toujours été une chose difficile. Même aujourd'hui que les pièces officielles abondent et que les progrès de la stratégie ont donné plus d'ensemble aux mouvements des troupes, plus de netteté à la connais-



sance des terrains et des lieux, c'est un rare mérite que de savoir présenter dans un récit intéressant et bien proportionné l'image exacte d'une de ces terribles scènes. Dans l'antiquité, bien que, chez les Grecs surtout, les forces engagées fussent moins considérables et les champs de bataille moins vastes, la confusion de l'action, l'insuffisance des rapports individuels et l'absence de documents d'une autorité reconnue ajoutaient encore à la difficulté d'une pareille tâche. De l'aveu de tout le monde, Thucydide a excellé dans l'art de raconter les combats; de plus, il y a excellé le premier.

Qu'on lise en effet une description d'Hérodote; qu'on choisisse la plus belle, celle de la bataille de Salamine : on y trouvera beaucoup à louer; mais, lorsqu'on s'apercevra ensuite de la supériorité de Thucydide, on n'en mesurera que mieux la puissance de ce dernier.

Le récit d'Hérodote est plein d'intérêt. Un sens historique remarquable s'y révèle déjà dans le soin avec lequel sont d'abord déterminés le théâtre de la lutte et la situation respec-

tive des deux flottes ennemies : celle des Grecs, ramassée contre les rivages de l'Attique entre le Pirée et la baie d'Éleusis; celle des Perses, maîtresse des passages que sépare la petite île de Psyttalie. Aussi l'imagination n'a-t-elle aucune peine à suivre les progrès des Grecs ni à voir l'avantage que leur donne leur discipline dans l'espace resserré où l'adresse de Thémistocle les a forcés d'attendre l'attaque désordonnée de l'ennemi. Un de leurs vaisseaux engage le combat; bientôt la confusion se met parmi les barbares, obligés de combattre avant d'être prêts; vaincus malgré leurs efforts, ils fuient, et en fuyant se heurtent contre le reste de leur propre flotte, qui n'a pu encore pénétrer sur le champ de bataille et se presse dans l'étroite entrée du canal de Salamine; enfin les Éginètes, par une manœuvre habile, achèvent, de concert avec les Athéniens, ce grand désastre, jusqu'à ce que la mer soit libre autour d'eux, et que les vagues leur dérobent les débris de la flotte persane à demi détruite en les portant aux rivages surpris de Phalère et du cap Colias.



En même temps que cette scène se développe dans son ensemble, la vie et les couleurs y abondent. Ces querelles qui, au milieu même du combat, témoignent à la fois de l'émulation et de l'inimitié des peuples confédérés, ou bien encore cette ruse de la reine de Carie, que la naïve admiration d'Hérodote nous montre avec complaisance coulant un vaisseau allié pour se sauver elle-même et récompensée comme d'une victoire par l'aveuglement de Xerxès, ce sont bien les traits particuliers de l'esprit grec. Qui ne reconnaît aussi les mœurs orientales dans cette crainte du maître qui, chez les combattants asiatiques, supplée au courage, et surtout dans cette image du Grand Roi qui, assis sur une colline de l'Égalée, environné de ses secrétaires et de ses courtisans, contemple et juge, comme un dieu, la scène de carnage qui se passe à ses pieds, prépare des récompenses pour les actions d'éclat, et punit sur-le-champ d'un châtiment terrible, moins la lâcheté qui nuit à sa cause, que la calomnie qui offense sa justice? Ce peintre heureux est aussi un historien impartial, car,

malgré sa prédilection pour Athènes, il n'hésite pas à décerner le prix de la valeur aux Éginètes ni à démentir une fable merveilleuse qu'elle avait inventée contre les Corinthiens. Enfin cette apparition surnaturelle qui stimule l'ardeur des Grecs au moment d'engager l'action, et ces anciens oracles qui encadrent le récit, nous donnent une impression sincère de cette émotion à la fois religieuse et patriotique qu'avaient bientôt produite chez les Grecs la foi et l'imagination, en associant dans leur esprit l'idée de la sollicitude divine à l'orgueil héréditaire du triomphe.

Si donc on retrouve dans le récit d'Hérodote le dessin général et le caractère moral et pittoresque d'une scène à laquelle il n'avait pas assisté, et dont le souvenir ne lui était parvenu qu'altéré déjà par les passions des vainqueurs, il s'est montré grand historien. Cependant les exigences du goût moderne peuvent lui adresser plus d'une critique: s'il nous fournit les éléments d'un grand tableau, peut-être nous laisse-t-il trop le soin, facile, il est vrai, de le reconstruire. Le tissu de sa composition pourrait être plus



serré : l'accessoire y domine trop souvent le principal ; c'est à propos d'un détail et comme par occasion qu'il nous arrive d'être instruits d'un fait capital, de saisir une cause prépondérante, d'apercevoir un des grands aspects du sujet. Ce détail est bien choisi ; le sentiment de la réalité et de la vie anime toute la narration : pas au point cependant qu'on ne puisse dire qu'en somme le mouvement et la passion s'y font désirer. Hérodote s'est-il cru interdit de faire, à l'imitation d'Eschyle, un hymne en l'honneur des Grecs ? Cela est possible, et peut-être a-t-il eu raison. Mais, s'il devait laisser au poëte athénien la peinture idéale et enthousiaste du patriotisme hellénique, la sévérité de l'histoire ne lui défendait pas de réserver une place aux émotions, d'exprimer, et non pas seulement de faire pressentir la grandeur de la lutte, en un mot, de donner satisfaction aux plus nobles besoins de l'âme et de s'élever plus haut.

Ces qualités qui manquent à Hérodote, Thucydide les possède. Mieux que le narrateur des guerres médiques, il sait éclairer la scène, y

concentrer la lumière sur les points importants, y distribuer les groupes; il sait marquer avec netteté le progrès de l'action, en suspendre à propos le dénoûment; il sait, sans ralentir la rapidité de sa marche, sans se départir de sa réserve et de sa gravité, rendre le mouvement, les efforts, les émotions des hommes que la nécessité et la passion mettent aux prises; enfin il résume tout dans une impression générale qui donne à l'ensemble de l'événement sa valeur morale et historique. C'est, avec la clarté et la vérité qui sont le propre de l'histoire, la vie et la puissance idéale du drame.

Pour opposer à la description d'Hérodote un morceau qui ait avec elle quelque analogie, voici le récit du combat livré par la flotte athénienne à celle des Syracusains au milieu de leur port. Dans ce même port où, l'année précédente, les Syracusains abrités derrière leurs murailles l'avaient vue entrer menaçante, la flotte athénienne est maintenant captive; découragée par une récente défaite, elle qui se croyait invincible, elle en est réduite à tenter un coup

de désespoir pour forcer le passage. Nicias a chargé ses vaisseaux de tout ce qu'ils ont pu tenir de soldats, puis il a rangé ses troupes de terre tout le long du rivage voisin de son camp, afin que leur présence donne aux combattants plus de confiance et plus d'ardeur. De même l'armée de terre des Syracusains s'apprête à regarder du rivage le combat naval. La lutte commence[1] :

« Démosthène, Ménandre et Euthydème (c'étaient les généraux athéniens qui commandaient la flotte), ayant levé l'ancre en s'éloignant du camp, se dirigèrent droit sur le barrage qui fermait le port et sur l'intervalle qui restait libre, afin de se frayer une voie pour sortir. Déjà les Syracusains et leurs alliés s'étaient mis en mouvement avec une flotte à peu près égale en nombre. Ils avaient rangé une partie de leurs vaisseaux auprès du passage et tout autour du port, afin de pouvoir de tous côtés tomber à la fois sur les Athéniens et être soutenus par leur

[1] L. VII, ch. LXIX et suiv.

armée de terre, en quelque lieu que les navires vinssent à aborder. La flotte syracusaine était sous les ordres de Sicane et d'Agatharque, qui commandaient chacun une aile; Pythen et les Corinthiens occupaient le centre.

« Quand les Athéniens furent arrivés au barrage, dans l'impétuosité du premier choc ils défirent les vaisseaux qui le gardaient et s'efforcèrent de rompre l'obstacle qui fermait le passage. Mais bientôt les Syracusains et les alliés s'étant précipités sur eux de toutes parts, on combattit, non-seulement près du barrage, mais aussi dans le port. Ce fut un combat acharné et tel qu'il ne s'en était jamais livré. Des deux côtés, les matelots étaient pleins d'ardeur à se porter en avant dès qu'on leur en donnait l'ordre; les pilotes opposaient l'art à l'art et luttaient de zèle; les combattants, placés sur le pont, tenaient à honneur, au moment de l'abordage, de se montrer dignes de ces exemples; chacun enfin, à son poste, brûlait de paraître le premier. Jamais un lieu aussi resserré n'avait vu combattre autant de navires, car, dans les



deux flottes réunies, il y en avait près de deux cents ; aussi, par suite de cette accumulation, ne pouvant ni reculer, ni prendre du champ, couraient-ils rarement les uns sur les autres ; mais il y avait souvent entre eux des attaques irrégulières, quand ils se rencontraient par hasard en fuyant ou en se dirigeant ailleurs. Pendant qu'un navire s'avançait contre un autre, les soldats lançaient du tillac une multitude de javelots, de flèches et de pierres ; dès qu'on s'abordait, ils en venaient aux mains et s'efforçaient chacun de parvenir sur le vaisseau ennemi. A cause du manque d'espace, il arrivait souvent que le vaisseau qui en frappait un autre de l'éperon était lui-même frappé, et que deux vaisseaux ou même davantage étaient, sans le vouloir, accrochés à un seul. Les pilotes devaient veiller en même temps ici à la défense, là à l'attaque, et non sur un seul point, mais sur beaucoup qui appelaient de tous côtés leur vigilance ; et le bruit terrible de cette multitude de vaisseaux se heurtant ensemble répandait l'épouvante et empêchait d'entendre la voix des chefs

de manœuvre, car des deux côtés retentissaient les exhortations et les cris de ces chefs donnant un ordre ou animés par l'ardeur du combat. Les Athéniens criaient qu'il fallait forcer le passage et que c'était le moment ou jamais d'assurer, en montrant du cœur, le salut et le retour dans la terre natale ; les Syracusains et les alliés, qu'il était beau d'empêcher l'ennemi de se sauver, et d'accroître, par la victoire, la puissance de leur patrie. Les généraux eux-mêmes, dans les deux flottes, quand ils voyaient un vaisseau reculer sans y être contraint, appelaient les triérarques par leur nom : puisqu'ils cédaient, disaient aux leurs les Athéniens, devaient-ils donc se trouver mieux sur une terre, leur plus cruelle ennemie, que sur la mer qu'ils avaient conquise avec tant de peine? Les Syracusains demandaient si c'était bien devant cet ennemi qui, au su de tous, ne songeait qu'à s'échapper à tout prix, si c'était devant des fuyards qu'on fuyait.

« Pendant que la victoire était ainsi également disputée sur la mer, les deux armées de terre étaient dans les transes et dans les angois-



ses. Les Siciliens désiraient obtenir une gloire plus grande, et les Athéniens redoutaient un sort plus triste encore que leur condition présente. Toutes les espérances de ceux-ci étaient placées dans leurs vaisseaux ; aussi l'avenir leur inspirait une crainte indicible, et le présent était plein d'anxiété : comme l'ensemble de la bataille leur échappait, ils ne pouvaient avoir du rivage que des impressions diverses et incomplètes. Très-rapprochés de l'action, tous ne fixaient pas les yeux sur le même endroit : ceux qui apercevaient quelque part les leurs victorieux reprenaient courage et priaient les dieux de ne les pas priver de leur salut ; ceux qui jetaient les yeux du côté où l'on était vaincu gémissaient et criaient à la fois, et, à la vue de ce qui se passait, étaient plus abattus encore que ceux qui prenaient part à l'action. D'autres, qui regardaient un point de la bataille où le succès était incertain, dans l'émotion que leur causait l'indécision de la lutte, exprimaient par leurs gestes toutes leurs impressions et étaient livrés aux plus cruels tourments, car ils se voyaient à

chaque instant sur le point d'être sauvés ou de périr. Enfin, parmi les troupes athéniennes, tant que l'issue fut indécise, retentissaient à la fois des gémissements, les cris : *Vainqueurs! Vaincus!* et les mille bruits confus qui s'élèvent nécessairement d'une grande armée dans un grand péril.

« Sur les vaisseaux, on éprouvait aussi les mêmes émotions jusqu'au moment où les Syracusains et leurs alliés, après un combat long et acharné, mirent les Athéniens en déroute, les pressèrent énergiquement, et, s'exhortant entre eux avec de grands cris, les poursuivirent jusqu'au rivage. Alors tous ceux de la flotte qui n'avaient pas été pris en mer, s'empressèrent de débarquer chacun où ils purent, et de courir au camp. Quant aux troupes de terre, elles n'étaient plus partagées par des impressions diverses; mais c'était un concert de plaintes et de lamentations sur leur malheur. Les uns allaient au secours des vaisseaux, les autres couraient garder ce qui restait des retranchements; le plus grand nombre ne songeait qu'à soi et cherchait



le moyen de se sauver; et il régnait en ce moment une consternation qui n'eut jamais d'égale. Leur désastre présent rappelait celui qu'ils avaient eux-mêmes causé autrefois à Pylos; alors les Lacédémoniens avaient perdu leurs vaisseaux, et avec eux les hommes qui avaient débarqué dans l'île : de même aussi les Athéniens n'avaient aucun espoir de se sauver par terre, à moins de quelque événement invraisemblable. »

Cicéron disait que Thucydide, dans ses descriptions de bataille, lui semblait entonner un chant de guerre : il le lisait en grec, et sentait à chaque instant ces fortes harmonies d'une langue inimitable qui s'évanouissent dans une traduction. Mais ce qui ne peut pas complètement périr, ce sont les effets redoublés de ce pathétique à la fois contenu et inépuisable : on dirait une mer dont les vagues courtes et pressées frappent sans relâche un navire qui ne se défend plus.

III

Récits d'expéditions militaires. Épisodes de la guerre de Sicile.

On ne peut transporter dans une analyse ces grands récits d'expéditions dont le développement occupe une partie considérable de l'*Histoire* de Thucydide : pour leur conserver leur valeur, il faudrait les citer tout entiers. On ne peut même songer à multiplier les citations de détail. Peut-être cependant sera-t-il permis d'extraire encore des narrations qui se rapportent à la guerre de Sicile, trois passages qui font particulièrement éclater la puissance pathétique de l'historien. Le premier en présentera le brillant début ; les deux autres, la fin misérable et terrible. Cette opposition a été indiquée par Thucydide lui-même. Lui seul parlera ; aucun commentaire ne viendra affaiblir l'effet de ces grandes peintures.

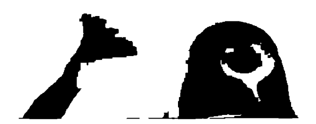


Le sujet du premier morceau est le départ de la flotte athénienne[1] :

« On était déjà au milieu de l'été, quand le départ, eut lieu pour la Sicile. Auparavant l'ordre avait été donné à la plus grande partie des alliés, aux vaisseaux qui portaient les vivres, aux petites barques et à tout ce qui devait servir aux besoins de la flotte, de se réunir à Corcyre, pour partir de là tous ensemble et traverser le golfe Ionique jusqu'à la pointe d'Iapygie. Au jour fixé, les Athéniens et ceux des alliés qui se trouvaient dans la ville descendirent au Pirée, et, dès l'aurore, montèrent sur les vaisseaux pour prendre la mer. Avec eux était descendue presque toute la population d'Athènes, citoyens et étrangers. Les citoyens y venaient pour accompagner ceux qui leur étaient chers, leurs parents, leurs amis, leurs fils; et cette foule s'avançait pleine d'espérance et gémissante, pensant aux conquêtes qu'on allait faire et se demandant si elle reverrait ceux qu'un si long

[1] L. VI, ch. XXX et suiv.

voyage allait éloigner de leur patrie. Et, dans ce moment, quand ils se virent sur le point de se quitter pour affronter de si grands périls, les craintes assaillirent bien plus vivement leurs esprits que lorsqu'ils avaient décrété l'entreprise. Cependant toutes ces forces rassemblées, et ces immenses préparatifs qu'ils avaient sous les yeux, leur faisaient reprendre courage. Quant aux étrangers et au reste de cette multitude, ils étaient accourus comme à un grand et merveilleux spectacle. Tout cet appareil, réuni pour la première fois par une seule ville, et formé de forces toutes grecques, était le plus riche et le plus brillant qu'on eût encore vu sortir d'un port. Pour le nombre des vaisseaux et des hoplites, l'expédition que Périclès avait conduite contre Épidaure et Hagnon contre Potidée n'était point inférieure, car on avait vu alors naviguer ensemble quatre mille hoplites, trois cents chevaux et cent galères fournis par Athènes, cinquante autre galères de Chios et de Lesbos, ainsi qu'un grand nombre d'alliés. Mais ces forces ne partaient que pour un court voyage et



les préparatifs n'avaient rien de remarquable, tandis que l'expédition actuelle, devant durer longtemps et destinée à combattre sur terre et sur mer, avait été préparée en conséquence. La flotte avait été équipée à grands frais par l'État et par les triérarques : l'État donnait une drachme par jour à chaque matelot et fournissait les vaisseaux vides, soixante légers et quarante de transport pour les hoplites ; les triérarques, de leur côté, avaient levé les meilleurs équipages, ajoutaient à ce que donnait le trésor un supplément de solde pour les matelots thranites et les rameurs, et, de plus, avaient décoré leurs vaisseaux de sculptures et de riches ornements ; chacun d'eux enfin avait fait les plus grands efforts pour que le sien fût le plus magnifique et le plus rapide. Pour l'armée de terre, on avait choisi dans les rôles les meilleurs soldats, et la beauté des armes et des vêtements avait été l'objet de la plus vive émulation. C'est ainsi que les Athéniens rivalisaient d'ardeur pour s'acquitter du devoir assigné à chacun d'eux, et l'on eût dit en même temps qu'ils

cherchaient plutôt à faire montre de richesse et de puissance devant les autres Grecs qu'à se préparer contre l'ennemi. Car, si l'on calcule ce que dépensèrent dans cette expédition l'État et les particuliers qui y prirent part ; l'État, par les sommes qu'il avait déjà données et par ce que chacun des généraux reçut au départ ; les particuliers, par les frais qu'avait faits et que dût faire encore chaque homme pour lui-même, et chaque triérarque pour son vaisseau, en y joignant les dépenses par lesquelles chacun, indépendamment de sa solde, dut se pourvoir pour une expédition aussi longue, et tout ce qu'emportèrent avec eux soldats et marchands pour les échanges : on reconnaîtra, qu'en somme, il dût alors sortir d'Athènes un grand nombre de talents. Et cette expédition ne frappait pas moins par l'audace dont elle était le signe et par la beauté du spectacle qu'elle offrait, que par l'idée de la grandeur des forces déployées contre l'ennemi qu'on allait chercher ; une entreprise plus lointaine ne pouvait être tentée par les Athéniens au delà des mers, ni

une conquête plus considérable proposée à leur ambition.

« Après qu'on fut monté sur les vaisseaux et qu'on y eut placé tout ce qu'on voulait emporter, la trompette donna l'ordre de faire silence, et les prières accoutumées avant le départ furent faites, non pas isolément sur chaque vaisseau, mais en commun et par la voix du héraut; sur toute la flotte, on mêla le vin dans les cratères, et chefs et soldats versèrent les libations avec des coupes d'or et d'argent. La foule de leurs concitoyens restés sur le rivage et tous ceux des étrangers qui leur étaient favorables s'unissaient à ces prières. Après avoir chanté le péan et achevé les libations, ils levèrent l'ancre; ils s'avancèrent, d'abord disposés en coin, puis luttèrent de rapidité jusqu'à Égine. De là, ils se hâtèrent d'atteindre Corcyre, où se réunissaient les alliés qui devaient compléter l'expédition. »

Les deux autres narrations nous transportent au moment où l'armée athénienne, vaincue sur mer dans le port de Syracuse, vient de renoncer

à l'espoir de regagner sa patrie sur ses vaisseaux et cherche un refuge dans l'intérieur de la Sicile. La première[1] nous peint le départ du camp; la seconde, le dernier épisode de la retraite.

« Quand Nicias et Démosthène trouvèrent que les apprêts étaient suffisants, trois jours après la bataille, le départ eut lieu. Non-seulement les Athéniens avaient le sentiment général de tout ce qu'il y avait d'affreux dans cette retraite à laquelle ils étaient réduits après avoir perdu tous leurs vaisseaux, et qui, au lieu du magnifique objet de leurs espérances, ne leur offrait que des dangers pour eux-mêmes et pour leur patrie: mais chacun ne pouvait quitter le camp sans être assailli par les spectacles et les émotions les plus pénibles. Les morts restaient sans sépulture, et quand on reconnaissait parmi eux quelqu'un des siens, on était saisi à la fois de tristesse et de terreur; et ceux que les blessures ou les maladies forçaient d'abandonner vivants

[1] L. VII, ch. LXXV.

excitaient une affliction bien plus vive encore que ceux qui avaient succombé et étaient en effet bien plus à plaindre. Leurs prières et leurs gémissements causaient la plus vive perplexité. Ils demandaient qu'on les emmenât; ils appelaient en particulier ceux de leurs amis et de leurs parents qu'ils apercevaient; ils se suspendaient à leurs compagnons de tente qu'ils voyaient partir, et les suivaient aussi longtemps qu'ils le pouvaient; et, quand ils s'arrêtaient épuisés et à bout de forces, ce n'était pas sans gémir encore et sans invoquer les dieux qu'ils étaient abandonnés. Aussi, plongée tout entière dans les pleurs et réduite à un état d'impuissance, l'armée ne se sentait plus la force de s'éloigner, bien qu'elle sortît d'une terre ennemie et qu'il semblât que ce qu'on avait souffert et ce qu'on craignait de souffrir encore dans un avenir incertain ne laissait plus de place aux larmes. Tous étaient d'ailleurs abattus et humiliés par les reproches de leur conscience. On eût cru voir en effet la fuite d'une ville prise d'assaut, et même d'une grande ville, car toute cette

foule, qui cheminait en même temps, ne se montait pas à moins de quarante mille hommes. Chacun emportait soi-même ce qui lui pouvait être utile, même les hoplites et les cavaliers, qui, contre la coutume et malgré leurs armures, avaient pris leurs vivres avec eux, les uns, faute de gens pour les servir, les autres, par défiance : car la fuite des esclaves, qui avait commencé dès le début, était alors presque générale. Encore ces vivres qu'ils emportaient ne leur pouvaient-ils suffire, car, dans le camp, il ne restait plus de provisions. Et, dans cet ensemble de misères, la pensée qu'elles étaient partagées n'apportait, malgré le nombre des victimes, qu'un adoucissement insensible, surtout quand on songeait que des débuts si brillants et si superbes avaient abouti à cette fin et à cet abaissement ! car jamais une armée grecque n'offrit l'exemple d'un pareil contraste. Ils étaient venus pour asservir les autres, et ils partaient avec la crainte de devenir eux-mêmes esclaves. Ils s'étaient embarqués au milieu des souhaits et au son du péan ; ils s'éloignaient entourés de pré-

sages sinistres. Au lieu d'être portés sur leurs vaisseaux, ils s'avançaient à pied, mettant leurs espérances dans les hoplites, et non plus dans la marine. Et pourtant la grandeur du péril suspendu sur eux leur rendait tous ces maux supportables. »

Cette retraite, si tristement commencée, devait finir plus tristement encore. Sur le passage des Athéniens, retardés par la crédulité et les hésitations de leurs généraux, les défilés, les rivières sont gardés; des obstacles et des piéges les arrêtent à chaque pas. Bientôt Démosthène, enveloppé par les troupes syracusaines, est contraint de se rendre avec une partie de l'armée. Le lendemain, le reste des soldats, sous la conduite de Nicias, atteint, épuisé par les fatigues et les privations, les bords de l'Assinaros. Voici le récit de leurs efforts pour traverser le fleuve et apaiser leur soif au milieu du carnage que font d'eux leurs ennemis [1] :

« Le jour venu, Nicias mit son armée en

[1] Ch. LXXXIV.

marche. Les Syracusains et leurs alliés la poursuivirent de la même manière, l'accablant de tous côtés de traits et de javelots. Les Athéniens gagnaient en toute hâte le fleuve Assinaros : pressés par une nombreuse cavalerie et par le reste des troupes ennemies qui les harcelaient de toutes parts, et pensant que leur marche serait plus facile sur l'autre rive, ils brûlaient aussi d'apaiser la soif qui les tourmentait. A peine arrivés, ils s'y précipitent sans aucun ordre, et les efforts de chacun pour passer le premier, autant que l'attaque de l'ennemi qui les avait suivis, leur rendent le passage difficile. Contraints de se serrer tous ensemble, ils tombaient les uns sur les autres et se foulaient aux pieds; embarrassés dans les piques et dans le bagage, les uns périssaient aussitôt, les autres glissaient dans la rivière. Cependant les Syracusains étaient passés de l'autre côté, et de la berge, qui était escarpée, ils lançaient leurs traits sur les Athéniens : ceux-ci, au fond du ravin, buvaient pour la plupart avec avidité et s'embarrassaient les uns les autres. En même

temps les Péloponésiens, étant descendus eux-mêmes dans le fleuve, y faisaient le plus grand carnage. L'eau fut aussitôt troublée; cependant on la buvait encore, bourbeuse et sanglante, et la plupart même se la disputaient. »

« Tels furent les événements qui concernèrent la Sicile, » dit simplement Thucydide, après avoir complété le triste récit des souffrances des Athéniens et de la destruction presque entière de leur nombreuse armée. On se demande quelles couleurs plus vives il aurait pu trouver pour peindre la chute d'Athènes, s'il avait conduit son histoire jusqu'à cette catastrophe suprême.

IV

Description de la peste d'Athènes. Rapprochements : Manzoni, Boccace, Lucrèce.

Parmi les descriptions de Thucydide, il en est une qui occupe dans son œuvre une place à part. Elle tient au sujet par des liens étroits; cependant elle ne fait pas corps avec lui comme

les scènes oratoires ou les scènes de guerre. Ce n'est point un acte, c'est un repos pendant lequel l'auteur s'arrête à dire en témoin autorisé ce qu'il a observé et senti : moment précieux pour nous, car nous sommes plus assurés de l'y trouver lui-même. Ces belles pages qui nous montrent plus à découvert le fond de l'âme de Thucydide ont pour sujet la description de la peste qui sévit contre Athènes pendant la seconde année de la guerre du Péloponèse. En voici une traduction[1] :

Dès le commencement de l'été, les deux tiers des Péloponésiens et des alliés, comme la première fois, entrèrent en Attique ; ils étaient commandés par Archidamus, fils de Zeuxidamus, rois des Lacédémoniens. Ayant établi leur camp, ils ravagèrent le pays. Ils y étaient depuis quelques jours à peine, quand la maladie se déclara chez les Athéniens. Déjà auparavant elle avait, à ce qu'on prétend, ravagé d'autres contrées, par exemple, Lemnos ; mais on ne se souvenait

[1] L. II, ch. XLVII et suiv.

pas qu'il y eût jamais eu nulle part une pareille peste et une aussi grande mortalité. Car, dans les premiers temps, les soins des médecins ne servaient de rien, à cause de leur ignorance du mal; au contraire, comme ils s'approchaient plus des malades, ils mouraient plus que les autres; et c'était sans plus de succès qu'on recourait à toute autre invention humaine; de même, ni les prières qu'on faisait dans les temples, ni les oracles que l'on consultait, ni les autres pratiques religieuses ne furent d'aucun secours, et l'on finit par y renoncer, vaincu par la maladie.

« Elle commença, dit-on, par l'Éthiopie, au-dessus de l'Égypte; de là, elle descendit dans l'Égypte, dans la Libye et dans la plus grande partie des possessions du Grand Roi. Puis elle tomba à l'improviste sur la ville des Athéniens. C'est au Pirée qu'elle fit ses premières victimes; aussi accusait-on les Lacédémoniens d'avoir empoisonné les puits (car il n'y avait pas encore de fontaine au Pirée). Ensuite elle gagna la haute ville, et alors la mor-

talité devint beaucoup plus grande. Qu'un autre, médecin ou non, dise ce qu'il pense sur cette maladie, d'où il est probable qu'elle prit naissance, et par quelles causes il croit qu'elle fut capable de produire de tels ravages et un bouleversement si complet. Moi, je montrerai ce qu'elle a été, afin que, si elle revient jamais, en retrouvant les symptômes que j'aurai signalés d'avance, on la puisse reconnaître; et je vais les décrire après avoir été moi-même atteint et les avoir vus chez d'autres malades.

« Tout le monde était d'accord qu'aucune année n'avait jamais été plus respectée par les autres maladies; si quelqu'une s'était déclarée auparavant, la peste la remplaçait. Pour ceux qui, sans aucune cause, étaient subitement frappés en pleine santé, d'abord ils ressentaient des chaleurs violentes à la tête; leurs yeux devenaient rouges et enflammés, et, parmi les organes intérieurs, le gosier et la langue devenaient aussitôt sanguinolents, et l'haleine sortait irrégulière et fétide. Ensuite survenaient l'éternument et l'enrouement. Bientôt le mal

descendait dans la poitrine et amenait une toux violente, et, quand il s'était fixé à l'estomac, il l'agitait tout entier, excitait toutes les excrétions de bile que les médecins ont désignées, et causait en même temps de grandes souffrances. La plupart avaient ensuite des hoquets sans vomissement, que suivait une convulsion violente, laquelle cessait aussitôt chez les uns, et, chez les autres, durait longtemps. Quand on l'explorait extérieurement, le corps ne semblait ni très-chaud ni pâle, mais rougeâtre, livide, bourgeonné de petits boutons et de pustules. Mais à l'intérieur les malades éprouvaient des chaleurs si brûlantes qu'ils ne pouvaient souffrir les vêtements ni les tissus les plus légers, mais qu'ils voulaient rester nus et ne concevaient pas de plus vif plaisir que de se plonger dans l'eau froide. Et en effet, beaucoup parmi ceux que l'on négligeait se jetèrent dans des puits, tourmentés par une soif inextinguible; et il revenait au même de boire en grande ou en petite quantité. Constamment ils souffraient du manque de repos et de sommeil. Tant que

la maladie était dans sa force, le corps ne se flétrissait pas et résistait plus qu'on ne l'aurait cru à la souffrance; en sorte que, quand la plupart mouraient, consumés par ce feu intérieur, le neuvième ou le septième jour, ils n'avaient pas perdu toutes leurs forces: s'ils échappaient, le mal descendait dans les entrailles et y causait des ulcérations profondes; en même temps une violente dyssenterie se déclarait, et c'était elle qui faisait ensuite périr le plus grand nombre de faiblesse. Le mal parcourait successivement tout le corps, après avoir commencé par atteindre le haut et fixé d'abord son siége dans la tête; et celui qui échappait aux effets les plus terribles du fléau se voyait atteint dans les parties extrêmes qui en conservaient des traces. Les parties génitales étaient attaquées ainsi que les extrémités des mains et des pieds; souvent on n'échappait que mutilé et quelquefois aussi privé des yeux. Quelques-uns, aussitôt après s'être guéris, perdaient complétement la mémoire et ne reconnaissaient plus ni eux-mêmes ni leurs amis.

« Ce mal fut plus terrible qu'on ne le saurait dire, et sortit des conditions ordinaires de l'humanité; mais voici ce qui prouve surtout que ce n'était pas une des maladies habituelles de notre espèce : les oiseaux et les quadrupèdes qui se nourrissent de cadavres humains, quoiqu'il en restât un grand nombre sans sépulture, ou ne s'en approchaient pas, ou, s'ils y touchaient, mouraient aussitôt. Et la preuve, c'est qu'on remarqua la disparition des oiseaux de proie, et qu'on n'en vit plus ni autour des cadavres ni ailleurs. Les chiens surtout, qui vivent auprès de l'homme, rendirent cette observation encore plus frappante.

« Voilà quel était le caractère général de cette maladie, si l'on ne tient pas compte de quelques traits particuliers qui se montraient d'une manière différente chez les divers malades; et pendant tout ce temps on fut exempt de toutes les affections ordinaires, ou, si elles se produisaient, c'était pour faire place à la peste. Les uns périssaient pour être privés de soins; les autres, malgré les soins qu'on leur prodiguait.

Il n'y avait pas de remède général dont on fût sûr de tirer quelque soulagement. Ce qui était utile à l'un nuisait à l'autre, et il n'y avait aucun tempérament qui, par sa force ou par sa faiblesse, fût dans d'assez bonnes conditions pour résister à la maladie; elle emportait tout le monde, quelque régime qu'on suivît. Ce qu'il y avait de plus funeste, c'était d'abord le désespoir qui saisissait ceux qui étaient malades : convaincus aussitôt que le mal était sans remède, ils s'abandonnaient eux-mêmes et n'essayaient pas de résister. C'est ensuite que, se communiquant la contagion par les soins qu'ils se donnaient, ils périssaient comme des troupeaux de moutons; et de là vint la plus grande mortalité. Car ceux que la crainte poussait à s'isoler mouraient dans l'abandon, et beaucoup de maisons furent entièrement vidées faute de quelqu'un pour soigner les malades. Ceux qui approchaient des autres succombaient aussi, et surtout s'ils affectaient le dévouement. Car c'était le respect humain qui leur faisait négliger le soin de leur conservation en allant visiter leurs

amis, quand les parents eux-mêmes, vaincus à la fin par l'excès du mal, en venaient à supprimer les expressions habituelles de la douleur en présence des mourants. C'étaient ceux qui s'étaient guéris qui témoignaient le plus de compassion pour les mourants et pour les malades, parce qu'ils avaient souffert eux-mêmes et qu'ils se sentaient désormais en sûreté. Car le fléau ne mettait pas deux fois en danger de mort les mêmes personnes. Tout le monde les félicitait, et eux-mêmes, dans l'entraînement de la joie présente, se laissaient aller facilement à cette espérance que dans l'avenir ils résisteraient à toutes les autres maladies.

« Mais ce qui redoubla les effets de la contagion, ce fut la réunion des gens de la campagne dans la ville; eux-mêmes en souffrirent le plus. Comme ils n'avaient pas de maisons et qu'en cette saison ils vivaient dans des cabanes étouffantes, ils périssaient pêle-mêle, s'entassaient en mourant les uns sur les autres, se roulaient dans les rues, assiégeaient, demi-morts et brûlés par la soif, les abords de toutes les fon-

taines. Les temples, dans lesquels on avait construit des tentes, étaient pleins de mourants et de cadavres; car, sous la violence toute-puissante du mal, et ne sachant ce qu'ils allaient devenir, les hommes avaient fini par perdre tout respect des choses divines et humaines. Toutes les lois sur les sépultures auparavant en vigueur furent violées; chacun enterrait ses morts comme il le pouvait. Beaucoup, voyant leurs tombeaux remplis par le grand nombre de parents qu'ils avaient perdus, bannirent tout scrupule et toute honte: les uns, s'emparant les premiers d'un bûcher qu'un autre avait fait préparer, y plaçaient leurs morts et y mettaient le feu; d'autres, tandis qu'on brûlait un cadavre étranger, jetaient par-dessus celui qu'ils portaient eux-mêmes, et s'enfuyaient.

« De même dans tout le reste, cette maladie fut pour la ville le commencement de graves désordres. On se permit plus facilement les actions auxquelles on ne se livrait autrefois qu'en secret; car on voyait, par un brusque changement, les riches mourir en un jour et leurs

biens passer à ceux qui la veille ne possédaient rien. Aussi pensait-on qu'il fallait s'empresser de jouir et de tout donner à la volupté, puisque la fortune et la vie étaient également éphémères. Quant à supporter quelque fatigue pour un motif honnête, personne ne s'en souciait; car on ne savait pas si, avant d'atteindre son but, on ne serait pas mort. Mais le plaisir présent et tout ce qui pouvait le procurer, voilà ce qui semblait à tous beau et utile. Ni la crainte des dieux, ni celle des lois ne retenaient personne. On jugeait qu'il revenait au même d'honorer les dieux ou de les négliger, puisque tout le monde périssait sans distinction; et, quant aux fautes commises contre les lois, personne ne comptait vivre jusqu'au jour du jugement ni avoir le temps d'être puni. Tous pensaient qu'un arrêt bien plus terrible était déjà prononcé contre eux et suspendu sur leur tête, et, avant d'être frappés, il leur semblait naturel de jouir de ce qui leur restait à vivre. »

Ce tableau des calamités d'Athènes est aussi simple qu'il est grand. Le naturel de l'expo-

sition, le ton à la fois grave et pathétique, la simplicité du sentiment général, rassemblent toutes les impressions du lecteur sur ce moment si triste et si terrible, et ne leur permettent ni de se disperser, ni de s'amoindrir. C'est que Thucydide ne s'est point proposé de composer un morceau brillant, avant tout destiné à lui concilier des suffrages littéraires : et c'est à tort qu'ici, comme ailleurs, une pareille intention lui a été prêtée par les rhéteurs de l'antiquité. Il a voulu conserver fidèlement le souvenir de la grande épreuve à laquelle la patrie était soumise, et il y a naturellement mêlé sa propre émotion. Ce n'est donc point dans le monde factice de l'imagination qu'il nous place avec lui, c'est au sein même de ces maux qu'il connaît pour les avoir vus et en avoir été atteint : voilà d'où il nous parle, nous communique ses idées, nous associe à ses sentiments. Mais ce témoin dont nous entendons le langage sincère a une façon particulière de penser et de sentir; et de là surtout vient la beauté de sa description. Thucydide n'a point été insensible aux souf-

frances des autres ni aux siennes, les scènes qu'il a vues l'ont pénétré d'une émotion profonde; mais elles n'ont pas confondu sa raison. Il l'a gardée saine et maîtresse d'elle-même, et a voulu que toutes les forces de son esprit fussent employées à poursuivre un but digne d'elles : au lieu de les laisser se répandre au hasard sur mille objets propres à piquer une curiosité frivole ou à émouvoir une sensibilité stérile, il les a consacrées d'abord à reconnaître et à définir les caractères de ce mal étrange et les ravages qu'il faisait dans le corps humain, puis à étudier ces autres ravages qu'il causait dans les âmes. Si la première partie de ce double examen frappe tout le monde par son caractère de précision et de sincérité, c'est cependant à la science qu'il appartient surtout d'en recueillir et d'en apprécier les résultats; mais il n'est personne qui ne soit juge de la seconde, et c'est aussi celle qui a réclamé et obtenu de Thucydide la plus sérieuse attention. Il a donc fixé des regards à la fois pénétrants et attristés sur les conséquences morales de la peste. Il a vu de quels

instincts et de quels sentiments elle développait l'énergie, et quels autres elle frappait de mort. Il a vu ce que devenaient les affections naturelles, l'humanité, la justice, la piété, la vigueur et la dignité du caractère. Il a vu le bouleversement des conditions et des fortunes, et la lutte brutale des passions contre tout ce qui fait la règle des vies honnêtes et l'ordre dans la société. Spectacle bien triste en somme, où l'avilissement et l'égoïsme ont été si communs, que le spectateur semble ne plus croire à la générosité ni au dévouement.

On ne peut s'y méprendre, c'est surtout de ces excès et de ces défaillances de la nature humaine qu'il se montre touché, et là est pour lui la source principale du pathétique. Sans doute quelques paroles éloquentes font entrevoir l'aspect d'Athènes, ces rues, ces fontaines, ces temples encombrés de cadavres et de mourants, ces bûchers insuffisants que se dispute une précipitation impie, ces corps sans sépulture qu'abandonnent même les animaux venus pour s'en repaître. Mais Thucydide s'est borné

à indiquer ces traits qu'on aimerait à développer aujourd'hui par goût du pittoresque ; il n'a fait aucun effort pour complaire à l'imagination de la postérité. Aucun de ces lieux désolés par la peste ; aucune des personnes qu'elle a fait périr, n'a son nom particulier. Rien ne nous dit dans le cours de la description qu'il s'agisse d'Athènes plutôt que de toute autre ville, des Athéniens plutôt que de tout autre peuple, nulle part nous ne voyons distinctement ni le théâtre ni les acteurs. Nous n'entendons ni les gémissements des mourants, ni les éclats grossiers de ceux qui, affranchis de toute pudeur, se hâtent de consumer dans les plaisirs l'héritage ou la dépouille de leur voisin. Enfin aucune scène particulière ne se détache de l'ensemble et ne vient solliciter pour elle-même notre émotion en faisant appel à notre pitié ou à notre dégoût.

Est-ce donc une composition froide et abstraite ? Oui, s'il est vrai qu'il n'existe que le pathétique des sens et du drame réel. Mais il en est un autre qui nous saisit par des côtés plus difficiles à atteindre, et dont aussi l'im-

pression est plus durable : c'est celui qui fait le plus puissant intérêt du morceau de Thucydide. A la place de ces excitations multipliées qui amusent l'imagination plutôt qu'elles n'apaisent sa curieuse avidité, il y a ici pour l'âme des émotions qui naissent au plus profond de nous-mêmes et se lient aux idées les plus essentielles de notre existence morale. Ces émotions ne dépendent pas d'images extérieures et fugitives, mais elles s'attachent intimement à nous ; au lieu de causer en nous un trouble subit et passager, elles s'y accroissent en provoquant la méditation. Telle est la force des vérités générales, quand elles semblent sortir des entrailles mêmes d'un sujet. Et en effet, peut-on dire que cette peinture d'ensemble soit inexacte ? Tout s'y rapporte à un contraste établi entre la toute-puissance du fléau, d'une part, et, de l'autre, la faiblesse des corps et des âmes qui lui sont livrés : or quoi de plus réel que cette grande impression ? Quelle autre s'est aussi constamment reproduite dans tout le cours de la calamité qui a pesé sur Athènes ? Quelle autre en a ainsi ré-

sumé tous les effets, comme une accablante et unique conclusion? Si donc Thucydide a su lui conserver son importance, si, en éteignant la vivacité des impressions particulières, il a pu mettre sous un jour plus complet ce qui en faisait le caractère commun et comme le fond, il faut reconnaître qu'il n'a paru s'éloigner de la réalité que pour la mieux rendre. C'est l'art des peintres de génie. Un tableau n'est pas pour eux la réunion fortuite de détails isolés; il n'y a d'œuvre grande et belle que celle où les lignes largement disposées, la lumière et la couleur distribuées harmonieusement, font ressortir l'unité du sujet et la pensée de l'artiste. C'est ainsi que dans la peinture de Thucydide l'égalité des teintes sombres qu'il y a presque uniformément répandues, la gravité du ton que n'altère aucun effort sensible pour exprimer la diversité mobile des aspects, produisent une imposante harmonie que n'eût pas rencontrée une concentration moins puissante. De plus, cette grandeur de l'effet n'est pas le résultat d'un artifice de composition : elle est l'image

sincère de son âme où les émotions, quelque vives qu'elles soient, relèvent toutes de certains sentiments d'une nature supérieure et presque intellectuelle. Tel est le genre particulier de pathétique, moral et contenu, qui distingue la description de la peste d'Athènes : on y sent une émotion vraie, communicative même, surtout à quiconque dirige sa vie par la pensée, mais c'est, pour ainsi dire, l'émotion d'une intelligence qui, au lieu de se troubler au contact douloureux des misères humaines, y cherche la vérité, d'abord sur les caractères extérieurs et matériels de ces misères elles-mêmes, puis en général sur l'homme qui s'y trouve soumis.

Ce morceau a été considéré par les anciens comme un modèle achevé, comme un type que l'art devait s'attacher désormais à reproduire. Aussi a-t-il suscité des imitations, dont une, la seule belle probablement, nous est parvenue : c'est celle de Lucrèce. Mais, si l'on voulait se bien pénétrer de la simplicité tout antique de l'œuvre de Thucydide, peut-être serait-il bon

d'y opposer immédiatement une œuvre justement admirée de nos jours, la description de la peste de Milan de 1630, qu'on lit dans *les Fiancés* de Manzoni. L'ouvrage de l'auteur italien offre même ceci de curieux, qu'il nous fait voir successivement deux faces très-différentes du goût moderne : d'abord l'esprit d'exactitude dans l'étude minutieuse des mémoires et des documents contemporains ; ensuite, l'esprit pittoresque et dramatique dans la mise en œuvre de ces matériaux. Ainsi nous nous trouvons initiés au secret d'une composition à moitié historique et à moitié romanesque. Le résultat est plein d'intérêt. Nous sommes promenés dans toute l'étendue de cette ville désolée par le fléau, et de nouvelles scènes viennent à chaque instant nous surprendre et nous toucher. Ici, une jeune femme encore belle, malgré le mal qui la dévore, s'avance, les traits empreints d'une douleur calme et profonde, et place elle-même dans le tombereau commun le corps de sa petite fille, blanche et parée comme pour une fête. Plus loin, du fond des fossés qui bordent l'enceinte

du lazaret, sortent les accents stupides d'un misérable qui chante sans trêve une chanson d'amour, une villanelle milanaise. Ailleurs, c'est l'aveugle frénésie de la foule, épouvantée par le fantôme des *onctueurs;* ou bien la licence furieuse des *monatti*, qui, debout sur leurs chars pleins de cadavres, s'enivrent et crient : *Vive la peste !* tandis que, dans l'immense hospice des malades, les capucins font des miracles de charité. Ainsi s'accumulent les émotions douces ou horribles; les effets naturels ou bizarres du mal; les monstruosités de l'égoïsme et les dévouements sublimes; et tous ces tableaux s'encadrent dans des lieux déterminés et décrits, s'éclairent de la lumière sinistre que leur envoie un ciel d'orage. Que pourrait désirer de plus l'imagination? Il n'y a rien de trop, d'ailleurs, puisque cette description se lit dans un roman. Mais, dans une histoire, cet épisode paraîtrait trop chargé, et, à coup sûr, Manzoni lui-même ne l'y aurait pas admis. Cependant, telles sont aujourd'hui les habitudes et les exigences de la sensibilité littéraire, qu'on trouverait sans doute

plus d'un lecteur disposé à mettre ici Manzoni au-dessus de Thucydide.

Au fond, il n'y a pas de comparaison sérieuse à établir entre l'ingénieux travail du romancier et la sévère composition de l'historien. Parmi les descriptions modernes, celle qui mériterait le plus d'être rapprochée du texte de Thucydide et qui en rappellerait le mieux, sinon la grandeur, du moins l'accent sincère et la pathétique simplicité, c'est peut-être celle qui sert si singulièrement de préambule au *Décaméron* de Boccace [1].

« On était arrivé à la treize cent quarante-huitième année de la bienheureuse Incarnation, quand, par l'influence des corps célestes et par l'effet de la colère de Dieu, qui voulut châtier les hommes pour leurs fautes, la peste, née dans les pays de l'Orient, vint et s'arrêta sur la belle ville de Florence. Ce fléau passait de contrée en contrée jusque vers l'Occident, frappant des

[1] Ces traductions sont empruntées à l'intéressant ouvrage de M. Delécluze, intitulé : *Florence et ses Vicissitudes*, 1215-1790 ; t. II, p. 347 et suiv.

multitudes innombrables de créatures, sans qu'aucune précaution, aucun moyen curatif pussent en arrêter les terribles effets..., pas même les prières et les processions par lesquelles les personnes pieuses essayaient d'apaiser la colère de Dieu. »

Ainsi commence Boccace, d'une manière qui, on le voit, rappelle un peu Thucydide. Une certaine analogie se fait même sentir dans une description, qu'il donne ensuite, des effets physiques de la peste, et dans quelques peintures générales de son influence sur les sentiments et sur les mœurs. L'égoïsme et la sécheresse de cœur imposent silence à l'amitié, pénètrent dans l'intérieur des familles; la peur envahit tout et suggère les systèmes de conduite les plus opposés. « Quelques-uns, ayant cru reconnaître qu'un régime tempéré était un préservatif certain contre le mal, se réunirent et s'enfermèrent pour vivre entre eux, ne faisant qu'un usage tres-modéré des nourritures les plus saines et des vins les plus délicats, et ayant soin, en outre, d'éviter toute espèce d'excès et de n'avoir

aucune communication avec le dehors... Ainsi garantis, ces gens passèrent les jours à entendre des concerts de musique et au milieu de plaisirs tranquilles. Entraînés par une opinion toute contraire, d'autres se persuadèrent que boire, chanter et rire, que se livrer sans mesure à tous leurs goûts, à tous leurs appétits, était le plus sûr remède. D'après ce principe, ils allaient boire et faire du bruit jour et nuit dans les tavernes. Bien plus, lorsqu'ils étaient certains de trouver leurs aises dans des maisons particulières, ils s'y établissaient. Rien n'était plus fréquent ni plus facile, alors que chacun, se regardant comme voué à une mort certaine, laissait, la plupart du temps, ce qu'il possédait à l'abandon... Dans cet abîme d'afflictions et de misères où notre ville se trouvait plongée, elle se vit privée bientôt encore de l'autorité des lois divines et humaines. Les prêtres, les magistrats, ainsi que les autres citoyens, étaient sujets à la maladie et ne pouvaient plus remplir leurs devoirs : la population en profitait pour se croire tout permis et pour se livrer sans frein à ses passions. »

La mortalité finit par amener la négligence des usages les plus sacrés ; on ne vit plus les parentes et les voisines pleurer autour des corps des défunts, ni en général aucun cortége funèbre. « Que de fois il arrivait qu'un prêtre, passant avec la croix, et ne croyant conduire qu'un mort, arrivait à l'église suivi de dix ou douze, car on saisissait le clergé au passage! Bientôt, il n'y eut plus ni croix, ni cierges, et l'on se débarrassa des cadavres comme si c'eût été ceux d'animaux. Enfin, la terre sainte des cimetières manqua, et l'on jeta les corps pêle-mêle et par centaines dans de grandes fosses communes. »

Boccace s'écrie en terminant : « Oh ! combien de grands palais, de nobles et belles habitations, remplies naguère de familles brillantes et nombreuses, de sociétés de seigneurs et de dames, restèrent vides ! Que de richesses, que d'héritages demeurèrent sans héritiers! » C'est de Florence qu'il s'agit, et non pas d'Athènes; et quelques traits, omis dans ces citations, rappellent les mœurs licencieuses de la société italienne à l'époque de la renaissance. Cependant le ton gé-

néral est grave, et le tableau ne manque ni de vérité ni de grandeur.

Mais ce qui semblerait appeler plus naturellement la comparaison avec Thucydide, c'est l'imitation bien antérieure du grand poëte latin Lucrèce. Si quelqu'un était capable de traduire un pareil modèle et d'en égaler la mâle beauté, qui pouvait plus y prétendre que l'auteur du poëme sur la Nature? Qui possédait, pour engager cette lutte, une langue plus nerveuse, des sources de poésie plus profondes et plus vives? Eh bien! Lucrèce lui-même, avec son âpre et puissant génie, est resté inférieur à Thucydide. Il a trouvé des expressions énergiques, des hardiesses heureuses de versification pour adapter un vêtement poétique à la prose de l'écrivain grec; il a même ajouté çà et là quelques traits qui peignent le morne silence de la médecine, impuissante et effrayée, l'aspect des mourants et l'effet de leur voix languissante et plaintive; mais, bien loin d'agrandir le tableau, il semble l'avoir diminué. Ce défaut tient à deux raisons. L'une, c'est que nous ne lisons pas dans Lucrèce

le beau passage qui couronne la description de Thucydide, cette peinture des excès produits par l'amour désespéré du plaisir et la négation de toute justice divine ou humaine. Et pourtant avec quelle éloquence le poëte n'a-t-il pas chanté ailleurs le stérile enivrement des voluptés et l'indifférence des dieux? Il semble qu'une cause inconnue ait interrompu son travail et laissé sa traduction inachevée. L'autre raison, plus grave encore, c'est qu'à la place de cette émotion discrète mais véritable qui anime dans toutes ses parties l'œuvre originale, on ne sent plus, malgré la beauté des vers, que les efforts de détail du poëte. L'unité a disparu. La poésie, qui semble cependant avoir pour privilége d'élever les tableaux qu'elle emprunte à la nature jusqu'à une simplicité et une grandeur plus parfaites, est ici moins simple et moins grande que l'histoire.

Les exemples qui viennent de se succéder sous les yeux du lecteur diffèrent entre eux par les sujets et par les qualités que déploie Thucydide; la vie y est inégalement peinte, l'émotion

plus ou moins libre ; tous ont des caractères communs : la proportion, l'unité, la force de l'expression morale. Ce sont les œuvres d'un art puissant et sévère qui possède des ressources infinies d'imagination et de sensibilité, mais se contient et se maîtrise, afin d'atteindre à cette sorte d'idéal dont Aristote a fait le propre de la poésie, lorsqu'il a dit[1], sans songer à Thucydide, que la poésie est plus philosophique et plus sérieusement vraie que l'histoire. Cette vérité supérieure qui se forme avec les éléments durables des faits, qui remplace par une vie éternelle la vie d'un instant qui est celle de la réalité, cette vérité qui seule est digne d'être la nourriture de l'âme, Thucydide en a conçu et créé des types dans ses narrations ; et il s'est trouvé que la même cause leur a donné à la fois leur valeur historique et morale et leur suprême beauté.

[1] *Poétique*, ch. IX.

CHAPITRE III

L'ART DANS THUCYDIDE

LA COMPOSITION. — LE STYLE.

L'histoire est à la fois une science et un art. Voltaire, réclamant pour lui le droit d'être l'historien de la France, disait qu'il n'y avait que les gens qui avaient fait des tragédies qui pussent jeter quelque intérêt dans notre histoire... « qu'il fallait dans une histoire, comme dans une pièce de théâtre, exposition, nœud et dénoûment[1]. » Cette idée, au fond, était moins nouvelle que ne le croyait Voltaire, car elle pouvait s'autoriser de l'origine même de l'histoire. La Grèce n'a produit des compositions historiques qu'après avoir fait des tragédies et des épopées. L'histoire y est née sous les auspices de la poésie ;

[1] *Lettre à M. le marquis d'Argenson*, 26 janvier 1740.

peut-être même que, sans ce patronage et cette influence, elle n'aurait pas pu naître, et qu'il n'y aurait eu que des annales et des mémoires, c'est-à-dire les matériaux de l'histoire et non pas l'histoire elle-même. Du reste, la critique des anciens, même dans la bouche de Cicéron, a plutôt exagéré les conséquences pratiques de cette origine, et, pour juger les historiens, s'est placée au point de vue de l'art plutôt que de la vérité. C'est, au contraire, au point de vue de la vérité que Thucydide avait prétendu avant tout se placer : il le dit hautement, et justifie pleinement cette affirmation. Cependant l'art a eu à ses yeux une grande importance. La composition étudiée de ses discours, l'habileté presque dramatique avec laquelle il a disposé les effets de ses narrations, ne peuvent laisser de doute à cet égard. On s'en convaincra encore davantage en examinant la composition générale et le style de son histoire.

I

La composition.

Le plan adopté par Thucydide a été souvent attaqué. C'est Denys d'Halicarnasse, dans ses jugements détaillés sur les historiens grecs et en particulier sur Thucydide [1], qui a été le premier auteur des principales critiques. Il se plaint de cette sèche et rigoureuse distribution par hivers et par étés qui embrasse à la fois dans chacune de ses petites divisions tous les faits qui se passent sur le vaste théâtre de la guerre : innovation malheureuse, dit-il, qui substitue la confusion à la clarté, détruit l'intérêt et enlève toute grandeur à l'exposition des événements. Hérodote et Hellanicus avaient suivi l'ordre des temps ou celui des lieux, sans interrompre ainsi cons-

[1] *Jugement sur Thucydide*, ch. IX et suiv. *Lettre à Pompée*, ch. III.

tamment le développement ni changer la scène de leurs récits : quand on lit Thucydide, l'esprit n'a jamais le loisir de s'abandonner à un même ordre d'impressions ou d'idées, se fatigue à suivre les fils croisés des différentes narrations et à franchir à chaque instant d'un bond les mers et les montagnes, et ne rencontre nulle part cette unité et cette harmonie qui sont les qualités d'une grande et belle composition. « Hérodote, avec des sujets nombreux et divers, a su composer un seul corps harmonieux : Thucydide, traitant un sujet unique, en a brisé l'unité en mille fragments. »

Il y a à distinguer parmi ces reproches. Il faut d'abord faire la part d'un sophisme qui consiste à vouloir appliquer la même méthode à des sujets différents. Thucydide traite un sujet unique et limité, qui n'embrasse pas plusieurs siècles et ne comprend pas tout l'univers : mais c'est pour cela même qu'il ne peut songer à reproduire la souplesse harmonieuse, mais un peu lâche, de l'ordonnance homérique. L'unité de son sujet serait bientôt détruite, s'il le distribuait en grou-

pes isolés et en séries successives de narrations. Car, en quoi consiste cette unité, sinon dans le rapport nécessaire d'événements qui se produisent en même temps sur les différents points atteints par la guerre et dans leur concours à un résultat général ? Quelles que soient leurs différences, considérés en eux-mêmes, quelle que soit la distance des pays où ils ont lieu, ce sont les éléments d'une même action : elle ne marche que parce qu'ils se confirment ou s'annulent mutuellement ; nous la perdrions de vue et nous en comprendrions moins bien les crises et les progrès, s'il ne nous était possible à tout instant de comparer entre eux les résultats particuliers des différents faits. C'est ainsi qu'au moment où nous le voulons, nous pouvons juger quel est en somme l'état des affaires d'Athènes, ce que lui permet ou lui impose la politique. Au contraire, si Thucydide s'établissait tour à tour dans chaque contrée, comme la guerre occupe à la fois bien des lieux divers, il serait toujours en retard pour l'ensemble des opérations, et l'action principale disparaîtrait. S'il prenait pour base de sa

chronologie les Olympiades, il se donnerait sans doute plus de liberté, mais serrerait moins le tissu général de sa narration et en marquerait d'une manière moins précise les progrès simultanés; il manquerait donc son premier but. Quant à l'idée de se conformer dans les divers pays aux habitudes locales pour désigner le temps, c'est par une singulière inadvertance que Denys réclame en sa faveur : c'eût été multiplier à plaisir les confusions et les difficultés. La division par étés et par hivers offrait au contraire pour tous les peuples un élément commun, fourni à la fois par les habitudes des Grecs et par les lois de la nature. Contrairement à la conclusion du rhéteur qui l'a jugé, Thucydide a donc fait son possible pour établir de l'unité dans un sujet très-complexe malgré ses limites. Il en a conçu le développement comme une suite de tableaux d'ensemble, où la lumière, en éclairant à la fois toutes les parties de chacun d'eux, réunissait toujours ses rayons sur le même centre, et, malgré la variété des aspects successivement présentés, ne

cessait pas de désigner principalement à l'attention le même objet.

Cependant, si l'on se borne à juger l'effet de la méthode de Thucydide, on ne peut disconvenir qu'il y a quelque chose de légitime dans le sentiment exprimé par Denys d'Halicarnasse. Dans le troisième livre, où il choisit les exemples de ses critiques, il exagère l'absence de lien entre les nombreux récits qui le composent; néanmoins le lecteur aimerait mieux être moins brusquement transporté de Mitylène à Platée et de Platée à Mitylène, et l'on pourrait croire que l'ensemble de la guerre n'eût pas été beaucoup plus difficile à comprendre, si, se décidant à embrasser à la fois une période de deux années, l'historien n'avait pas interrompu deux fois les intéressantes narrations qui se rapportent aux siéges de ces villes. Ce scrupule d'exactitude paraît donc quelquefois poussé trop loin. On éprouve quelque impatience à se voir ainsi troublé dans ses émotions, et l'on s'irrite un peu contre cette rigueur impassible de Thucydide, qui brise la chaîne de son récit, plutôt

que d'élargir le cadre étroit où il s'est volontairement enfermé. Enfin ce système de morcellement est impuissant à produire une aussi grande impression qu'un développement plus large et plus facile.

Toutefois, pour atténuer ce reproche, il faut remarquer que les parties les plus importantes, comme l'affaire de Pylos et surtout comme l'expédition de Sicile, qui tient deux livres entiers, ont peu à souffrir de ces interruptions : elles n'y sont pas multipliées, et, quand elles arrivent, sont assez bien ménagées pour que l'esprit, forcé d'abandonner la narration principale, ne sente aucune violence. En outre, la rapidité de Thucydide, qui caractérise en quelques traits les faits accessoires, lui permet de revenir assez vite aux principaux pour ne pas fatiguer la mémoire de ses lecteurs. Lucien[1], à la différence complète de Denys, veut que l'historien soit partout à la fois sur les points divers de son sujet, réponde par son activité à l'appel

[1] *Sur la manière d'écrire l'histoire*, ch. L.

simultané des faits qui le pressent, « s'avance du même pas que le temps. » Cette théorie lui a été inspirée par Thucydide.

En résumé, le plan de Thucydide, soumettant à une méthode de chronologie une et précise les éléments compliqués de la guerre du Péloponèse, en présente à chaque instant une vue générale et complète; par là il ramène à l'unité un sujet multiple et varié. Mais il n'admet pas cette harmonie imitée de l'épopée qu'une composition plus libre et plus vaste avait permise à Hérodote, ni, en général, cette variété de combinaisons et cette ampleur de forme qui sont ordinairement les caractères extérieurs d'un grand effort de l'art.

Il y a cependant une partie de l'ouvrage de Thucydide qui se prêtait à une composition plus artificielle. Encore sur le seuil de son sujet, libre des exigences d'une chronologie minutieuse et des règles que son exactitude devait lui imposer plus tard, il voulait y développer ses propres idées; il n'était pas mené par les faits, mais c'était lui qui les conduisait au gré

de sa pensée. Par conséquent, il était maître d'adopter la disposition la plus favorable à l'effet de l'ensemble. Cette partie, où Thucydide a eu pour but d'exposer ce qui a précédé et décidé la guerre du Péloponèse, est considérable, car elle occupe tout le premier livre. Elle a été précisément attaquée par le critique ancien qui vient d'être cité et par un des juges les plus autorisés parmi les modernes [1]. On n'a vu dans le premier livre qu'un assemblage de matériaux précieux, il est vrai, mais capricieusement réunis. Cependant une lecture attentive y découvre à la fois un ordre réel qui tient aux idées et une distribution harmonieuse qui satisfait l'imagination.

Les idées ont un lien commun; elles se rapportent toutes au sujet. Qu'est-ce, en effet, que l'introduction tout entière, sinon l'annonce de la grandeur des événements qui vont être racontés? et que va-t-elle chercher dans l'examen du passé, sinon la preuve de cette grandeur?

[1] M. Daunou.

Elle tient donc, par son principe même, au reste de la composition. Elle y tient encore parce qu'elle commence à faire distinguer certaines vues générales que la suite du livre continuera de mettre en évidence et d'où dépendra, en grande partie, l'intelligence du récit : l'opposition du caractère d'Athènes et de celui de Sparte, la différence des éléments dont se compose la puissance de chacune d'elles, la manière dont elles l'ont formée, leurs avantages et leurs côtés faibles, et par conséquent les chances et les dispositions qu'elles vont apporter à la lutte. C'est aux Athéniens qu'est donnée de beaucoup la plus grande place, parce qu'ils prêtent plus à l'étude, parce que l'activité de leur nature leur donne plus d'influence sur les événements, et aussi parce qu'ils sont destinés à former comme le centre de l'œuvre entière.

Thucydide est ainsi conduit à distinguer les causes réelles de la guerre : l'accroissement de la puissance athénienne; les craintes et la jalousie des Lacédémoniens. Cette idée a une grande importance; c'est le premier ressort de

l'action qui va s'engager. Aussi est-elle mise en lumière et placée immédiatement après l'introduction, au moment où l'auteur entre véritablement en matière.

Les récits historiques qui viennent ensuite comprennent deux ordres de faits : les uns justifient les conclusions de Thucydide; les autres contiennent les causes apparentes de la rupture de la paix et les préliminaires immédiats de la guerre: ce sont les affaires de Corcyre et de Potidée, et les négociations dont Sparte et Athènes sont tour à tour le théâtre. Tous ont donc un rapport plus ou moins direct avec le sujet, dont ils préparent ou commencent déjà le développement.

Enfin les narrations épisodiques qui trouvent place dans l'exposition générale ne sont pas des digressions inutiles. Elles se rattachent au sujet par des liens réels. Comment ne serait-il pas intéressant de savoir en détail la valeur des arguments que les deux peuples ont fait valoir pour s'autoriser à livrer aux chances d'une guerre aussi grave eux-mêmes et toute la Grèce

rangée autour d'eux ? Les griefs échangés entre Sparte et Athènes amènent donc naturellement l'explication détaillée des deux sacriléges commis pour punir l'entreprise de Cylon et celle de Pausanias. Le souvenir des accusations de Médisme dirigées contre Pausanias amène celui des accusations analogues dont Thémistocle fut victime, et, par suite, le récit de sa fuite et de ses dernières années, ainsi qu'un jugement général sur la nature de son esprit. Ce dernier épisode peut paraître déplacé, ou, du moins, uni aux autres par un lien un peu factice. Mais est-ce seulement par occasion que Thucydide introduit ici Thémistocle ? Cède-t-il seulement au plaisir de rappeler des aventures curieuses et de parler d'un homme d'esprit ? Qui ne voit que sa pensée va plus loin ? Il vient de passer en revue les faits les plus considérables qui aient agité le monde hellénique, et l'on sait dans quelle intention : de même il s'arrête volontiers sur les deux personnages qui, chez les deux nations rivales, ont joué le plus grand rôle et qui occupent le plus de place dans le souvenir

et dans l'imagination des Grecs. Quel est son but ? De même aussi une comparaison, qu'il ne fait pas explicitement, il est vrai, mais qu'il provoque et qu'il a présente à l'esprit : par le choix des idées qu'il exprime et par la disposition de ses matières, il rapproche Pausanias et Thémistocle de Périclès, du grand homme qu'aussitôt après il va nous montrer ouvrant aux Athéniens avec le calme d'une intelligence supérieure la carrière hasardeuse de la guerre. C'est avec Thémistocle que la comparaison est le plus directe. Déjà auparavant, une place importante lui avait été réservée, comme au principal auteur de l'accroissement de la puissance athénienne : maintenant nous avons de lui un portrait, où nous apprécions les ressources de ce génie naturel et sans culture qui, en fondant sur le développement de la marine la grandeur d'Athènes, semble avoir tracé la voie au génie, si cultivé au contraire, de Périclès, et a exercé avant lui la plus considérable influence sur les destinées de sa patrie.

Ainsi Thucydide n'a pas accumulé au hasard

les matériaux de cette première partie dont une division judicieuse des éditeurs alexandrins a fait le premier livre de son histoire; ce n'est pas sa fantaisie qui en a déterminé le choix, et leur réunion, formée par un enchaînement logique, réalise déjà la condition première d'une bonne composition. Comment les a-t-il disposés? D'après ce procédé fréquent de l'art grec qui, à une exposition de faits régulièrement agencés suivant l'ordre des dates et du raisonnement, préfère une méthode moins sévère et plus naturelle. Arrivé à un certain point d'une narration ou de l'explication d'une idée, l'écrivain retourne en arrière pour exposer ce qu'il devient nécessaire de savoir : chaque fait, chaque idée antérieure ne trouve ainsi son expression qu'au moment où le demande l'intelligence du développement actuel. C'est ce qu'avaient fait d'eux-mêmes les premiers conteurs, uniquement guidés par les besoins successifs de leurs récits improvisés. C'est ce que fit Homère; c'est ce que fit d'une manière plus inégale la muse savamment capricieuse de Pindare; c'est ce que

fit nécessairement la tragédie obligée de concentrer dans un petit nombre de tableaux les effets d'événements qui ont précédé le commencement de l'action ; c'est ce que fit à leur exemple Hérodote, plus grand artiste que les logographes ses devanciers, parce que plus qu'eux il s'inspira à la fois de la nature et de la poésie. Il est curieux de voir Thucydide, dans le premier livre, se rapprocher de ce rival dont la libre et large composition lui était dédaigneusement opposée par Denys. Lui aussi, il sait prendre une allure souple et aisée. Cependant il se distingue par un art plus maître de soi-même et plus savant. Ces détours auxquels il semble s'abandonner, il en surveille et en modère l'apparente irrégularité : ainsi le voulaient la nature de son esprit et les limites d'une exposition préliminaire. A la distribution des narrations et des scènes oratoires préside sans roideur une symétrie qui varie heureusement les impressions ; et en même temps les développements s'étendent ou se restreignent, suivant qu'ils se rapportent plus ou moins directement à l'objet principal du

travail de l'historien. Les plus considérables marquent le début de l'action; ils présentent déjà l'application du système oratoire de Thucydide; et ainsi s'établit naturellement la transition de la forme libre de l'introduction à la forme plus sévère de l'ouvrage lui-même, où ce système doit dominer [1].

Thucydide n'était donc pas étranger à ces ingénieuses combinaisons que les chefs-d'œuvre de l'art grec dissimulent sous un air d'aisance et de simplicité. Mais il n'en a usé que là où il s'est senti indépendant, c'est-à-dire avant de pénétrer dans le corps de son sujet. Une fois qu'il y a été engagé, l'exactitude chronologique a été sa première loi.

Mais, à défaut de cette harmonie extérieure,

[1] M. Hamel, professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres de Toulouse, a très-clairement développé la même opinion sur la composition du livre Ier de Thucydide, dans une analyse critique qu'a insérée la *Revue de l'Académie de Toulouse*, février 1856. Il renvoie lui-même à un article de M. Lerminier sur Thucydide (*Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1834). On y lit, en effet, une page remarquable sur la même question.

qu'il a crue en général incompatible avec la gravité de son œuvre, il s'est attaché à y établir une harmonie, pour ainsi dire, intime. Déjà sensible dans le premier livre, cette harmonie austère et profonde devait animer et soutenir tout le reste de la composition. Elle naît de la proportion des développements par rapport à la matière de l'histoire. C'est une vérité qu'il a été nécessaire de présenter tout d'abord, parce qu'elle était nécessaire à l'intelligence des discours. Les scènes oratoires et les descriptions ne sont pas des ornements arbitrairement appliqués sur le fond du récit, pour faire briller le talent de l'historien : ce sont des moyens d'insister sur les faits et sur les hommes les plus importants, et, par conséquent, des instruments de vérité. En outre, cette importance des hommes et des faits n'est appréciée que relativement au sujet. On s'étonne quelquefois de ne rien trouver chez Thucydide sur des personnages contemporains qui étaient alors à la tête de la civilisation, par exemple sur Socrate, sur Phidias, sur Aspasie : c'est une plainte de notre

curiosité plutôt qu'une critique adressée au nom de l'art. Ces omissions ont été volontaires et commandées par la régularité même de la composition.

Denys conteste encore ce mérite de proportion. Pour choisir parmi ses critiques celle qui supporte le mieux l'examen, il fait ressortir l'inconvenance de la fameuse oraison funèbre que Périclès prononce au deuxième livre. Il compte le nombre des morts, l'évalue à une quinzaine, rappelle qu'ils avaient péri dans un petit engagement de cavalerie d'où il n'était résulté pour Athènes ni gloire ni dommage sensible, et se demande à quoi bon cette description solennelle de leurs funérailles et cet étalage pompeux d'éloquence : n'eût-il pas mieux valu réserver cet honneur pour les vainqueurs de Pylos, qui devaient rendre un instant leur patrie maîtresse de la guerre, ou pour les cinq mille victimes du désastre de Sicile ? Mais ces événements étaient postérieurs à la mort de Périclès, et Thucydide tenait beaucoup à mettre sa brillante composition sous ce nom illustre : voilà la seule

explication que Denys trouve à une pareille faute.

Le principal défaut de cette objection, c'est de ne tenir aucun compte de la vérité historique sur laquelle est fondé l'art de Thucydide. Si Périclès a réellement prononcé un éloge funèbre, et si cet éloge, en soi, a produit une plus grande impression qu'aucun de ceux auxquels a pu donner lieu la suite de la guerre, l'historien est justifié. Or, en l'absence de toute preuve, on ne peut douter du premier de ces deux faits, sans mettre en question, sur tout le reste, la sincérité de Thucydide. Quant au second, il s'appuie au moins sur de grandes probabilités. Qui ne voit, en effet, qu'il ne s'agit pas ici de quelques hommes frappés par le sort des combats, mais d'une grande situation ? La guerre vient de commencer, le premier pas vient d'être fait dans une vaste et périlleuse entreprise : tous les citoyens se recueillent dans une attente pleine d'émotion, et sentent le besoin de confirmer en eux-mêmes par cette consécration solennelle et publique les sentiments d'où dépendent la gloire

et le salut de la patrie. Lors donc que la voix respectée de celui en qui ils ont mis leur confiance vient remuer leur âme par les paroles les plus nobles et les exhortations les plus pénétrantes, elle a une singulière puissance. Plus tard, quand les événements auront marché, les faits parleront eux-mêmes et le discours n'en sera qu'un complément banal : maintenant que les faits se taisent encore, les esprits sont tout entiers aux paroles qui dissipent leurs craintes et leur communiquent l'ardeur et l'espérance. Il n'y a donc pas lieu de blâmer Thucydide de s'être arrêté sur ce moment pathétique de son histoire. Il y a vu de plus, il est vrai, une occasion de produire Périclès ; mais, s'il en a profité, ce n'est pas par un calcul de rhéteur comme le prétend Denys, c'est pour faire connaître l'homme qui dirigeait alors la politique et qui était le plus digne de représenter dans cette occasion les grands côtés du caractère athénien. Et d'ailleurs, quelle place convenait mieux à l'éloge d'Athènes, matière obligée de ces sortes de discours, que le commencement de l'ouvrage ?

N'était-ce pas alors, plutôt qu'au milieu de l'action, qu'il était à propos de s'arrêter à la dépeindre, et de déterminer ses traits et sa physionomie ? Ainsi à une raison d'exactitude historique sont venues se joindre des raisons de convenance générale.

Thucydide ne pouvait insérer dans sa composition plusieurs oraisons funèbres. On peut dire la même chose de certains sujets d'une forme moins déterminée, mais qu'il ne pouvait traiter plusieurs fois sans s'exposer à des répétitions. Ainsi, après avoir caractérisé les dissensions de Corcyre, il lui était difficile de caractériser d'une manière tout à fait nouvelle les dissensions d'Argos, surtout dans un système qui procédait par traits généraux plutôt que par détails. Le premier tableau l'a dispensé de faire le second. Telle est sa méthode dans les différents ordres de sujets qu'embrasse son histoire : il choisit les exemples qui viennent les premiers par ordre de dates, ou les plus frappants, et en fait des types. Il évite ainsi des redites, se ménage la faculté de précipiter sa marche, et, s'il

sacrifie des vérités de détail, marque en traits plus profonds et plus nets les vérités générales que contient chaque situation.

La place des harangues est déterminée d'après des considérations analogues. Alcibiade donne deux fois aux Lacédémoniens le conseil si funeste pour Athènes de fortifier Décélie. Le premier de ces discours seul est développé; Thucydide ne fait que mentionner le second. En parlant particulièrement des harangues, il a déjà fallu remarquer cette méthode de simplification. Elle est du reste inhérente à l'histoire, qui n'existe qu'à la condition de faire un choix parmi ses matériaux et de sous-entendre beaucoup; mais l'histoire sous-entend d'autant plus et s'astreint d'autant moins à l'exactitude positive, qu'elle est plus rapide et qu'elle tient plus à mettre en lumière les vérités générales. C'est pour cela que, chez Thucydide, elle simplifie avec une hardiesse dont on ne trouverait peut-être un second exemple dans aucune littérature.

Ainsi s'expliquent la plupart des inégalités

apparentes de la composition de Thucydide. Il a résolûment choisi ses exemples et ses types; il n'a pas traité isolément les différentes parties de son œuvre, mais il a voulu les distribuer sur des plans divers suivant leur rapport avec l'action principale. S'il avait pu mettre la dernière main à son ouvrage, nul doute qu'il y eût établi une proportion encore plus rigoureuse; mais il ne faut pas s'exagérer le nombre des changements qu'il eût faits aux sept premiers livres. On peut les considérer comme achevés. Il est à croire, par exemple, qu'il n'eût pas diminué au profit des autres livres le nombre des discours que nous lisons dans le premier et dans le sixième. Pourquoi? parce que ces livres sont des expositions, l'un, du sujet principal, la lutte de Sparte et d'Athènes; l'autre, de ce second sujet, l'expédition de Sicile, qui, en venant s'introduire dans le premier, en a si fortement modifié le développement. Ce sont les moments où les résolutions se pèsent, où les éléments de la situation et les chances se discutent, où l'opinion, avant que l'attention publique soit toute

aux événements, s'arrête plus longtemps à examiner les forces, le caractère et les droits des adversaires. Or nous savons que Thucydide confie principalement aux discours l'expression de ces considérations générales.

Un système de composition si sévèrement subordonné à la nature du sujet n'admet pas les digressions. Aussi faut-il louer Thucydide d'en avoir été très-sobre. Bien peu de morceaux de son histoire méritent ce nom. La description de la peste d'Athènes est un épisode légitime et une partie importante du sujet. Si l'on songe quel surcroît cette calamité apporta aux maux inévitables de la guerre, à quelle épreuve elle soumit le courage des Athéniens et l'autorité de leur guide, enfin quel tort irréparable elle leur fit en les privant de cette direction tutélaire, on reconnaîtra sans peine qu'elle devait appeler toute l'attention de l'historien. Denys, qui juge tout au point de vue de l'agrément littéraire, reproche au contraire à Thucydide l'absence de digressions, et cite comme des exceptions heureuses le passage sur la fondation des villes grecques en

Sicile[1] et celui où il est question des Odryses[2]. Tous deux sont bien placés : l'un est une introduction naturelle à la tentative des Athéniens pour conquérir cette seconde Grèce ; l'autre, en dépeignant ces nombreuses populations barbares mises en mouvement par la politique athénienne, caractérise ce vaste développement de la guerre annoncé par le préambule. Une digression qui se justifie moins facilement est celle qui concerne le complot d'Harmodius et d'Aristogitón. Après en avoir déjà dit quelques mots au premier livre, Thucydide en fait un récit détaillé au sixième, uniquement parce que l'ambition d'Alcibiade réveille chez les Athéniens le souvenir des Pisistratides. Irrité des déclamations qui retentissaient à ses oreilles, Thucydide a pensé évidemment à détruire le prestige qu'une erreur attachait à ces prétendus héros de la liberté athénienne. Il n'y devait pas réussir, du moins chez ses compatriotes : pour ce qui les regarde,

[1] Liv. VI, ch. II et suiv.
[2] Liv. II, ch. XCVII.

il s'est inutilement départi de sa réserve habituelle. Ces infractions sont rares, et il faut surtout s'étonner que la science, encore si près de son origine, ait déjà des allures aussi régulières.

Elles n'empêchent pas de conclure que la composition de Thucydide est en général soumise aux lois de la proportion et de l'harmonie. Pour lui, ces lois sont fondées sur une conception unique du sujet, et consistent dans l'accord des développements avec l'importance relative des idées essentielles qu'ils sont d'abord destinés à faire ressortir. L'art est donc complétement subordonné à la pensée et n'est que la conséquence et l'image extérieure de l'harmonie qui règne dans l'intelligence raisonnable de l'artiste. Telle est la source profonde de l'harmonie et de l'unité qui sont propres à l'histoire de la guerre du Péloponèse. A ne regarder que l'apparence, elles ne semblent résider que dans ce caractère homogène qui distingue toute œuvre vraiment originale : c'est le même génie qui partout a marqué sa puissante empreinte. Le tour et l'agencement des pensées, la langue

et le style, même dans les discours, prêtés cependant à tant d'orateurs divers, tout a revêtu la même couleur et montre les mêmes qualités.

II

Le style.

L'appréciation de la langue de Thucydide appartenait à la science minutieuse des grammairiens de l'antiquité. Ils nous apprennent que ce dialecte qu'il a imposé à tous les pays où il s'est transporté à la suite des événements est l'ancien attique, et que ses écrits en ont été considérés comme la règle. Mais tous ses lecteurs peuvent d'eux-mêmes reconnaître dans son style des caractères qui ont tenu à son temps et à son génie propre.

Il a écrit au moment où se formait la prose attique. C'est une époque curieuse, où ce travail est produit par une immense activité de l'intelligence. La double influence de l'ancienne

éloquence athénienne, telle que l'avaient formée les luttes solennelles de la tribune, et de la poésie, parvenue à la perfection, s'y confond avec celle du mouvement philosophique qui agite et transforme la société. La prose s'efforce de fixer ces fortes et concises expressions que lui fournissent les improvisations des orateurs, et d'y adapter les formes de la phrase poétique; en même temps elle s'étudie à déterminer les lois encore indécises du langage et à marquer par des mots les caractères précis et les nuances que la pensée s'exerce à distinguer dans les idées. C'est une lutte pénible, où la victoire n'est pas toujours complète et témoigne souvent elle-même des efforts qu'elle a coûtés. Si l'on veut apprécier dans un succès plus facile et plus décisif les effets immédiats de cette influence philosophique, il faut s'adresser à la poésie qui la subit au même moment. L'instrument depuis longtemps assoupli que la poésie fournit à Sophocle lui permet, sans altérer la beauté pure et la grâce exquise de son style, d'y admettre ces expressions complexes et abstraites qui sem-

blent créées par la pensée plus que par l'imagination. Il n'en est pas de même pour la prose : irrégulière et inexpérimentée, elle cherche vainement à compenser l'embarras qu'elle ne peut s'empêcher de trahir, au moyen d'ornements déplacés ou puérils inventés par les sophistes.

Thucydide n'est pas exempt de ces imperfections de l'ancienne école attique. Antiphon les lui avait transmises. Chez tous deux, elles venaient en partie de l'influence des Gorgias et des Licymnius. Il est facile de relever dans le style de Thucydide des exemples de ces petits effets d'harmonie que, du reste, l'art antique, ni à Athènes ni à Rome, n'a jamais complétement répudiés. Il aime les correspondances symétriques de syllabes et de sons. Il prodigue les antithèses de mots comme d'idées. La construction de ses phrases est souvent irrégulière, coupée par de brusques changements de tournure, soumise à des inversions trop hardies. Les formes abstraites et générales y dominent quelquefois sans nécessité et aux dépens de la précision. A côté de l'abus des ellipses, se

font remarquer, bien plus rarement il est vrai, des redondances. Il n'y a personne enfin, même dans l'antiquité, qui n'ait été arrêté par des obscurités et qui n'ait senti dans l'allure générale la gêne et l'effort. Et ce qui prouve le mieux l'inexpérience de cette prose qui se forme, c'est que les morceaux les plus travaillés sont ceux où ces défauts sont le plus fréquents. Néanmoins Thucydide est un des plus grands écrivains qui aient existé.

En effet, excepté les consonnances symétriques qui sont des exagérations de l'antithèse, transportée jusque dans les formes les plus extérieures du langage, il n'y a pas un de ces défauts qui ne soit lié à de précieuses qualités. Les antithèses elles-mêmes sont comme des instruments de précision, à l'aide desquels sa pensée marque avec une netteté singulière les différences et les rapports des idées. Elles lui fournissent, tantôt des oppositions rapides, tantôt des analyses pleines de finesse, et c'est là qu'est le plus sensible l'heureuse influence que Prodicus, nous dit-on, avait exercée sur lui. Les

antithèses ont toujours été conformes au goût athénien, qui est net et subtil, et, dans toutes les littératures, elles ont contribué aux grands effets de l'éloquence qui fait jaillir des contrastes une lumière vive et pénétrante : elles convenaient donc au génie de Thucydide, à la fois philosophique et oratoire. Aussi serventelles de base au savant édifice de son style : la construction de ses phrases est fondée sur l'opposition et la correspondance symétrique des idées, et ce principe donne la clef de la plupart des passages difficiles. Ce qui peut nous tromper, c'est que l'écrivain prend quelquefois plaisir à rompre extérieurement cette symétrie par la diversité et l'irrégularité des tournures. Il en résulte un genre de grâce particulier qui, plus tard, devait disparaître ou plutôt se fondre dans des formes plus parfaites. Ces licences ne sontelles pas en effet des signes de ce goût d'aisance et de souplesse élégante qui devait être un des principaux caractères de la belle prose attique, et dont le charme se révèle tout entier dans Xénophon, dans Platon et dans Isocrate ?

Les rhéteurs ont accusé Thucydide d'être poétique. Par là ils n'entendaient pas critiquer un abus de métaphores et d'images produit par un jeu de l'imagination. Ils avaient en vue la hardiesse de ces expressions isolées et cette liberté des constructions grammaticales qui semblaient imitées de la poésie lyrique. Il se peut en effet que, chez Thucydide, la prose n'ait pas parfaitement conscience de ses limites ni de ses lois. Qu'importe cependant, s'il a su tirer de là les beautés les plus légitimes et en particulier cette merveilleuse concision que les anciens ne pouvaient se lasser d'admirer? Chez lui un seul mot a souvent la puissance de traduire une idée complexe ou de rendre toute une situation. Une image distincte rassemble en elle-même tous les éléments d'une vérité et frappe tout à coup l'intelligence en y laissant une empreinte durable. C'est un des plus grands résultats de cette tradition gnomique qui avait inspiré l'éloquence de Périclès. Là est en partie le secret de cette langue rapide, *à la fois idéale et précise*, comme a dit heureusement M. Lerminier, dont le tissu

nerveux contient la pensée sans en affaiblir la vigueur ni en ralentir le mouvement[1]. Thucydide généralise et conclut; c'est pour cela que sa lecture est si profitable à l'esprit.

De même, malgré quelques obscurités de détail, l'emploi de ces tours insolites profite en définitive à l'intelligence, qui est plus vite éclairée et plus fortement saisie. La loi suprême, en effet, qui préside à la construction des longues phrases où ils se rencontrent, et qui en dirige l'irrégularité apparente, c'est la loi de l'unité. Thucydide veut faire tenir dans une seule forme toutes les causes qui concourent à un même résultat : la nature particulière de ces causes, leur importance relative, leur action successive ou simultanée, leurs influences réciproques, tous ces éléments et toutes ces nuances sont indiqués en même temps, de manière à se réunir sous une impression commune et à se fondre en une seule idée. Pour y réussir, ce qu'il faut d'efforts à Thucydide se trahit par la vio-

[1] Thucydide, *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1834.

lence qu'il fait aux habitudes de la langue; mais il montre aussi, soit par le choix et la composition des mots, soit par la variété des tournures de détail, un art et une délicatesse infinis, et l'effet général est plein de grandeur. Il détruit presque cette infériorité incurable du langage, cette impuissance à rendre la rapidité et l'action multiple de la pensée embrassant en un seul instant plusieurs objets et les rassemblant sous une même vue. Plus tard, le style des grands écrivains sera moins elliptique et prendra une allure plus élégante et plus dégagée; au moyen de divisions savantes, il atteindra à une précision supérieure, présentera le développement successif d'une analyse plus méthodique, aura plus d'abondance : égalera-t-il souvent l'effet de ces puissantes synthèses de Thucydide? C'est donc la pensée qui conduit et qui gouverne le style de Thucydide; elle l'assimile presque à sa nature et lui fait rendre presque aussitôt toutes les idées qu'elle lui confie. De là vient un caractère singulier de grandeur et de simplicité.

La majesté de Thucydide, admirée dans l'antiquité, même par ses détracteurs, est facile à reconnaître et n'a plus besoin d'être définie. Il est plus difficile de dire en quoi consiste sa simplicité. Ce n'est pas cette simplicité pleine de jeunesse et de fraîcheur que nous admirons dans Homère : la jeunesse de la prose attique n'a rien de commun avec celle de l'imagination. Ce n'est même pas la simplicité d'Hérodote, qui s'est formé à l'école d'Homère. Ce n'est pas non plus celle de Xénophon, dont le style s'adapte aux idées comme un vêtement souple et gracieux. C'est une simplicité à la fois inexpérimentée et savante. Ennemie de l'emphase et de l'appareil extérieur des développements, elle sait rendre toutes les intentions et toutes les nuances de la pensée, mais sans posséder encore l'agilité ni l'aisance. Elle se pénètre jusqu'à l'excès des caractères de l'esprit de Thucydide. Ainsi nous sommes surpris de la constance avec laquelle ce style ramène toutes les idées à un petit nombre de points de vue communs, les désigne et les classe d'après les considéra-

tions abstraites de l'étendue et de la grandeur, distingue en toutes choses l'apparence et la réalité, l'intention et le fait; et, malgré la richesse d'observations morales que produit le fréquent emploi de ces procédés, nos habitudes d'élégance moderne sont déconcertées par un sacrifice si complet des formes extérieures aux préoccupations logiques de l'esprit. Les esprits curieux d'archaïsme y voient une des marques les plus sensibles de l'originalité de Thucydide.

Le style et, en général, l'art chez Thucydide ont pour caractère principal d'être les fidèles expressions d'une grande et sévère intelligence. L'art relève de la raison. Dans des conditions déterminées par la volonté ferme de l'écrivain et par son respect pour sa propre pensée, il tend à la proportion et à l'unité. Qu'on y joigne l'aisance et la grâce, et l'on aura toutes les qualités essentielles de l'atticisme. A l'exemple de la critique ancienne, la critique moderne, sous l'impulsion de Winckelmann et de Lessing, a tenté de rendre sensibles certaines beautés de la littérature par des comparaisons empruntées au dé-

veloppement parallèle des arts. L'image qui semblerait le mieux représenter, dans son effet général et dans son ensemble, l'œuvre de Thucydide, c'est celle d'un beau temple grec comme ceux de Corinthe ou de Pæstum, fruits de cette époque où l'art, encore étranger à l'élégance exquise des détails, réalise déjà l'idée d'une harmonie puissante et durable. Revêtu d'un caractère de force et de sévérité, l'édifice religieux admet peu d'ornements extérieurs, et semble uniquement destiné à être la demeure éternelle du Dieu dont la statue est dans le sanctuaire. La divinité qui habite l'œuvre de Thucydide et qui fait sentir sa présence dans toutes les parties, c'est la raison.

CHAPITRE IV

DE L'ORIGINALITÉ DU GÉNIE DE THUCYDIDE

DES PRINCIPES ET DES IDÉES PERSONNELLES DE THUCYDIDE. INFLUENCES QU'IL A SUBIES. SA MORALE. SA POLITIQUE. SES IDÉES GÉNÉRALES. SON PATRIOTISME ET SON CARACTÈRE. — DE L'INFLUENCE EXERCÉE PAR THUCYDIDE DANS L'ANTIQUITÉ SUR L'HISTOIRE ET SUR L'ÉLOQUENCE : POLYBE, SALLUSTE, TACITE, DÉMOSTHÈNE.

I

Des principes et des idées personnelles de Thucydide. Influences qu'il a subies. Sa morale. Sa politique. Ses idées générales. Son patriotisme et son caractère.

Quelque peu que l'on touche au livre de Thucydide, on l'y entrevoit lui-même. Non qu'il affecte de se montrer; il se couvre de voiles au contraire, et tous ses interprètes ont senti la nécessité et le péril de chercher une pensée qui se cache à demi. Mais telle est son originalité,

la source en est si bien, non pas dans les habitudes extérieures du style, mais dans le fond même de l'esprit qui la possède, que cet esprit frappe inévitablement l'attention. Il était donc impossible de parler des récits de Thucydide, et surtout de ses discours, où il a mis tant de lui-même, sans indiquer la nature propre et la disposition générale de ses idées. Ce n'est pas assez pour qui veut le comprendre : il faudrait encore s'arrêter à définir les caractères intimes de ce génie original. Si Thucydide, par la réserve qu'il s'est imposée, n'aide pas toujours un pareil effort, il le provoque, en disant hautement qu'il travaille pour l'avenir. Qu'entend-il en effet par là ? Ce n'est pas seulement transmettre à la postérité des renseignements exacts sur les faits qu'il raconte, c'est contribuer à son éducation ; c'est entrer en communication avec les intelligences qui observeront et qui jugeront un jour, pour les aider à reconnaître la vérité sur leur propre temps. Le but avoué de son histoire, celui qu'il croit le but principal de l'histoire, c'est donc un but philosophique.

Cette conception est déjà en elle-même la preuve d'une originalité puissante. Qui, avant Thucydide, avait songé à faire du récit des faits passés ou contemporains une leçon pour l'humanité? Personne, à coup sûr, parmi les historiens, encore esclaves des légendes et des fables, même quand ils osaient les mettre en doute. Personne même parmi les philosophes; leurs explications générales de la nature et de l'homme, leurs libres interprétations des traditions poétiques et merveilleuses pourraient tout au plus avoir frayé la voie à l'idée précise et féconde dont on trouve chez lui la première expression. Cependant les hommes qui sont venus avant lui, historiens et philosophes, ne lui ont pas été inutiles. Il faut tenir compte de cette influence générale qui s'est inévitablement exercée sur lui à un moment où, sur tous les points du monde grec, l'esprit d'investigation et de critique se développait. Il est surtout nécessaire, pour le comprendre lui-même, de voir quels exemples ou quelles leçons ont agi directement sur son esprit et ont pu contribuer à le former.

Les exemples lui sont venus des historiens, de deux surtout : d'Hécatée, qui, avant lui, avait hautement réclamé contre les mensonges et la crédulité des Grecs; et plus encore d'Hérodote. Ce second point a été mis en question; on a complétement nié les rapports d'Hérodote et de Thucydide. Tout le monde connaît cependant ce petit récit qui nous montre Thucydide à quinze ans, versant des larmes d'admiration et d'envie à la vue de l'enthousiasme excité par une lecture solennelle d'Hérodote à Olympie, et tout le monde en a été charmé. Mais les sceptiques ont beau jeu à remarquer comme tout s'arrange dans cette scène pour le plaisir de l'imagination : quoi de plus touchant que cette inspiration directe d'un triomphe qui éveille dans l'âme d'un enfant le sentiment de sa vocation, la remplit d'une émulation féconde et rapproche par une communication merveilleuse deux génies rivaux? C'est pour cela même qu'ils n'ont pas tort de signaler ici une de ces fables par lesquelles la Grèce vieillissante aimait à embellir ses souvenirs les plus beaux.

On trouve aussi que Thucydide s'est montré peu reconnaissant pour Hérodote, qu'il ne nomme même pas, qu'il réfute par allusion et qu'il confond dans une désignation dédaigneuse avec tous ceux qui n'ont cherché qu'à bercer de fables les oreilles et l'esprit de leurs auditeurs. On se demande enfin, en s'appuyant sur une discussion de dates, quelle utilité Thucydide a pu retirer d'un ouvrage qui ne fut probablement publié qu'après sa mort.

Il est certain en effet qu'il n'a pu avoir entre les mains toute l'*Histoire* d'Hérodote. Mais a-t-on le droit d'en conclure qu'il n'a pas connu ces fragments que les lectures publiques avaient livrés à l'avidité littéraire des grandes villes de la Grèce, et qu'il a été inutilement témoin des honneurs dont Athènes même récompensa la plus authentique de ces lectures? En réalité, Hérodote excita l'ardeur de Thucydide par le spectacle de sa gloire, et lui aplanit le chemin en lui montrant ce que pouvaient déjà faire l'amour et le sens de la vérité dans la critique, et l'art de peindre dans la narration.

Cependant, une différence profonde sépare les deux grands historiens, et cette différence vient à la fois de la diversité de leur génie et de celle de leur éducation. Quels qu'aient été les services rendus par Athènes à Hérodote lui-même, c'est le chef-d'œuvre de l'école ionienne qu'il a produit; Thucydide, au contraire, a élevé le premier et le plus grand monument de l'école attique. Or, s'il y réussit, ce fut grâce à la tradition athénienne et, en même temps, à un concours d'influences qui, à ce moment, développaient le génie propre d'Athènes et l'amenaient, soit par des secours, soit par des luttes, à revêtir ses caractères définitifs. Les témoignages anciens nous disent en effet qu'il profita de l'enseignement d'Antiphon et d'Anaxagore, et qu'il dut aussi quelque chose à Prodicus et à Gorgias.

Parmi ces maîtres, celui qu'il faut nommer le premier, c'est Anaxagore. Thucydide a été l'héritier des premiers philosophes plus que des premiers historiens; ces hommes, qui s'étaient dévoués à la lutte pénible et inquiète de la raison naissante contre les puissants mensonges qui la

retenaient captive, préparèrent le libre et vigoureux essor de son intelligence. Anaxagore, en lui transmettant le fruit de ces efforts redoublés déjà pendant plus d'un demi-siècle, y joignit sa propre inspiration. Il est resté, lui aussi, un physicien. Mais les traits les plus populaires de sa vie et de ses doctrines le séparent de ceux qui ne surent qu'inventer des systèmes exclusifs de la nature, et brisent pour lui le cercle fatal où se consumèrent les forces de leur esprit. Celui qui s'oubliait à contempler, des sommets du Mimas, les harmonies du ciel et qui un jour s'écria : « L'esprit est infini ; il est souverain et sa puissance lui est propre ; il n'est mêlé à aucune chose et seul il existe en soi ; » celui-là n'est plus seulement l'ingénieux auteur d'une explication matérielle ou mécanique du monde ; c'est le père du spiritualisme, c'est le précurseur de la philosophie athénienne, et ses disciples apprendront à se faire une idée plus pure de la vérité et à se former de l'art une conception plus sévère et plus haute. Phidias saura représenter les dieux ; Périclès, gouverner la répu-

blique la plus capricieuse par l'ascendant de sa raison; Thucydide, comprendre et juger le cours des choses humaines.

L'éducation que Thucydide reçut d'Antiphon semble avoir été plus particulièrement littéraire. Cependant Antiphon était plus qu'un maître de rhétorique; c'était un politique et un homme d'action. Il semble avoir conservé quelque chose de cette antique tradition athénienne que Solon avait transmise au maître de Thémistocle, un certain Mnésiphile de Phréar. « Cet homme, dit Plutarque[1], n'était pas un rhéteur, ni un de ces philosophes qu'on a nommés physiciens; mais il faisait sa profession d'enseigner ce que l'on appelait la sagesse, c'est-à-dire les qualités intellectuelles et pratiques d'un citoyen capable de prendre part aux affaires de son pays. » Antiphon était un rhéteur, il cultiva et il enseigna l'art de la parole; son habileté le rendit même suspect au peuple, et, par là, dans la plupart des circonstances, l'écarta personnellement des

[1] *Vie de Thémistocle.*

débats politiques ou judiciaires ; mais la fin de sa vie, racontée par Thucydide lui-même, nous le montre organisant une révolution, et, d'après le même témoignage, quiconque avait à paraître devant un tribunal ou devant le peuple, trouvait en lui le plus précieux conseiller. A son école, l'historien de la guerre du Péloponèse put donc apprendre aussi à connaître les affaires et les hommes.

A ces influences d'Anaxagore et d'Antiphon, qu'on joigne encore celle de Prodicus et de Gorgias ; qu'on se rappelle les efforts de ces deux maîtres pour faire du langage l'interprète exact et subtil des rapports et des différences des idées, ne sera-t-on pas préparé à voir dans Thucydide, d'un côté, un esprit ferme et précis, nourri d'expérience et de réalité ; de l'autre, une raison également habituée aux spéculations hardies et aux analyses délicates ? Tels sont en effet les caractères que découvre en lui notre examen. Quand il applique à l'histoire ces forces si puissantes et si bien réglées, il la conçoit en moraliste et en philosophe. La morale et la philoso-

phie, sans l'entraîner hors des limites légitimes de l'histoire, l'éclairent pour lui et lui en découvrent toute l'étendue.

Le caractère moral de l'œuvre de Thucydide est incontestable; il importe cependant de déterminer où il réside et en quoi il consiste, car il n'est pas toujours où nous nous attendrions à le trouver. Ainsi ne semblerait-il pas qu'il dût principalement éclater dans des jugements particuliers portés sur la conduite des individus et sur celle des peuples? Consultons le livre de l'historien.

C'est au sujet des individus qu'il arrive le plus souvent à Thucydide d'exprimer une appréciation. Mais cette appréciation, quand il la fait, est singulièrement discrète et contenue. Une parole sévère, une phrase méprisante flétrissent les démagogues Cléon et Hyperbolus : Cléon, « le plus violent des citoyens; » Hyperbolus, « un misérable, que l'ostracisme avait frappé, « non par crainte de sa puissance et de son « crédit, mais pour son caractère et comme la « honte de la ville. » C'est une justice sommaire

et terrible, malgré le calme inaltérable du juge. Ce même juge, nous l'avons vu, peut aussi, par quelques mots jetés au milieu de réflexions politiques, donner une haute idée de la probité et de la grandeur d'âme de Périclès. Ailleurs il ne parle même pas : pour rendre hommage au patriotisme du Béotien Pagondas et aux vertus de Brasidas et d'Hermocrate, il s'en remet au spectacle de leurs actions ou à l'effet des paroles qu'il leur prête. Ailleurs enfin, il parle, mais dit autre chose que ce que demande notre conscience émue, ou, du moins, nous confond par sa réserve et sa sérénité. Par exemple, comment ne lui échappe-t-il pas, à lui, le narrateur si pathétique du désastre de Sicile, une seule parole d'impatience contre les lenteurs et les faiblesses superstitieuses de Nicias qui ruinent les affaires des Athéniens? Non, l'historien n'accorde pas cette satisfaction à notre émotion, ni à la sienne, et, au moment où ce général périt victime de la catastrophe qu'il aurait dû prévenir, nous ne lisons qu'un éloge de sa piété.

Ce calme nous surprend, surtout, lorsqu'au

lieu de profiter à un honnête homme, il semble au contraire tourner à l'avantage d'un mauvais citoyen. Thucydide ne nous déguise pas l'ambition ni l'égoïsme d'Alcibiade ; il le montre indiquant à Sparte les moyens de nuire à sa patrie, combattant même avec les ennemis contre ses concitoyens : est-ce donc suffisant ? Quoi ! pas un mot d'indignation contre lui, pas même un mot de blâme n'a pu trouver place dans l'appréciation de la conduite des Athéniens à son égard [1] ? Il se borne à regretter que les habitudes d'Alcibiade, par leur disproportion avec sa fortune privée, l'aient fait soupçonner de viser à la tyrannie et aient décidé le peuple à lui retirer la conduite de la guerre qu'il dirigeait avec succès. Il semble que toute la question soit de savoir de quel côté était l'intérêt du moment. Quant aux idées de dignité et d'honneur, quant au sentiment de l'humiliation où descend un peuple qui pour quelque temps se met aux pieds d'un pareil citoyen, il est impossible de croire

[1] Liv. VI, ch. xv.

que Thucydide n'en ait pas été touché, cependant il ne le dit expressément nulle part et ne croit pas nécessaire d'offrir autre chose à l'esprit que l'image exacte des faits.

Voici un dernier exemple non moins remarquable. Nous venons d'assister aux différentes phases de la révolution des Quatre-Cents. Nous avons vu le succès de leur complot à Athènes et à l'armée de Samos, leur tyrannie et leur violence dans la ville, puis, quand une justice de la destinée a dissous leur association et confondu leurs desseins, les efforts désespérés de quelques-uns d'entre eux pour garder le pouvoir et sauver leur vie, même, disait-on, au prix de la liberté et de la puissance de leur patrie. Ils échouent, et Antiphon, un de leurs principaux chefs, est condamné à mort. A ce moment, que dit de lui Thucydide [1] ? Il se borne à vanter le caractère et l'éloquence du grand orateur. Mais Antiphon a conduit cette révolution dont un fidèle tableau nous retraçait tout à l'heure les

[1] Liv. VIII, ch. LXVIII.

excès ; il a même fait partie de cette ambassade qu'on accusait d'avoir voulu livrer à Sparte les vaisseaux et les murs du Pirée : quelle part de responsabilité lui revient-il dans ces violences et dans ces négociations suspectes ? Si Thucydide tient à la mémoire de son maître et s'il le croit innocent, comment ne le disculpe-t-il pas ? S'il le croit coupable, comment ne le condamne-t-il pas lui-même, et se contente-t-il de louer en général son mérite et sa vertu ? Dans ce cas, comme dans le précédent, il ne suffit pas de remarquer une réserve singulière ; il y a peut-être aussi un trait du caractère grec. Antiphon et Alcibiade possédaient chacun une grande intelligence : il semble que l'historien soit plus occupé de les admirer ou de les comprendre que de juger leur moralité.

On voit donc que, si, dans ces jugements, la valeur morale des actions est quelquefois nettement déterminée, elle ne l'est pas toujours. Évidemment Thucydide serait un moraliste médiocre, s'il n'avait pas fait une plus large part aux principes de la justice et du bien. Il leur a fait

une part très-grande au contraire ; mais, le plus souvent, ce n'est pas dans l'expression directe et explicite de ses propres sentiments : sans intervenir lui-même, il a soin que chacun des actes qui paraît à nos yeux se présente revêtu du caractère honorable ou honteux qui lui convient. Par la seule vertu de l'expression et, en particulier, par un effet des discours, l'impression morale est partout nette et distincte.

Cela est encore plus vrai de la manière dont il nous fait apprécier la conduite des peuples. Et il en devait être ainsi, car on éprouve plus rarement le besoin d'exprimer une conclusion morale sur un peuple que sur un individu. Ici il suffira de rappeler un seul exemple. Thucydide nous raconte au troisième livre[1] que les Spartiates et les Thébains, après avoir invité à se rendre deux cents hommes qui restaient encore à Platée, les ont mis à mort au mépris de l'humanité et du droit. On ne peut douter qu'il condamne cette perfidie ; mais où est la preuve de

[1] Ch. LII et suiv.

ses sentiments? Seulement dans l'éloquente et pathétique protestation des victimes. Qui ne les plaint, en effet, et ne flétrit leurs bourreaux, en entendant ces derniers citoyens de la plus dévouée et de la plus héroïque des petites villes de la Grèce exprimer le douloureux sentiment de l'abandon qui les livre à leurs ennemis mortels, et s'adresser inutilement à la justice et à l'honneur des Lacédémoniens qu'ils ont imprudemment acceptés pour juges? « ... Nous vous prions, au nom des dieux qui ont présidé autrefois à notre alliance, et du courage que nous avons montré pour la cause des Grecs, de vous laisser fléchir et de renoncer à ce que peuvent vous avoir persuadé les Thébains. Nous vous le demandons pour prix de nos services, n'immolez pas ceux qu'il ne convient pas que vous immoliez ; à une reconnaissance honteuse préférez une reconnaissance honorable, et n'allez pas, par condescendance pour d'autres, vous charger vous-mêmes d'un déshonneur. Vous aurez bien vite détruit nos corps, mais vous aurez plus de peine à effacer la honte de cette action... Re-

gardez les tombeaux de vos pères qui, après être tombés sous les coups des Mèdes, ont été ensevelis au milieu de nous : chaque année nous leur rendons des honneurs publics, leur portons des vêtements et les autres offrandes d'usage, leur présentons les prémices de tous les fruits de notre pays, comme des amis chargés des dons d'une terre amie, comme des alliés qui s'adressent à d'anciens compagnons d'armes... Songez-y : quand Pausanias leur a donné cette sépulture, il a cru les déposer au milieu d'amis, dans une terre amie elle-même : vous, si vous nous tuez, si par vous le sol de Platée devient un sol thébain, que ferez-vous autre chose que d'abandonner vos pères et vos parents sur un territoire ennemi, de les livrer à leurs meurtriers, de leur ravir le culte qui leur est maintenant rendu? De plus, cette terre qui a vu la délivrance des Grecs, vous la ferez esclave ; ces temples où ils ont prié avant de vaincre les Mèdes, vous les rendrez déserts ; ces sacrifices transmis par les ancêtres, vous les priverez de ceux qui les ont établis et fondés. Lacédémo-

niens, votre honneur vous défend de commettre ce crime contre les usages communs des Grecs et contre vos ancêtres, de sacrifier à une haine étrangère vos bienfaiteurs, quand vous n'avez pas été vous-mêmes offensés ; épargnez-nous, écoutez les sages conseils de la pitié : si elle vous représente l'horreur du traitement qui nous est réservé, qu'elle vous fasse aussi songer qui nous sommes pour le subir, et combien il est impossible de prévoir qui le malheur doit frapper, même injustement... » Quand on a lu cette prière à la fois digne et désespérée, on a jugé l'acte de calcul et de vengeance qui immole les Platéens. Thèbes et Lacédémone sont condamnées, et, en même temps que le souvenir de leur conduite, l'historien nous a transmis la flétrissure qui y reste attachée. Cependant ce n'est pas lui qui la prononce.

Les Platéens, eux non plus, n'avaient pas toujours été humains ni justes, et l'orateur thébain, en leur répondant, ne manque pas de leur rappeler le massacre de ces cent quatre-vingts prisonniers « qui tendaient vers eux des mains

suppliantes, » et qu'ils avaient égorgés après les avoir fait servir de caution pour eux-mêmes [1]. Thucydide se borne de même à désigner cet acte à notre réprobation, sans prendre la peine de dire qu'il le réprouve. Ainsi l'idée du droit se dégage toute seule du spectacle des faits, de la lutte des passions qui les produisent, des débats contradictoires auxquels ils donnent lieu. Le lecteur a sous les yeux les pièces du procès, exactes, éloquentes même, car souvent ce sont les scènes les plus vives et les plus touchantes ; mais c'est lui qui applique l'éloge ou le blâme. Il est vrai de dire que, grâce à la netteté des tableaux et à la juste proportion des effets qui lui sont présentés, cette répartition de sa justice se fait ordinairement d'elle-même : la route est si bien frayée que les mouvements naturels de son âme l'entraînent sans l'égarer.

En se fondant sur ces observations, on pourrait dire déjà que l'ouvrage de Thucydide a tout entier un caractère moral. Mais ce n'est pas as-

[1] Liv. II, ch. v.

sez de remarquer comment la netteté des effets et la vérité du pinceau peuvent amener ce résultat. Le moraliste n'est pas seulement celui qui appelle sur les actes une juste qualification de la conscience; c'est encore plus celui qui sait lire dans les cœurs et reconnaître les lois de la vie morale. A ce second point de vue, nul n'a été supérieur à Thucydide, et n'a laissé dans l'histoire une trace plus profonde et plus éclatante.

Constamment il analyse les sentiments et les idées. Il en détermine les caractères, il en distingue les nuances avec une précision et une finesse qui vont parfois jusqu'à la subtilité. On peut se demander par instants s'il cherche une lumière pour son sujet ou une satisfaction pour son esprit. Cependant le sujet n'est pas sacrifié à un goût philosophique. Ces définitions morales qui abondent dans son livre n'ont pas seulement une valeur abstraite et absolue : elles donnent plus de clarté à l'exposition historique, et sont si intimement unies aux faits qu'elles en paraissent comme la substance. On comprend

mieux la portée de ces raisonnements qu'elles autorisent, et la nature de ces situations qu'elles résument. Il faut une grande force d'esprit pour avoir ainsi le sens du particulier et de l'universel. Multiplier les maximes et les conclusions, sans être faux ni déclamateur, saisir le côté général des idées et des faits, sans préjudice de leur valeur réelle, exprimer à la fois la vérité du moment et la vérité de tous les temps : c'est le privilége de bien peu d'intelligences, et c'est sans doute le plus grand effort de l'histoire.

La lecture de Thucydide nous fait admirer à tout instant cette rare faculté. Il l'exerce dans les récits et dans les discours, sans que la narration en soit ralentie, ni que l'argumentation dégénère en dissertation : il avance toujours, comme un voyageur doué d'une vue prompte et pénétrante, à qui rien n'échappe et que rien ne retarde. Deux fois cependant il s'arrête plus longuement à contempler des scènes dont le caractère affligeant et terrible semble attirer invinciblement ses regards et sa pensée, et de là sortent des analyses d'une admirable profon-

deur. On a déjà vu à quelle hauteur morale s'est élevé le peintre de la peste d'Athènes. Il est un autre tableau, plus général, où il a déployé la même énergie et la même puissance : après avoir raconté les sanglantes querelles de Corcyre, il veut caractériser les troubles et la dépravation qui ont régné dans les villes grecques pendant la guerre du Péloponèse. Un pareil morceau demande à être cité tout entier[1] :

«...Presque toute la Grèce fut ainsi agitée dans la suite : des luttes s'élevèrent de tous côtés entre les chefs du peuple, qui appelaient les Athéniens, et les partisans de l'oligarchie, qui appelaient les Lacédémoniens. Pendant la paix, ils n'auraient pas eu de prétexte pour réclamer ces secours et n'auraient pas été aussi prompts à le faire. Mais, une fois la guerre commencée, comme les deux partis trouvaient dans ces alliances le moyen de nuire à leurs ennemis et, du même coup, de s'accroître eux-mêmes, ces interventions devinrent une ressource toute prête

[1] Liv. III, ch. LXXXII et suiv.

pour tous les esprits remuants et ambitieux. Ces troubles amenèrent pour les cités des maux nombreux et terribles qui ont existé et qui existeront toujours, tant que la nature humaine sera la même, mais qui sont plus ou moins violents et semblent changer de caractère avec les différents cas et les circonstances. Dans la paix et quand tout va bien, les États et les particuliers se dirigent d'après de meilleurs sentiments, parce qu'ils ne sont pas sous l'empire de la contrainte et de la nécessité; mais la guerre, en détruisant l'aisance journalière de la vie, devient pour tous une rude maîtresse qui façonne leur âme d'après la dureté des temps.

« Les peuples étaient donc divisés par les séditions, et l'expérience des premiers profitant aux autres les poussait aux derniers excès et aux innovations les plus hardies, soit dans l'habileté des agressions, soit dans l'atrocité des vengeances. Chacun alors changea par abus dans l'application le sens ordinaire des mots. L'audace la plus déraisonnable s'appela courage et dévouement au parti; la lenteur prévoyante

devint une lâcheté déguisée; la modération, un masque de la timidité; et, quand on était prudent en tout, c'est qu'on n'était capable de rien. S'emporter comme un furieux, c'était être vraiment un homme; mais tenir compte de sa sûreté dans un projet d'attaque, c'était chercher un prétexte pour reculer. La disposition à la violence était une preuve de fidélité, et celui qui la contrariait était déclaré suspect. Tendre un piége et réussir, c'était se conduire en habile homme; se douter d'un piége tendu, c'était se montrer plus adroit encore; mais, si l'on songeait à se passer de pareilles manœuvres, on était accusé de trahir les siens et d'avoir peur des ennemis. Enfin on louait également celui qui prévoyait le mal qu'on lui pouvait faire, et celui qui excitait à la méchanceté quelqu'un qui n'y songeait pas. Les liens de parti devinrent plus étroits que ceux de famille, parce qu'on trouvait dans son parti plus de promptitude à agir et plus de détermination. Car ces associations n'étaient pas formées par le besoin et sous la protection des lois, mais contre les lois et par

ambition ; et la fidélité mutuelle de leurs membres reposait moins sur le respect des dieux, témoins des serments, que sur la solidarité des attentats. Quand on paraissait croire à l'honneur des adversaires, c'était par crainte de ce qu'ils pouvaient faire, s'ils avaient l'avantage, mais non par générosité. On aimait mieux venger une insulte que ne pas l'avoir reçue. Les serments de réconciliation, quand on était contraint d'en faire, n'avaient de force qu'au moment même où on les prêtait en désespoir de cause. Mais, à la moindre occasion, celui qui avait repris courage le premier, voyant l'autre sans méfiance, éprouvait plus de plaisir à lui nuire au moyen de la foi jurée qu'à l'attaquer à force ouverte ; car il le faisait sans danger, et la victoire obtenue par ruse lui valait la réputation d'habile homme. Or, en général on est plus disposé à mériter par la méchanceté le renom d'habile, que celui de simple par la bonté : on rougit dans le second cas, et l'on est fier dans le premier.

« La cause de tous ces maux fut le désir du pouvoir excité par l'ambition et l'avidité ; et de là

vint, avec les querelles, l'ardeur des partis. En effet les chefs des cités, mettant en avant les beaux noms d'égalité politique des citoyens ou de sage aristocratie, sous prétexte de veiller aux intérêts de la patrie, faisaient d'elle le prix de leur rivalité : luttant par tous les moyens pour se supplanter, ils osèrent se porter aux plus grands excès et ils aggravèrent la rigueur des châtiments. Ne les mesurant jamais sur la justice ou le bien public et ne les réglant au contraire que sur leur plaisir, une fois parvenus au pouvoir, ils étaient toujours prêts, soit par la violence, soit à l'aide de condamnations injustes, à assouvir leur haine du moment. Aussi, d'aucun côté, dans les habitudes morales, n'était-il plus question d'honneur; c'était à ceux qui, sans donner prise au blâme, réussissaient à remporter quelque succès digne d'envie, qu'on reconnaissait la meilleure réputation. Quant aux citoyens modérés, soit pour les punir de leur neutralité, soit qu'on fût jaloux de les voir survivre à ces querelles, les deux factions faisaient d'eux leurs victimes.

« C'est ainsi que les discordes politiques corrompirent en Grèce les mœurs de toute façon. La simplicité, qui est surtout le lot des âmes généreuses, disparut sous les risées. Les habitudes d'hostilité et de défiance mutuelle prévalurent sur toutes les autres ; car il n'y avait ni parole assez sûre, ni serment assez redoutable pour mettre fin à ces haines, et tous voyant que l'avantage était à celui qui ne comptait pas sur un accord durable, ils s'occupaient plutôt à prendre leurs sûretés qu'ils ne se risquaient à avoir confiance dans les autres. C'étaient les moins capables qui d'ordinaire avaient le dessus. Car, redoutant leur propre faiblesse et les talents des autres, craignant d'être ou inférieurs en éloquence ou prévenus dans des manœuvres par l'adresse de leurs ennemis, ils s'empressaient de recourir à l'audace et à la violence. Les autres qui, dans leur mépris pour leurs adversaires, pensaient toujours les deviner, et qui d'ailleurs ne voulaient rien devoir à la force ouverte de ce qu'ils pouvaient obtenir par habileté, étaient plus souvent surpris et détruits.

« C'est à Corcyre qu'on osa pour la première fois se porter à la plupart de ces excès. On y vit tout ce que peuvent entreprendre des gens qu'on a traités avec violence, au lieu de les gouverner avec modération, quand l'occasion se présente de se venger et de rendre le mal qu'on leur a fait; des misérables qui veulent sortir de leur longue pauvreté et qui, égarés par leurs souffrances et convoitant les biens du voisin, font d'injustes décrets pour les posséder; des hommes, enfin, qu'entraîne, non plus l'impatience du joug ni les désirs intéressés, mais l'ardeur d'une passion sauvage, et qui font une guerre cruelle et sans merci. Alors toute société fut détruite en cette ville, et la nature de l'homme que ne peut d'ordinaire contenir le frein des lois, ayant complétement brisé ce frein, prit plaisir à montrer au grand jour la force irrésistible de ses emportements, sa victoire sur la justice, sa haine de toute supériorité; car si l'on préférait la vengeance au respect des dieux et les gains injustes à la vertu, c'était pour satisfaire l'envie et sa maligne fureur. Les hommes, dans l'ardeur de

leur vengeance, se plaisent à violer ces lois communes et protectrices qui réservent à tous, en cas de malheur, des espérances de salut, et ainsi ils ne se laissent en elles aucun recours, s'ils en ont besoin dans leurs périls. »

Il fallait les furieuses agitations des petits États grecs et le génie de Thucydide pour que ces lignes fussent écrites. Est-ce le souvenir de l'antique historien, est-ce simplement la ressemblance des événements qui a inspiré à Machiavel un tableau analogue des dissensions de Florence en 1372? Toujours est-il qu'un certain nombre de traits semblent imités du texte grec[1]. Ce sont

[1] C'est dans un discours adressé par quelques bourgeois aux seigneurs de Florence. Voici quelques-uns de ces traits : « D'abord il n'y a entre les citoyens ni union, ni amitié, si ce n'est entre les complices de quelque action criminelle commise contre la patrie ou contre les particuliers. Et, comme la religion et la crainte de Dieu sont éteintes dans tous les cœurs, les serments et la foi donnée n'ont de force qu'autant qu'ils sont utiles : les hommes les invoquent, non pour les observer, mais pour avoir un moyen de tromper plus aisément; et plus la tromperie obtient un succès facile et sûr, plus elle en recueille d'éloges et de gloire. C'est ainsi que le talent

à peu près les mêmes idées morales; et, à part ce qui tenait à la constitution particulière des Florentins, il n'y a guère de nouveau que quelques allusions à cette ardeur de débauches qui était dans le sang italien et que la liberté des mœurs grecques ne paraît pas avoir connue au même degré.

En lisant ces belles pages de Thucydide, quelqu'un songerait-il encore à l'accuser d'indifférence? Non, il n'a pu si bien sonder de pareilles plaies, si énergiquement décrire les excès des

de nuire est loué comme une preuve d'esprit, et la vertu blâmée comme une sottise... Se confiant dans leur innocence, les bons ne cherchent point, comme les méchants, en dehors des voies régulières, qui les honore et qui les soutienne; aussi finissent-ils par tomber sans défense et sans honneur. De là naissent l'amour et la puissance des factions, parce que les méchants s'y attachent par avarice ou par ambition, et les gens de bien par nécessité. Et, ce qui est le plus pernicieux, c'est de voir comme les moteurs et les chefs de ces factions couvrent sans scrupule leurs intentions et leurs projets d'un nom respectable : bien qu'ils soient tous ennemis de la liberté, ils prétendent la défendre, soit au nom de l'aristocratie, soit au nom de l'état populaire, et ils ne cessent de l'opprimer... » (*Histoire de Florence*, liv. III.)

factions politiques, sans un vif sentiment de la grandeur de ces maux. Son analyse serait moins sûre, ses jugements auraient moins d'autorité, s'il n'était pénétré de la beauté et du caractère obligatoire de la vertu, de la justice, de l'humanité, de l'honneur. Et cependant il ne quitte pas le ton descriptif : mais pourquoi le quitterait-il? Le plus important pour nous, ce n'est pas d'avoir les effusions de son cœur : l'émotion d'un homme n'est rien dans la recherche du vrai et dans l'histoire de l'humanité. Ce qui nous profite, c'est de recueillir le fruit de sa méditation, et d'être initiés à l'intelligence de ces grandes maladies morales auxquelles les peuples sont exposés. Voilà ce qu'il fait pour nous; et, au fond, il sert mieux la cause du bien, que s'il se livrait à de vertueux transports d'enthousiasme ou d'indignation.

Ce que Thucydide est en morale, il l'est, à plus forte raison, en politique : il contient l'expression de ses idées et de ses sentiments personnels. Ses jugements sur la politique extérieure des peuples ne sont pas des discussions de

droit : il se contente de voir et d'expliquer. Or, parmi les principes qui déterminent les rapports des nations entre elles, il en est un qui a toujours primé tous les autres, c'est celui de l'intérêt. C'est donc au point de vue de ce principe souverain que Thucydide explique et juge. Il est curieux de voir avec quelle franchise et quelle violence de sang-froid il nous le montre exprimé dans ces antiques sociétés du monde grec, où triomphaient plus que chez nous la rapacité et l'oppression.

« La question de droit ne se résout qu'à égalité de force et de contrainte : c'est le possible que font les plus forts et qu'acceptent les plus faibles ; » dit Athènes aux Méliens en leur apportant son joug[1]. Et bientôt ses députés ajoutent : « Il est évident que la puissance humaine n'a jamais eu d'autre principe que la loi naturelle de la force. Cette loi, ce n'est pas nous qui l'avons faite, ni qui en avons usé les premiers ; nous l'avons trouvée existante, et elle vivra

[1] Liv. V, ch. LXXXIX.

éternellement après nous : aussi nous en profitons, sachant bien que vous et d'autres, vous feriez de même, si vous aviez notre puissance. » On ne peut être plus clair ni plus franc. C'est du reste un trait de caractère. Les Lacédémoniens n'étaient pas plus scrupuleux; mais cette sincérité et cette hardiesse dans l'injustice leur étaient inconnues. Il faut lire tout ce singulier dialogue des Athéniens et des Méliens, des oppresseurs et des victimes. Jamais on n'a plus cruellement raisonné la violence que ne le font les Athéniens, jamais on n'a plus froidement ni plus résolûment détruit ce qui console et ce qui soutient, ce qui produit le courage et le dévouement : la foi dans le devoir, dans l'espérance, dans la Divinité. Qu'est-ce que l'honneur? La chimère des simples. L'espérance? L'appât et la ruine des faibles. La Providence divine? Le recours des impuissants qui ne savent pas se suffire à eux-mêmes. Le sage s'accommode à l'intérêt du moment.

Rien n'est plus simple que le droit du plus fort. Mais pour l'exercer ou pour éviter de le

subir, il peut y avoir plus d'une politique à suivre. Quoi de plus variable que les circonstances et les situations, et, par conséquent, que les conseils de la prudence? Cependant, pense Thucydide, dans cette variation perpétuelle, certains éléments sont fixes : il y a, pour chaque peuple, des principes généraux de conduite qui dépendent des conditions propres où la nature et son histoire antérieure l'ont placé. L'historien de la guerre du Péloponèse fait éclater à nos yeux cette importante vérité. Ne voyons-nous pas clairement comment la politique générale d'Athènes devrait toujours être déterminée par la nature de sa puissance? Élevée aux dépens des alliés, contraints d'alimenter son trésor et d'entretenir ses flottes, cette puissance, qui lui donne la suprématie, a pour condition actuelle d'accroissement et d'existence le soin que mettront les Athéniens à contenir leurs sujets et à conserver leur marine. De là, la nécessité de résister à leur amour des conquêtes et des aventures, qui, en les entraînant hors du cercle où leurs efforts doivent se concentrer, encouragerait les défec-

tions et les priverait ainsi de leurs revenus et de leurs vaisseaux. Ils sont donc condamnés par cette loi fatale à une tyrannie vigilante et active. La politique de Lacédémone, au contraire, est de s'annoncer comme la libératrice de la Grèce, d'exploiter les jalousies et les craintes qu'Athènes inspire aux peuples indépendants, d'acquérir les vaisseaux et l'argent qui lui manquent, fût-ce en les achetant au roi de Perse et en les payant de l'honneur des Grecs. Tels sont les principes qui gouvernent les deux États, et dont la prédominance se montre dans leurs revers comme dans leurs succès. Viennent ensuite d'autres causes dont l'influence est presque partout sensible dans l'histoire des races helléniques : l'antipathie des Doriens et des Ioniens, la lutte des oligarchies et des démocraties, les liens des colonies et des métropoles.

Reconnaître et subordonner entre elles ces différentes lois, voilà le seul but que se soit proposé Thucydide en étudiant la politique extérieure des peuples grecs, et c'est sa gloire d'y avoir réussi. Quant à leur politique intérieure,

il s'en occupe moins. Il lui arrive par hasard de donner un détail sur leurs institutions, soit pour se faire mieux comprendre, soit pour relever une erreur accréditée, par exemple, sur le nombre de suffrages accordé aux rois des Lacédémoniens[1]; mais il n'expose nulle part la constitution des villes. Ce n'est pas son sujet. Seulement il parle dans l'occasion des troubles qui les agitent et s'y arrête plus ou moins, suivant leur gravité et suivant leur influence sur la marche générale des événements. C'est ainsi qu'il est amené à raconter avec quelque développement la révolution qui, dans la vingt-unième année de la guerre, établit d'abord dans Athènes l'oligarchie des Quatre-Cents, puis bientôt les renversa eux-mêmes pour donner le pouvoir aux Cinq-Mille. Encore n'entre-t-il pas dans assez de détails pour éclairer complétement cette obscure époque. Il semble que, dans une circonstance si importante pour sa patrie, à propos de faits qui intéressent l'existence sociale et les droits de ses

[1] Liv. I, ch. xx.

concitoyens, sans doute de ses amis et de ses parents, il ne puisse se dispenser d'exprimer sa propre opinion. Quelle est-elle donc?

Nous le voyons accorder des éloges à Antiphon, à Phrynichus, à Théramène, c'est-à-dire aux chefs les plus influents du complot qui renverse la démocratie. Il loue leur capacité, et même le caractère des deux premiers, et admire le succès qu'ils obtiennent dans une entreprise aussi difficile. Faut-il en conclure qu'il approuve leur conduite et qu'il s'y fût associé, si son exil ne l'avait séparé d'eux? Mais, pour en avoir le droit, il faudrait oublier le sombre tableau qu'il trace de l'oppression que les conjurés font peser sur Athènes afin d'y exécuter leur dessein [1]. La peindre en traits aussi énergiques, c'est la condamner. Il faudrait oublier également qu'il blâme plus d'une fois les troubles civils, condition de cette révolution, ainsi que l'ambition des partisans de l'oligarchie; qu'il ne dissimule pas enfin leurs projets de trahison ni leur égoïsme [2]. Dira-

[1] Liv. VIII, ch. LXVI.

[2] Liv. VIII, ch. XLVIII, XCI et XCIV.

t-on alors qu'il préfère la souveraineté du peuple? Mais comment concilier cette opinion avec ce dédain qu'il déguise si peu pour la légèreté et l'aveuglement de la foule? Se rangera-t-on enfin de l'avis de Hobbes[1], qui s'autorise des éloges donnés par Thucydide à l'espèce de royauté qu'exerça Périclès et à l'administration modérée et intelligente des Pisistratides avant le meurtre d'Hipparque[2], pour faire de l'historien grec un royaliste comme lui-même? Mais, si Thucydide regardait la tyrannie comme la meilleure forme de gouvernement, comment se fait-il qu'il signale l'existence des tyrans et leur politique égoïste et timide parmi les principales entraves qui ont longtemps comprimé le développement de la puissance des Grecs[3]?

Thucydide vient ainsi s'opposer à lui-même, chaque fois qu'on veut trouver dans un de ces passages l'expression de ses opinions politiques. C'est qu'en réalité il ne l'y met pas. Voici la

[1] Avant-propos de la *Traduction de Thucydide.*
[2] Liv. VI, ch. LIV et suiv.
[3] Liv. I, ch. XVII.

phrase la plus explicite qu'il ait écrite à ce sujet. Il dit, après avoir raconté la chute des Quatre-Cents et l'établissement du gouvernement des Cinq-Mille[1] : « C'est pendant les premiers temps qui suivirent, que les Athéniens paraissent de mon vivant s'être le mieux gouvernés : ils surent alors trouver un juste tempérament entre l'oligarchie et la démocratie. » Peut-on tirer de ce jugement lui-même un système de politique? Non ; mais on peut y voir une preuve de modération et de bon sens : ennemi des excès de la démocratie, il ne l'est pas moins de ceux dont l'oligarchie vient de donner le spectacle, et, ayant égard aux institutions républicaines de son pays, il voit tout naturellement une condition de calme et de prospérité dans l'équilibre des deux principes qui se disputent le pouvoir. Mais il ne prétend pas pour cela appliquer la même combinaison à tous les États. S'il a moins l'occasion de se prononcer au sujet des aristocraties doriennes, plus d'une expression fait

[1] Liv. VIII, ch. XCVII.

supposer qu'il les croit pour le moins aussi capables de produire un bon gouvernement. Un bon gouvernement, c'est en général celui qui, approprié aux conditions particulières d'un peuple, fonctionne régulièrement, et permet à ce peuple de développer, grâce à la concorde et au calme intérieur, ses ressources et sa puissance. Chercher une définition plus précise et plus absolue, c'est dépasser les termes et l'intention de Thucydide. Il ne sort pas lui-même du domaine des faits; il les expose et les explique, et, se plaçant au point de vue de chaque nouvelle situation, il lui applique au fur et à mesure les observations qu'elle lui suggère. Ces observations ne se résument pas dans l'exposition formelle d'une politique générale : à plus forte raison n'est-il pas question d'idées sociales. On se demandera peut-être à quel parti appartenait Thucydide du temps qu'il jouissait de ses droits de citoyen : il n'a pas prévu notre curiosité à cet égard et ne la satisfait pas lui-même; mais sa naissance, sa fortune et l'esprit général de son ouvrage font raisonnablement supposer que

sa vie publique le plaçait dans les rangs de l'aristocratie. Toutefois il n'en a pas senti diminuer sa sympathie et son admiration pour Périclès, parce que la puissance de Périclès, bien qu'appuyée sur la foule, était le triomphe de la volonté et de l'intelligence.

Thucydide n'est donc, quand il écrit, ni un homme de parti, ni un théoricien : son esprit reste indépendant et ne s'aventure pas hors de l'expérience. Il ne fait pas plus de traité de politique que de traité de morale. Sur ces deux ordres de matières, qu'enseigne-t-il donc, lui qui prétendait donner des leçons à l'avenir ? Il enseigne, en effet, et d'une manière efficace : en morale, parce qu'il apprend à lire dans le cœur humain et parce qu'il proportionne les impressions produites par ses récits et par ses discours à la valeur des sentiments qui sont en jeu; en politique, parce qu'il dégage nettement des faits les idées dont ils naissent. Réservé dans ses affirmations, à part quelques traits sur les habitudes morales des peuples, ou sur les faiblesses de l'âme humaine dans les grandes crises,

il rapporte naturellement ce qu'il affirme au principe de l'intérêt, qui est le mobile le plus actif et le plus constant de l'activité des hommes et des peuples, surtout en temps de guerre ou de révolution.

Quand on voit le travail de Thucydide aboutir ainsi à mettre constamment à nu cette idée de l'intérêt comme le ressort le plus puissant des choses humaines, on se demande si, entre ses mains, l'histoire n'a pas déchu de la hauteur où l'avait élevée Hérodote. Celui-ci avait conçu le monde comme un merveilleux ensemble gouverné par l'action divine. Il y reconnaissait une volonté supérieure présidant aux destinées des empires, à l'élévation et à la chute des rois; attentive à poursuivre à travers les générations oublieuses le crime et la violence, et à humilier l'excès de la puissance et de la richesse; s'annonçant aux mortels aveugles par l'intermédiaire des oracles et par le trouble des lois de la nature; enfin il montrait ses décrets souverains conduisant le monde de révolution en révolution, jusqu'à ce que toutes ces grandes

monarchies de l'Orient, réunies sous une seule domination, vinssent se briser à la fois contre l'énergie et la libre intelligence du peuple grec.

Que fait Thucydide de l'idée de cette direction suprême dans les choses humaines? Que pense-t-il des oracles, ces mystérieuses révélations de la Divinité? Ce sont des éléments historiques qu'il ne néglige pas, il constate leur influence sur les hommes, fait allusion à leur nombre, mais les cite rarement. Quand leur importance l'oblige à le faire, il les discute sans scrupule [1], et, tout en reconnaissant [2] que l'un d'eux s'est réalisé, il conclut en somme que ce sont des aliments offerts à la crédulité de l'esprit humain, et des illusions de sa faiblesse qui se dispense par là des efforts qu'elle devrait faire [3]. Voilà ce qu'il ose penser et faire comprendre. Il est vrai qu'au même moment les Athéniens riaient des plaisanteries d'Aristophane sur les oracles de Bacis; mais leur foi était plus disposée à souffrir

[1] Liv. II, ch. LIV, XVII.
[2] Liv. V, ch. XXVI.
[3] Liv. V, ch. CIII.

les bouffonneries d'un comique que la négation sérieuse d'un philosophe. Thucydide constate de même, sans s'y associer, l'impression religieuse que produisent les perturbations apparentes de la nature, comme les tremblements de terre ou les éclipses. Quant à ces phénomènes infimes auxquels Hérodote ne refusait ni son admiration ni sa foi, et aux interprétations des devins, il les dédaigne ou les repousse, à l'exemple de son maître Anaxagore.

Dieu a-t-il donc abandonné le monde? Non; car Thucydide honore la piété et soumet les actions humaines à la sanction divine. Mais du moins le monde, privé de l'intervention constante de cet acteur tout-puissant, n'a-t-il pas perdu sa grandeur pour qui le contemple? Il a perdu cette grandeur empruntée qui le transformait en une manifestation aveugle et passive d'une puissance jalouse de s'exercer; il en a gagné une autre plus réelle et appréciable à notre raison. Il montre maintenant en lui-même une force qui se déploie librement et qui a conscience de sa dignité : l'intelligence humaine,

dépositaire de principes supérieurs en vertu desquels elle développe son activité et se juge. L'homme n'est plus opprimé; il ne s'avance plus au hasard, l'imagination sans cesse troublée par les illusions d'une influence merveilleuse qu'il croit voir partout, qu'il croit sentir toujours près de lui, et toujours inexplicable pour lui avant l'événement. Il porte en son sein un guide sûr qui ne l'égarera pas, à condition qu'il ait la force de le suivre. Les indications de ce guide éclairent même en partie pour lui les routes de l'avenir : quoique les puissances de la nature, dont il n'est pas maître, et, en général, ce qu'on appelle communément la fortune, puissent accumuler contre lui des difficultés imprévues, il lui est possible de reconnaître et de comprendre des lois assez stables pour dominer les événements, et qui en somme le feraient triompher, s'il en conservait la claire perception et s'il y conformait jusqu'au bout sa conduite.

Quoi de plus grand que cette lutte de l'homme contre les obstacles extérieurs et les incerti-

tudes de l'avenir? C'est là ce qui émeut Thucydide; c'est là ce qui frappe cette imagination rebelle aux impressions merveilleuses et aux superstitions. Il est certains moments dans l'histoire où les nations les plus florissantes se heurtent du choc le plus terrible, déploient, pour se détruire, toutes les ressources de l'activité, toutes les forces de l'intelligence humaine, où les passions surexcitées enfantent les plus nobles actions et surtout les plus déplorables excès. Si alors, à cette agitation de l'humanité, la nature semble joindre sa propre émotion, si elle paraît elle-même livrée au désordre et si elle suscite contre les peuples ses plus funestes calamités, qu'y a-t-il de plus intéressant et de plus beau que l'effort de la volonté de l'homme au milieu de tant d'excitations diverses et de tant de menaces conjurées? C'est le sentiment qu'a éprouvé Thucydide en présence des scènes dont l'ensemble a formé la guerre du Péloponèse, et, avant d'en entreprendre le récit, il s'est arrêté à en admirer la sombre grandeur :

« La guerre du Péloponèse, dit-il, a eu une

durée considérable ; et, pendant qu'elle s'est faite, la Grèce a souffert des maux dont la réunion ne s'était pas encore présentée dans le même espace de temps. Jamais en effet autant de villes n'y avaient été prises et dévastées, soit par les barbares, soit par les Grecs eux-mêmes en lutte les uns contre les autres (il en est qui virent renouveler leur population par la conquête) ; jamais il n'y avait eu autant d'exils, jamais autant de sang répandu qu'en fit verser la guerre elle-même ou la discorde. Il arriva aussi que des événements dont on entendait parler autrefois, mais dont peu d'exemples autorisaient la tradition, cessèrent d'être invraisemblables : ainsi, il y eut des tremblements de terre, qui se firent sentir sur une vaste étendue de pays et avec une grande violence ; des éclipses de soleil, plus fréquentes qu'à aucune époque dont on ait gardé le souvenir ; de grandes sécheresses dans quelques contrées et, par suite, des disettes ; il y eut enfin un fléau qui surpassa tous les autres, cette maladie pestilentielle qui consuma en partie la Grèce. Toutes ces calami-

tés pesèrent sur les Grecs en même temps que la guerre du Péloponèse. »

A l'exemple de Thucydide, Tacite commencera la terrible histoire des crimes et des malheurs contemporains par en résumer les tristes émotions. Mais, dans l'esprit de l'historien grec, ce tableau général des souffrances de la Grèce et des calamités qui la surprennent a un complément qu'il se réserve d'exprimer plus tard. S'il étale avec une sorte de complaisance l'appareil extérieur de toutes ces épreuves imposées par le sort, il n'en rehaussera que mieux la dignité des âmes qui ne se laisseront pas abattre par elles. L'action du sort est bornée. La foule fait de la fortune une divinité; elle adore au hasard la chance elle-même : à Syracuse, elle destitue des généraux parce qu'elle les croit malheureux; à Athènes, elle choisit malgré lui l'homme chez qui elle croit voir le bonheur fixé : ce même Nicias, qui doit donner, pour les autres et pour lui, le plus triste démenti à cette croyance insensée. Mais les grandes âmes ne sont pas accessibles à cette superstition, et montrent au

contraire que le pouvoir de la fortune est restreint par la fermeté du cœur qui lui résiste [1], ou même par la puissance de l'esprit qui ose lui disputer son propre domaine. C'est ce que ne craignit pas de faire Périclès, et, quoique la mort l'ait frappé trop tôt, dans la lutte qu'il engagea avec la fortune, ce n'est pas lui qui fut vaincu : la peste, qu'il n'avait pu prévoir, ne suffit pas plus à prouver la faiblesse de sa pensée qu'à humilier son caractère. Si sa politique lui avait survécu, il eût légué à sa patrie, avec la guerre, la victoire, dont il avait bien calculé les chances. L'intelligence a donc été chez lui forte et triomphante ; mais elle a été faible chez ses concitoyens.

C'est l'esprit qui domine le monde. Les inégalités des passions et les accidents divers, les inconséquences et les surprises de la nature humaine et du sort, contrarient sans cesse l'action supérieure de la raison. Cependant il s'établit en

[1] Voyez le *Discours de Périclès*, liv. II, ch. LXIV, et celui d'*Hermocrate*, liv. VI, ch. LXXVIII.

somme une sorte d'équilibre où l'on voit que l'influence décisive appartient à l'intelligence : c'est de sa vigueur ou de ses défaillances que dépend le résultat. L'avantage est donc au plus intelligent. « Le hasard, avait dit Anaxagore, est une cause inintelligible ; le destin, un mot vide de sens. » Et que dit Bossuet lui-même, qui pourtant rapporte à un système religieux toute l'histoire du monde[1] ? « Encore qu'à ne regarder que les rencontres particulières, la fortune semble seule décider de l'établissement et de la ruine des empires, à tout prendre il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue. » Si Thucydide avait fait voir dans le monde une divinité, il eût choisi la Minerve athénienne, la déesse de l'intelligence, de l'activité et du courage moral. Les sectateurs de Minerve conduisent les affaires humaines : au-dessous d'eux se place la foule qui suit leur impulsion ou les entrave par ineptie. C'est cette aristocratie de l'intelligence

[1] *Discours sur l'Histoire universelle*, IIIe partie, ch. II.

que reconnaît surtout Thucydide. Si l'on veut que les historiens aient un parti, voilà le sien. Il appartient à cette aristocratie; il écrit pour elle; il veut que son livre profite à ceux qui sont destinés à conduire ou à comprendre la marche des événements : ils y puiseront la connaissance des ressorts constants qui font mouvoir les hommes; ils y saisiront ces caractères qui persistent à travers les générations successives et les accidents du monde. Ils pourront donc se servir de l'expérience du passé, et seront plus capables de juger ou de diriger le présent, de prévoir ou de préparer l'avenir. Telle est la mesure dans laquelle Thucydide admet l'idée du progrès de l'humanité, et la forme toute pratique sous laquelle il la conçoit.

Ainsi, ces lois qu'il annonçait dans son introduction comme dominant les évolutions de l'humanité sont des lois humaines. Il n'est pas religieux comme Hérodote; il est philosophe. Mais sa philosophie est historique : ce n'est ni l'utopie qui transforme le monde suivant ses aspirations, ni la métaphysique qui s'en dégage

complétement. Il ne cesse pas de présenter l'homme sur le premier plan et au milieu de la réalité. Mais, parmi les éléments humains, il donne le premier rang à l'intelligence, et c'est par là que Thucydide est un historien spiritualiste. D'Hérodote à lui s'opère une révolution analogue à celle qui s'est faite d'Eschyle à Sophocle : la fatalité cède la place à la liberté humaine. Thucydide s'arrête avec Sophocle sur cette pente qui entraînera Euripide et, souvent, les littératures modernes, à enchaîner cette liberté par une autre fatalité, celle de la passion. Il marque ainsi la vraie place de l'histoire entre l'épopée toute merveilleuse et le roman tout passionné.

Lorsqu'on a envisagé de ce point de vue général l'histoire de la guerre du Péloponèse, on attache moins d'importance à deux questions qui ont été soulevées par un rhéteur ancien et qui ont quelquefois arrêté la critique moderne. Suivant Denys d'Halicarnasse, Thucydide, par ressentiment de son exil, s'est montré injuste pour sa patrie. S'il a fait voir les défauts des

Athéniens, s'il n'a dissimulé ni leur légèreté, ni leur violence, ni leurs désastres, c'est qu'il a voulu les punir de leur conduite à son égard. Mais comment cette intention s'accorde-t-elle avec les magnifiques éloges qu'il leur donne par la bouche de Périclès ou même par celle de leurs ennemis? Il y a un passage du septième livre [1] où il se plaît lui-même à faire ressortir leur constance et leur énergie au moment où, en quelque sorte, assiégés par les Spartiates établis à Décélie, ils ne poursuivent pas avec moins de vigueur leur double guerre contre le Péloponèse et contre la Sicile : en s'attachant exclusivement à ce morceau, on pourrait dire avec autant de raison qu'il a flatté ses compatriotes. De l'opposition de ces deux conclusions contradictoires il n'y a qu'une conséquence à tirer, c'est son impartialité. Mais une telle discussion est indigne de Thucydide. Si jamais quelqu'un a refusé prise aux mesquines suppositions d'une critique personnelle, c'est assuré-

[1] Ch. XXVIII.

ment lui. Nul n'a le droit de le faire descendre des hauteurs où il se maintient ni de l'arracher à son sujet auquel il appartient tout entier.

Ce qui est vrai, c'est que ce sujet même est la preuve de son patriotisme. C'est un Athénien qui l'a choisi et qui l'a conçu; non pas pour exalter sa patrie par le mensonge, mais pour y montrer le plus intéressant exemple qu'offrît l'histoire de l'humanité. De même que les Grecs étaient comme l'aristocratie du monde, les Athéniens étaient l'aristocratie de la Grèce [1]. Ils en avaient résumé en eux-mêmes les qualités les plus essentielles et les plus brillantes : la souplesse et l'éclat de l'intelligence, l'activité et l'énergie. Ils en représentaient, mieux qu'aucun autre peuple, les conditions naturelles de développement et de puissance. Un jour était venu où la fatalité des événements, comprise par un homme de génie, avait amené Athènes,

[1] Thucydide lui-même avait écrit, dit-on, sur le cénotaphe d'Euripide :

« Toute la Grèce est le tombeau d'Euripide...
Sa patrie est Athènes, la Grèce de la Grèce. »



poussée toujours en avant par son ambition et menacée par la jalousie des autres peuples, à essayer de transformer sa suprématie en domination générale et absolue. Reine de la Grèce, l'eût-elle conduite à la réalisation plus rapide et plus complète des destinées que semblait lui avoir fixées la nature ? Lui eût-elle donné l'empire absolu de la mer et la gloire de reculer les limites de la barbarie ? Cette question pouvait se poser au moment où la guerre du Péloponèse commença ; car les flottes d'Athènes étaient partout victorieuses et sa civilisation atteignait presque à une perfection idéale. D'un autre côté, n'allait-elle pas risquer dans cette lutte contre la puissance et l'acharnement de ses ennemis son pouvoir acquis et son existence même ? Comment eût-il été possible de se soustraire à cette crainte ? Telle est l'alternative dans laquelle Thucydide a vu sa patrie engagée. Le choix des idées qu'il a exposées dans son introduction et le soin qu'il a pris de justifier Périclès, semblent indiquer qu'il s'était associé aux espérances de ce grand homme ; il

est du moins incontestable qu'il s'est proposé de raconter par quelles vicissitudes de succès et de revers, par quel enchaînement et par quelles complications de causes, ces espérances se soutinrent inégalement jusqu'au jour où elles furent définitivement ruinées.

Son histoire est réellement une tragédie dont Athènes, pour employer une expression antique, est le premier acteur. C'est le peuple athénien qu'il décrit le plus, dont il analyse de plus près les qualités et le caractère, dont il explique avec le plus de soin la puissance. C'est à un point de vue athénien qu'il se place pour raconter les faits; dans les récits de bataille, ce sont surtout les émotions de ses compatriotes qu'il retrace : la question est de savoir s'ils seront vainqueurs ou vaincus. C'est sur eux, en un mot, que porte principalement l'intérêt pathétique; ils sont les héros des plus touchantes péripéties et les victimes de la catastrophe suprême dont une cause inconnue nous a ravi le tableau.

L'historien doit être sans patrie, a-t-on répété

souvent après Lucien. Cela est vrai dans le sens qu'il attachait lui-même à cette maxime; c'est-à-dire qu'un des premiers devoirs de l'historien est de ne point dénaturer les faits à l'avantage de ses concitoyens et de dépouiller toute prévention pour juger les autres peuples. Thucydide, dont Lucien invoquait l'exemple, était digne en effet de servir de modèle à cet égard : on voit cependant par quel sentiment et par quelle disposition générale de son esprit il a pu accorder avec cette convenance un patriotisme élevé, et quelle est la source principale de ce patriotisme. C'est qu'il confond la cause de sa patrie avec celle de la civilisation[1]. Athènes était le plus beau et le plus curieux sujet d'étude à proposer au monde, a-t-il pensé; et ainsi, loin que l'amour d'Athènes ait enchaîné ou restreint sa parole, ce sentiment en a, au contraire, favorisé l'essor, en contribuant à dé-

[1] Voyez, liv. II, ch. XXXVII et suiv., l'*Oraison funèbre*. Ce sont peut-être les pages les plus véritablement libérales qui aient été écrites, bien qu'elles se trouvent dans un éloge particulier.

velopper chez Thucydide le sens de l'avenir.

La seconde question est seulement indiquée par Denys [1] et n'est pour lui qu'une conséquence de la première : il trouve que l'humeur de Thucydide a influé sur le caractère de son histoire, l'a porté à exagérer le mal, ou, tout au moins, à le présenter de préférence au bien. L'assertion contenue dans ce reproche n'aurait de valeur qu'autant qu'elle serait prouvée par une discussion historique et par des faits. Quant à l'impression qu'éprouve Denys et qu'il explique arbitrairement, la réponse est simple : si Thucydide s'est montré triste et austère, c'est que telle était la nature de son sujet. Aussi le même censeur l'a-t-il souvent blâmé de l'avoir choisi. Par un singulier exemple des aberrations de sa critique sur l'histoire, il en conclut l'infériorité de Thucydide à l'égard d'Hérodote. Si l'histoire a pour but de charmer l'imagination, le jugement du compatriote d'Hérodote est inattaquable. Celui-ci a chanté la gloire nais-

[1] *Lettre à Cn. Pompée*, p. 774. Reiske.



sante de la Grèce et d'Athènes; ses *Muses* sont des hymnes de triomphe, sinon par le ton du narrateur, du moins par le sujet et les sentiments qu'il éveille. La nécessité des temps a fait de Thucydide l'historien de la chute d'Athènes et par contre-coup de la ruine de la Grèce. Mais il semble en vérité qu'une sorte de providence l'ait voulu ainsi, et il faut s'applaudir que ce sujet soit échu à l'homme que la puissante sévérité de son génie rendait le plus capable de le traiter.

Du reste, la figure de Thucydide, telle que la voit notre imagination, est conforme à l'impression de Denys d'Halicarnasse. Est-ce le résultat d'une impression analogue, est-ce un renseignement exact que l'on trouve dans l'un des fragments réunis sous le nom de Marcellinus, où il est dit que sa physionomie était pensive et qu'en général son extérieur était d'accord avec le caractère de ses écrits ? Quelle que soit la valeur de ce témoignage, on y croit volontiers. On est de même porté à croire que les habitudes de la vie et la physionomie morale de

Thucydide sont empreintes dans son ouvrage. On a dit plus d'une fois, après Polybe et Lucien, qu'il n'y a de grand historien que celui qui a été chercher l'intelligence des faits et la connaissance des hommes sur les champs de bataille ou sur l'arène de la politique, et chez qui le talent de l'auteur s'appuie sur les qualités actives et pratiques du citoyen. L'antiquité se prête mieux que les temps modernes à cette théorie, et ce n'est pas le lieu de la contester à propos de Thucydide, appelé par sa naissance et par sa fortune à prendre rang parmi les premiers d'Athènes et chargé d'un commandement important dans la guerre même du Péloponèse. Cependant on aurait peut-être tort de vouloir suppléer au silence de la tradition, qui ne le cite pas parmi les orateurs athéniens, et de lui attribuer un rôle dans les assemblées politiques. Même avant cet exil de vingt ans qui l'éloigna nécessairement de la place publique d'Athènes, il est vraisemblable qu'il se mêla peu à la foule. Il suivit les affaires d'un œil attentif et pénétrant, et il ne se refusa pas à ses devoirs de ci-

toyen ; mais on se le représente volontiers comme vivant au sein de cette société particulière qui s'était formée de l'élite des Athéniens autour de ses maîtres Antiphon et Anaxagore, tous deux suspects au peuple et tous deux frappés par lui. Parmi les hommes qui la composaient, tous ne restèrent pas étrangers à la politique, ni insensibles à l'ambition. Mais les principaux, quel qu'ait été leur rôle dans leur patrie, hommes d'État comme Périclès ou poëtes comme Euripide, eurent à lutter, pour établir l'ascendant de leur génie, contre les défiances de la multitude, et en particulier contre l'accusation d'impiété. Socrate qui, malgré les attaques qu'il dirige dans Platon contre Anaxagore, eut cependant pour mission de divulguer ces mêmes vérités dont le principe était gardé par Anaxagore comme dans un sanctuaire, Socrate fut enfin la glorieuse victime des soupçons et des jalousies de la foule. Si Thucydide ne fut pas menacé comme ces grands hommes, son livre nous dit assez que sa place était au milieu d'eux, au-dessus du vulgaire. C'est là qu'il

forma son intelligence et qu'il acquit la force de donner à l'histoire un caractère moral et philosophique.

II

De l'influence exercée par Thucydide dans l'antiquité sur l'histoire et sur l'éloquence : Polybe, Salluste, Tacite, Démosthène.

La puissante originalité de Thucydide était destinée à exercer une grande influence sur l'esprit humain, et à n'être véritablement imitée par personne. Plus ses imitateurs se sont attachés à la forme de son œuvre, plus ils sont restés loin de leur modèle. C'est ce qui est arrivé à une suite d'historiens rhéteurs qui, jusqu'aux derniers jours de l'empire byzantin, ont prétendu conserver la tradition d'un tel maître. Aussitôt que l'histoire de Thucydide a été connue, les écoles s'en sont emparées. L'introduction, les harangues, les descriptions et les grands récits, tous ces morceaux faciles à détacher, sont devenus autant de types que chacun s'est

efforcé de reproduire. Les sentences et les généralités se sont gravées dans toutes les mémoires, et ont pris place dans l'arsenal des déclamations. Le petit traité de Lucien sur l'histoire se moque des Thucydides de son temps, qui inventaient des pestes pour les dècrire, et copiaient les phrases du grand écrivain. Tous les historiens qui se sont formés dans les écoles sont des imitateurs obligés de Thucydide. Denys d'Halicarnasse lui-même, son détracteur le plus acharné, est réduit à ce rôle. Au sixième siècle, ses expressions trouvent place à chaque instant dans les ouvrages historiques de Procope, et enfin, au quinzième, les historiens de la conquête musulmane sont moins préoccupés de faire une relation exacte de l'asservissement de leur patrie, que de rappeler, au milieu de la barbarie de la langue contemporaine, les allures de ce grand style et de cette antique éloquence.

De pareils faits prouvent sans doute la puissance de ces formes créées par Thucydide, qui, à travers tant de siècles et de révolutions des mœurs et de la société, modèlent encore à leur

image les œuvres de la littérature épuisée. Mais ils prouvent encore mieux le caractère personnel de ces fortes conceptions, où l'art ne ne vit que par l'intelligence qui l'emploie, et, réduit à lui-même, ne semble plus fournir au vulgaire que des fictions déplacées et de froides abstractions.

Thucydide eut une influence plus salutaire sur les vrais historiens de l'antiquité; mais il l'exerça par son esprit plus encore que par les procédés de son art. Les plus grands l'ont subie, excepté un seul, le plus voisin de lui, et, si l'on en croit une tradition, son premier éditeur. Dans Xénophon ce sont les qualités d'Hérodote que l'on trouve appropriées au génie attique. Ni la grâce facile de son style, ni sa philosophie indécise et mesquinement pratique, ni même la vivacité pittoresque et naturellement passionnée de ses récits, ne rapprochent en rien les *Helléniques* et l'*Anabase* de l'histoire de la guerre du Péloponèse. Mais l'inspiration de Thucydide est évidente dans Polybe. C'est lui qui a préparé le narrateur fidèle de tant de ba-

tailles et l'intelligent appréciateur de la politique romaine, et il peut revendiquer une part légitime dans l'invention de l'histoire *pragmatique*, c'est-à-dire de l'histoire exacte et explicative des faits dont les hommes sont responsables : le mot est plus nouveau que l'idée, et serait resté sans valeur, s'il n'avait servi à désigner un travail fécond en résultats considérables.

Chez Polybe, Thucydide n'a nullement contribué à former l'écrivain : il est pour beaucoup dans le style comme dans le caractère général des deux grands historiens moralistes de Rome, Salluste et Tacite. Leur gloire et l'intérêt de leurs livres les défendent d'avance contre toute critique. Si cependant on les voulait comparer à leur modèle commun, on les trouverait inférieurs précisément dans ce qu'ils ont cru imiter avec le plus de succès : l'art et le caractère philosophique. L'art est souvent chez eux une affectation. Salluste obéit plus au désir de faire éclater son génie qu'il ne se dévoue à la vérité; Tacite se ressent de l'esprit déclamatoire des écoles. Le premier, en recherchant l'archaïsme,

accepte l'infériorité inévitable de tout calcul littéraire vis-à-vis des conditions naturelles de l'art. Ses préambules, malgré les détails personnels qu'il y mêle, sentent le lieu commun, et, au lieu d'agrandir l'histoire par l'inspiration apparente de la philosophie, lui ôtent au contraire de sa dignité en la transformant au fond en satire politique. La gravité de Tacite, plus sincère que celle de Salluste, trahit cependant aussi le désir de l'effet dans la structure laborieuse du style comme dans l'expression des vérités morales. Les grandes pensées de l'historien grec ne gagnent pas à être réduites en traits étudiés et brillants par ses traducteurs latins. Tous deux, néanmoins, grâce à leur génie naturel, sont d'admirables écrivains et des peintres éminents; et, si la critique réussissait à prouver la supériorité de Thucydide, elle ne les déposséderait pas pour cela du privilége qu'ils doivent en partie à la popularité de leur langue, de représenter à nos yeux le grand style de l'histoire dans l'antiquité.

En réalité, ce n'est ni l'énergique concision

du langage, ni la savante composition des harangues, ni les formes souvent affectées de la pensée philosophique qui font de Salluste et de Tacite les rivaux de l'historien grec. Ce sont deux grandes qualités qu'ils avaient d'abord en eux-mêmes, le don de saisir l'homme dans les manifestations de sa vie extérieure comme dans la secrète activité de sa vie morale, et celui de peindre les grandes scènes dont il est le héros. Personne n'a jamais mieux raconté la guerre, pour l'intelligence et l'imagination, que Salluste dans son *Jugurtha*. Dans le troisième livre des *Histoires* de Tacite, le récit du combat nocturne où est défaite l'armée de Vitellius peut être opposé à la belle description de la malheureuse tentative de Démosthène pour s'emparer pendant la nuit des Épipoles [1]. C'est le même art d'éclairer une scène confuse, de faire avancer l'action, d'exciter l'intérêt par la peinture des circonstances matérielles et par celle des émotions humaines. Au livre précédent, dans le ré-

[1] Liv. VII, ch. XLIII.

cit de la bataille de Bédriac, on admire même une puissance d'exposition et une grandeur d'effet auxquelles il n'était peut-être pas possible à Thucydide de s'élever. Il semble qu'il soit passé dans l'historien romain quelque chose de la supériorité du génie guerrier de Rome sur celui d'Athènes.

Il n'est pas besoin d'une comparaison plus complète ni plus approfondie, pour dire que Tacite et Salluste sont les émules de Thucydide, lorsqu'ils gardent leur originalité, plus que lorsqu'ils l'imitent dans les détails. Le lien qui les unit à lui, c'est moins encore le lien extérieur d'une tradition littéraire, que l'action intime et naturelle d'un grand esprit sur des esprits dignes de le comprendre. Cette influence plus secréte, on ne peut affirmer que Thucydide ne l'ait pas exercée même sur le troisième des grands historiens de Rome. Il est impossible de ranger Tite-Live parmi ses élèves; mais plus d'une phrase des belles harangues de l'historien latin paraît imitée de l'historien grec, et semblerait au moins attester une lecture et une admiration fécondes.

Quand on s'éloigne de la Grèce et de l'antiquité latine, il n'y a plus véritablement à parler de l'imitation de Thucydide. Rien n'est plus contraire au goût moderne que le goût antique tel qu'il apparaît dans ce type si fortement caractérisé par le génie de l'Athénien. L'inspiration de Thucydide a passé dans les temps modernes, mais surtout à travers les grandes œuvres qu'elle avait suscitées à Rome. L'historien qui paraît avoir le plus ressenti le souffle puissant de l'esprit antique et mérité le mieux d'être appelé un rival de Thucydide, c'est Machiavel. L'énergique et rapide simplicité du style, l'indépendance de la pensée, l'art de discerner les grandes causes humaines et d'insérer dans des discours étudiés l'instructive moralité des événements se trouvent également dans l'auteur des *Histoires florentines*. Par sa dignité et par sa grandeur comme par sa préoccupation de l'art, Machiavel est déjà pour nous un ancien : comparé de près à l'écrivain grec, il paraîtrait long et orné.

Thucydide a donc exercé une grande influence sur les historiens; mais cependant il reste isolé

parmi eux, parce que les formes propres de son génie ont été en somme rebelles à l'imitation. Chez les rhéteurs, elles ont produit des copies puériles et des déclamations misérables. Chez deux des premiers historiens de Rome, elles n'ont directement enfanté que les beautés qui prêtent le plus à la critique. Si l'on veut savoir où l'inspiration de Thucydide a été plus immédiatement heureuse, il faut le demander à l'éloquence. C'est un trait tout grec ; l'histoire, amenée à sa première forme athénienne par l'action de la philosophie, aide elle-même au développement de l'art oratoire : Thucydide, élève d'Anaxagore, est le maître de Démosthène. Ce fait n'est pas seulement constaté par une tradition que le doute pourrait atteindre; il l'est par le caractère même des œuvres qu'il rapproche.

Thucydide était considéré dans les écoles comme un orateur ; et en effet ses discours présentent à un haut degré d'importantes qualités oratoires : l'intelligence et comme l'impression des situations, l'art de dégager les idées des faits, de les disposer dans un ordre logique, de

les exprimer suivant leur valeur, d'en marquer fortement le caractère. C'est beaucoup; cependant est-ce l'éloquence réelle? Non; ces expressions concises et ces analyses de pensée ne sont pas faites pour la tribune. On ne voit pas là cette communication nécessaire de l'orateur avec le public, qui fait qu'en parlant, il est facilement entendu de la foule, sent sur elle l'effet immédiat de sa parole, et reçoit directement aussi des émotions qui entretiennent entre elle et lui une constante union. On n'y entend pas les accents de la voix humaine; on y saisit le travail d'une puissante intelligence, qui s'adresse, non pas aux oreilles de la multitude présente, mais à l'esprit des hommes les plus distingués de son temps et surtout de son pays, qui est alors le premier de tous, et même, en dehors de son pays et de son temps, au delà des circonstances et des mœurs actuelles, à tous les esprits d'élite qui se produiront dans les sociétés à venir. L'éloquence de Thucydide est une éloquence réfléchie qui s'applique après coup aux événements et se fait pour toujours l'interprète de la vérité

historique et de la vérité morale. Elle tient plus de la pensée que de l'action. Par conséquent elle diffère beaucoup de l'éloquence spontanée des orateurs, qui vit de la passion actuelle et dont l'effet est avant tout dans le présent.

On est donc tout d'abord frappé de la distance qu'il y a de Thucydide à Démosthène. Et non-seulement il y a entre eux tout l'intervalle qui séparera toujours un écrivain d'un orateur, mais il y a celui qui séparait les deux écoles et les deux sociétés auxquelles ils appartenaient. Quand Thucydide revint de son long exil, il trouva déjà Athènes bien changée. L'éloquence, en particulier, maniée comme une arme par tant de mains diverses, assouplie à la fois par l'influence croissante des rhéteurs et par les querelles ardentes qui éclataient à chaque instant devant les tribunaux politiques, avait profondément modifié son caractère. Elle était de plus en plus descendue dans la réalité, s'était échauffée au contact des passions particulières, et, à l'imposante gravité de Périclès, s'était mise à substituer le mouvement et la véhémence. Qu'é-

tait-ce, quarante ans plus tard, au moment où Démosthène faisait ses premiers pas dans la carrière oratoire?

Cependant Démosthène s'est nourri de Thucydide et profondément pénétré de son esprit. C'est qu'en effet il a dû puiser à cette source antique pour développer les qualités les plus solides et les plus hautes de son propre génie. La passion vivifie les œuvres de l'art, mais elle ne suffit pas pour les soutenir et pour en faire des monuments éternels. Si elle a été presque toujours nécessaire aux grands triomphes et aux succès durables de la parole, elle ne les a jamais faits à elle seule. L'éloquence de Démosthène est parfaite, parce que c'est la raison passionnée. Or, c'est Thucydide qui lui a offert les plus grandes images de la raison appliquée aux débats du monde; et c'est ainsi que le principe des plus admirables qualités de Démosthène est dans Thucydide. Tous deux, par un commun privilége, ont eu le secret d'une dialectique à la fois élevée et précise, et d'un sublime dont la source est dans la conscience de la dignité hu-

maine. Pour l'historien, la puissance d'argumentation consistait principalement dans l'art de montrer dans les idées particulières les idées générales, et de caractériser plus fortement un fait au moyen de la loi dont il relève. Il en est de même pour l'orateur, et de là vient que l'effet de son entraînante rapidité est si durable et sa véhémence si persuasive. C'est dans les régions sereines de la pensée pure qu'il va chercher cette force supérieure avec laquelle il saisit l'objet actuel auquel s'attache son raisonnement, ou frappe d'un coup direct et inévitable son adversaire accablé. Thucydide avait peint dans quelques phrases immortelles la grandeur de l'énergie et de l'intelligence : l'âme généreuse de Démosthène reçoit ces précieux germes et leur fait produire ce qu'il y a de plus pathétique et de plus grand dans son éloquence. Le premier avait dit des Athéniens[1] : « Tandis qu'ils abandonnent complétement leur corps à la patrie, comme un bien étranger, ils gardent, pour

[1] Liv. I, ch. LXX.

mieux la servir, la pleine possession de leur âme. » Cette pensée ne fait-elle pas songer à ce magnifique éloge où Philippe est représenté par Démosthène livrant à la fortune tout ce qu'elle veut lui prendre de son corps, afin de vivre avec le reste comblé d'honneur et de gloire? Les nobles paroles de Périclès [1] sur la contenance de l'homme vis-à-vis du sort ont peut-être été la première source de cette merveilleuse inspiration qui, du milieu de la défaite de Chéronée, fait sortir à la fois la glorification du peuple athénien et celle de l'orateur qu'on accuse d'avoir été le mauvais génie de sa patrie. Il serait facile de multiplier les rapprochements de détail; mais négligeons-les pour conclure. Quel est en général le caractère du sublime chez Démosthène? Ne réside-t-il pas dans l'aisance avec laquelle il habite le monde supérieur de l'intelligence, sans jamais perdre de vue le monde réel, théâtre de son action, et dépasse les proportions ordinaires de l'humanité, sans

[1] Liv. I, ch. LXIV.

fatiguer les âmes qu'il élève à sa hauteur? C'est Thucydide qui seul a pu l'initier, pour ainsi dire, à cette pratique de l'idéal qui ne s'égare pas loin de la réalité.

Telle est la plus glorieuse influence qu'il ait été donné à Thucydide d'exercer. Elle marque nettement sa place parmi les anneaux de cette chaîne providentielle de grands hommes qui représentent le spiritualisme dans les lettres grecques : à côté de Platon, entre Anaxagore et Démosthène. Platon lui-même ne lui a rien dû; Thucydide a moins rendu à la philosophie qu'il ne lui avait emprunté. Cependant les habitudes précises et logiques de sa science, son impartialité philosophique et ses profondes analyses des sentiments humains font de lui un précurseur important d'Aristote.

Ces rapides indications, quelque incomplètes qu'elles soient, montrent la valeur de l'ouvrage de Thucydide dans l'histoire de la littérature et de la pensée antiques, et servent déjà à le classer à son rang parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Elles font voir aussi que, malgré

les efforts des imitateurs qui se sont pressés sur ses traces, le grand historien reste dans une solitude majestueuse, entre le passé, dont il s'est séparé presque complétement, et l'avenir, qui, même en Grèce, n'a jamais pu se rapprocher de ce caractère si profondément original.

Aucun historien n'a jamais écrit comme Thucydide; aucun n'a jamais été à la fois si hardi et si modéré. Il brise résolûment les liens des traditions menteuses, il impose à toute l'histoire antérieure du monde grec la loi de sa propre pensée, et se charge le premier de faire de l'histoire contemporaine la lumière des temps futurs : et cette même volonté qui ose avec tant d'audace, ne déploie pas moins d'énergie à contenir tout écart d'une intelligence qui sent sa vigueur, tout entraînement désordonné d'une âme qui est assaillie par les émotions. Les faits se développent seuls; ils exposent presque toujours eux-mêmes leurs causes et leurs effets, et suffisent pour exciter chez le lecteur les impressions morales ou pathétiques qu'ils portent en eux : et cependant la pensée de Thucydide est partout.

Non-seulement elle intervient directement dans de rares occasions pour désigner à notre esprit des considérations politiques qui éclairent le sujet, quelques traits d'un personnage historique, ou certains faits généraux qui marquent les habitudes de l'âme humaine; mais c'est elle qui partout combine et proportionne les développements et les effets. Le sujet une fois fixé, elle y subordonne sévèrement l'exposition, même dans les discours, si travaillés, et dans les passages où la forme prend le plus de valeur par elle-même; elle concentre l'intérêt sur les points qu'elle a déterminés d'avance et fait sortir de l'opposition naturelle des faits, soit dans l'ordre réel, soit dans l'ordre moral, la réponse à ces difficiles questions : par quelle complication de causes et d'effets Athènes, dans la lutte décisive où elle a succombé, a-t-elle montré sa puissance et sa faiblesse, ses qualités et ses défauts? Comment, au milieu des spectacles analogues que présentait le reste de la Grèce, a-t-elle donné les principales et les plus intéressantes leçons à quiconque voudra dans l'avenir étudier le secret

agencement des destinées humaines et le rôle de l'intelligence dans le monde? Enfin c'est la pensée de Thucydide qui imprime à son style cette puissance particulière qui fait de la parole écrite la traduction énergique et rapide des opérations compliquées de l'esprit, et semble hâter la marche et augmenter la force des idées.

Quelle autre œuvre littéraire, tout en se maintenant rigoureusement dans les limites du genre auquel appartient, a jamais rendu dans toutes ses parties un si constant hommage à la raison? Quelle autre a été plus vraie en vertu de ce principe, découvert par Thucydide avant Aristote, que la vérité est dans la valeur relative des faits, dans les lois naturelles qui les subordonnent les uns aux autres, et que par conséquent l'idéal du philosophe ou du poëte peut en contenir plus que la réalité détaillée par l'annaliste? Quelle autre enfin a mieux fait éclater la dignité de l'intelligence, à la fois dans la puissance de son effort et dans la mesure et la sérénité de son expression?

Ce sont là les caractères qui marquent la

place de Thucydide parmi les plus grands qui aient raconté et jugé l'humanité, et qui en même temps assurent au sujet choisi et traité par lui l'importance qu'il lui attribue. Bossuet, agrandissant sous l'inspiration chrétienne la conception d'Hérodote, montre les desseins de Dieu présidant aux révolutions des empires et les faisant concourir, d'abord à conserver le germe du salut de l'humanité dont un peuple est le dépositaire, puis à le développer sur toute la surface du monde civilisé. Thucydide ne veut point être l'interprète de la volonté ni de la providence divine; il ne parle qu'au nom de l'intelligence humaine, mais le fait avec une netteté qui, de cette petite portion de l'histoire grecque dont il est le narrateur, éclaire tout l'avenir et tout l'univers. Les historiens latins et surtout Tite-Live empruntent à la grandeur de Rome une sorte de majesté dans le patriotisme; ils semblent naturellement s'inspirer de la gloire de ses conquêtes et de l'immensité de cet empire dont le monde grec tout entier n'est qu'une faible partie. Mais n'est-il pas juste de dire que Thucydide aussi est sou-

tenu par la grandeur de sa patrie ? A la domination territoriale de Rome on peut opposer la domination intellectuelle d'Athènes. Celle-ci a été plus réellement universelle, et, par cela seul que Thucydide est un des principaux représentants du génie attique, il passe dans la hiérarchie des grandes intelligences avant Tite-Live et Tacite.

Il ne faut pas d'ailleurs s'exagérer la simplicité du sujet de Thucydide. Dans cette lutte que soutient Athènes contre les principales villes du reste de la Grèce, que de forces sont mises en mouvement, que de points occupent l'activité intelligente de l'historien ! Les intérêts et les ambitions des peuples et des hommes, les idées et les passions mobiles ou persistantes des individus et de la foule, le jeu divers des diverses institutions, les oppositions de races, les influences des traditions et des mœurs, les effets salutaires ou pernicieux de l'éloquence dans les assemblées, le rôle des principes politiques et moraux : toutes ces questions se mêlent constamment aux événements de la guerre du Pé-

loponèse. En est-il beaucoup d'autres auxquelles puisse jamais s'appliquer la science des politiques et des moralistes ? Il ne s'agit ici que d'une contrée peu étendue et de réunions d'hommes peu nombreuses : qu'importe ? L'extrême division de ce petit territoire et de cette petite race et la singulière activité du peuple grec, en même temps qu'elles multiplient les formes des gouvernements, en précipitent les effets et en font saisir plus distinctement les éléments constitutifs, les conséquences nécessaires ou accidentelles. Il arrive même, lorsqu'une secousse générale vient, comme ici, donner le branle à tant d'intérêts distincts, que la Grèce présente le spectacle de complications que l'histoire des grands États modernes ne semble pas destinée à reproduire. On peut dire, malgré le caractère si particulier des mœurs grecques et les conditions si différentes de nos sociétés, que la politique de la Grèce ancienne nous domine encore aujourd'hui. C'est en Grèce seulement qu'a pu se faire un recueil aussi considérable que celui des *Constitutions* d'Aristote ; c'est grâce à la diver-

sité et aux nombreuses péripéties des gouvernements grecs qu'il a été possible à un philosophe d'étudier, par une analyse si ingénieuse et si complète, et de déterminer si souvent, par des lois précises, la marche et les effets des systèmes politiques. Thucydide n'avait pas à présenter cette étude générale et détaillée de la politique et des mœurs de la Grèce; mais il ne pouvait composer son livre, ou seulement ses discours tels qu'il les avait conçus, sans s'appuyer sur cette étude, sans en résumer les résultats et en condenser la substance. La simplicité, chez lui, est donc dans la forme et non dans le sujet. C'est aussi par la forme qu'il reste inaccessible à l'imitation moderne. Il a pu tout soumettre à un système de concentration auquel s'est prêté l'art antique. Nous ne pourrions suivre de pareilles traces; ni notre esprit, ni les exigences nouvelles de l'histoire, déterminées par les conditions nouvelles de notre société, n'accepteraient un pareil modèle. Nous voulons avec raison que l'histoire expose avec plus d'abondance et de naturel, et s'abandonne plus librement aux ins-

pirations généreuses. Mais personne aujourd'hui, parmi les meilleurs, ne peut songer à refuser l'héritage de celui qui a inauguré dans l'histoire les principes essentiels de la critique et qui le premier a su montrer, dans le récit dramatique des faits, les lois générales de l'esprit humain.



FIN.



TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE III.

L'ART DANS THUCYDIDE.

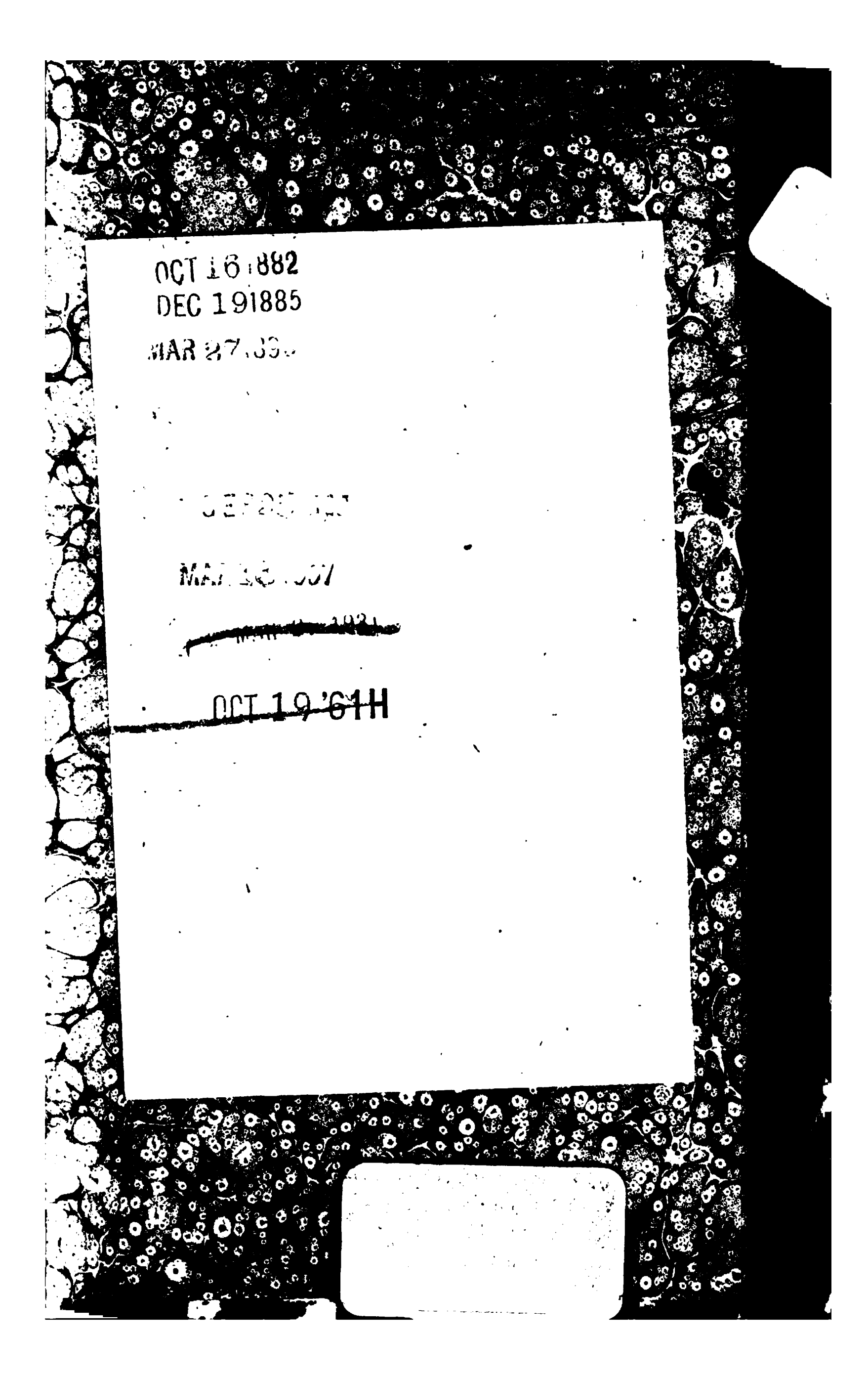
CHAPITRE IV.

DE L'ORIGINALITÉ DU GÉNIE DE THUCYDIDE.

FIN DE LA TABLE.

Paris, imprimerie de P.-A. Bourdier et Cie, rue Mazarine, 30.




OCT 16 1882
DEC 19 1885
OCT 19 '61H


Gt 55.480
Essai sur Thucydide.
Widener Library 005607320
3 2044 085 174 068